SPÉCIAL MODE Quand le cinéma s'invite sur les podiums

VANITY FAIR

Brillant dehors, MORDANT DEDANS

MARS 2025

Camille COTTIN
L'AMOUR *du* RISQUE

EXCLUSIF
Les avocats de **GISÈLE PELICOT** racontent la vie d'après

MYTHOLOGIES
Que reste-t-il des années **DISCO**?

HOLLYWOOD
Comment **DANIEL CRAIG** va nous faire oublier James Bond

PHOTOGRAPHIÉE PAR SOFIA & MAURO

L 13348 - 129 - F: 4,90 € - RD

HardWear by Tiffany*

Tiffany.fr | © 2025 T&CO. *HardWear par Tiffany; **Avec amour, depuis 1837

HardWear par Tiffany

Un design de 1962 inspiré par
l'énergie de New York.

Une ode au pouvoir
transformateur de l'amour.

*With love, Since 1837*** TIFFANY&CO.

CHA

NEL

BIOCERAMIC
MOONSWATCH
COLLECTION

MISSION ON EARTH *POLAR LIGHT*

OMEGA
x
swatch

Exclusivement disponible dans une sélection de Swatch Stores

BIOCERAMIC

MOONSWATCH

COLLECTION

MISSION ON EARTH *DESERT*

OMEGA

x

swatch

Exclusivement disponible dans une sélection de Swatch Stores

SOMMAIRE

MANTEAU **MAX MARA**
COLLIER « RAY OF LIGHT » EN PLATINE, OR JAUNE, SPINELLES ROUGES, SPINELLE ROSE ET DIAMANTS, BAGUE « LICORNE » EN PLATINE, OR, SAPHIRS ROSES ET VIOLETS ET DIAMANTS, BRACELET « LICORNE » EN PLATINE, OR, SAPHIRS ROSES ET VIOLETS ET DIAMANTS **TIFFANY & CO. COLLECTION BLUE BOOK 2024**

VANITY FAIR

20 L'ÉDITO d'Olivier Bouchara
22 NOS CONTRIBUTEURS

EN COUVERTURE

40 **CAMILLE COTTIN L'art de la métamorphose**
Aussi à l'aise à Hollywood que sur la scène d'un théâtre parisien, Camille Cottin réunit tout ce qui définit une grande actrice. Elle s'est livrée sans calcul à *Vanity Fair*.

VANITÉS

26 CINÉMA Le vrai visage de Pamela Anderson
30 ACCESSOIRES Le grand retour
31 CAPRICE À tous les cous
32 BIEN-ÊTRE Pas n'importe quels spas, n'est-ce pas ?
33 STYLE Les essentiels de Pierre Gasly
34 VOYAGES Tulum, l'autre Riviera
36 STYLE Anatomie d'une montre
37 SECRETS DE FABRICATION
J'emporterai le feu, de Leïla Slimani
38 SPECTACLE Gangster paradise

(Suite page 10 »)

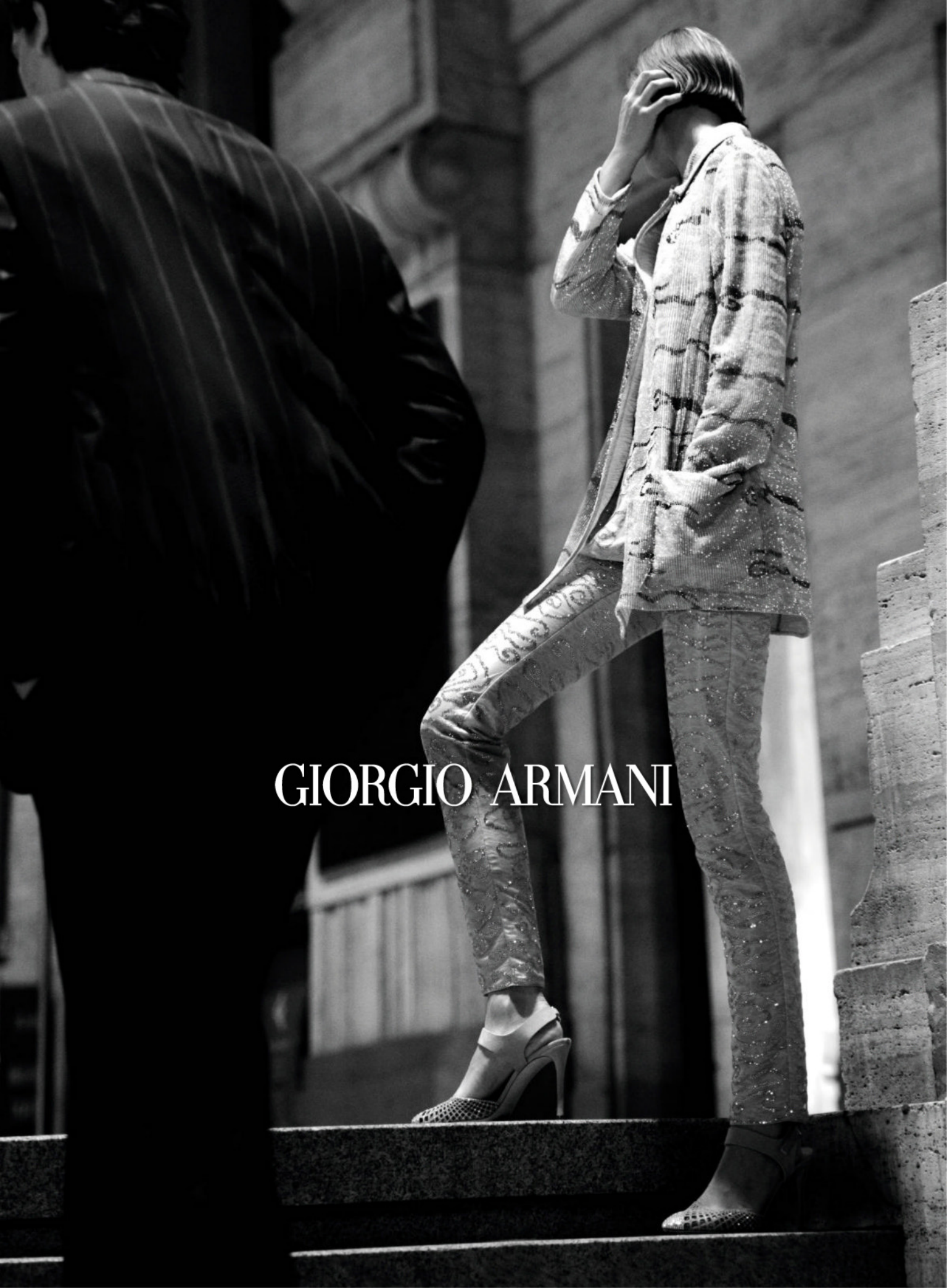
Le spectacle de danse *Peaky Blinders*.

P. 40
CAMILLE COTTIN
« Il y a une différence entre la perception que les gens ont de vous et qui vous êtes vraiment. »

P. 50
GISÈLE PELICOT
« J'ai toujours essayé de t'entraîner vers la lumière. Toi, tu as choisi les bas-fonds de l'âme humaine. »

P. 60
DANIEL CRAIG
« À l'époque de Bond, je me suis enfermé. Je n'osais plus sortir de chez moi. J'étais parano. »

SOFIA & MAURO, JOHAN PERSSON


GIORGIO ARMANI

VANITY FAIR

(↠ Suite de la page 8)

MAGAZINE

50 JUSTICE La vie après Mazan
Durant des mois, ils ont défendu Gisèle Pelicot sans rien lâcher. Rencontre avec deux avocats bouleversés et épuisés par ce procès entré dans l'Histoire.

58 COUP DE CHAPEAU L'audace à fleur de peau
À 25 ans, Solann s'impose dans le paysage musical français avec des paroles intimes et une présence magnétique. Bientôt l'Olympia, son prochain défi.

60 ENTRETIEN James Bond, les pantalons roses et moi
Dans *Queer*, de Luca Guadagnino, Daniel Craig joue le jeu de la transformation physique et donne à voir un personnage bourré d'ambiguïtés. *So long,* 007.

68 PORTFOLIO Disco, la face B
L'exposition *Disco, I'm Coming Out*, à la Philharmonie de Paris, raconte l'envers du décor d'un genre certes musical, mais aussi sociétal.

78 MÉDIAS Objectif Le Marchand
D'un côté, la star des soirées de M6. De l'autre, la reine de la presse people. Entre les deux, une amitié qui tourne en sordide histoire de photos volées.

84 MODE Law Roach, sous les paillettes, la politique
En transformant des stars comme Zendaya et Céline Dion en icônes fashion, Law Roach utilise aussi la mode pour perpétuer une tradition radicale noire.

▲ CHEMISE BRODÉE **GUESS** BOUCLES D'OREILLES **GIOVANNI RASPINI**

▸ Hasse Persson, Halloween, Diana Ross & Michael Jackson, 1978.

92 MODE Nuits magnétiques
De son enfance en Sicile aux écrans de cinéma en passant par les podiums, la fascinante Giulia Maenza trace son chemin avec grâce et détermination.

100 POUVOIR « *One* poulet rôti, *please !* »
Brad Pitt, Steven Spielberg, Bill Clinton... Depuis des années, le restaurant Chez l'Ami Louis est le rendez-vous gastronomique des *rich and famous* américains.

106 MON ATELIER, par Lakwena Maciver

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES DANS LES KIOSQUES EN SUISSE ET BELGIQUE

P. 78

KARINE LE MARCHAND
« Je te défendrai jusqu'à ma mort. Avoir 21 ans n'est pas facile. Être ma fille non plus. »

P. 84

LAW ROACH
« Au passage, j'ai négligé ma santé, ma vie sentimentale et parfois mon bonheur... »

EN COUVERTURE : **CAMILLE COTTIN**
PHOTOGRAPHIE : **SOFIA & MAURO**
BODY EN TULLE ENTIÈREMENT BRODÉ ET MANTEAU DU SOIR BRODÉ D'UNE MOSAÏQUE ABSTRAITE DE MOTIFS OR PÂLE ET DE MICROTUBES ARGENT FANÉ **CHRISTIAN DIOR HAUTE COUTURE**
BRACELET FLÈCHE EN OR JAUNE, PLATINE ET DIAMANTS, BAGUE FLÈCHE EN OR JAUNE, PLATINE ET DIAMANTS **TIFFANY & CO. COLLECTION BLUE BOOK 2024**

AURORE SANSONE, HASSE PERSSON

Publicis EtNous

Hermès, la ligne continue

Photographie retouchée

A 0g CO_2/km
B
C
D
E
F
G

pensez à covoiturer. **#SeDéplacerMoinsPolluer**

L'IRRÉSISTIBLE
ATTRACTION
DE LA
LÉGÈRETÉ

A290
ÉLECTRIQUE 9,24 KILOS PAR KW

VANITY FAIR

Les Publications Condé Nast – 91-93 rue de Richelieu, 75002 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un mail, les adresses se composent comme suit : l'initiale prénom + nom @condenast.fr

RÉDACTION

European Editorial Director **Simone Marchetti**
Head of Editorial Content **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode et lifestyle **Pierre Groppo**
Responsables éditoriaux **Marie Baudet et Fabrice Argelas**
Rédactrice en chef web **Kahina Sekkai**
Cheffe de rubrique culture **Norine Raja**
Cheffe de rubrique beauté-joaillerie **Bénédicte Burguet**
Journalistes **Maxime Jacob, Blanche Marcel, Valentine Servant-Ulgu, Hugo Wintrebert**
Social media manager **Ophélie Manya**
Senior Entertainment Editor **Winta Ghebre**

CRÉATION ARTISTIQUE

Directrice artistique **Géraldine Richard**
Chef de rubrique photo **Rémy Pasquier**
Art production designer **Anna Graindorge**

ADAPTATION

Senior Adaptation Editor **Étienne Menu** *Adaptation Editors* **Chantal Bloom, Julie Ackermann, Hervé Loncan, Sarah Mandois, Sandra Poutry-Skrzypek, Dario Rudy**

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Isaas Chotiner, Aurélie Jacques, Léa Marchetti, Aurore Sansone, Jennifer Wilson**
Photographies **Sofia & Mauro, Catherine Opie, Gautier Pellegrin, Claire Rothstein**
Stylisme **Timothé Grand-Chavin, Natasha Royt** *Copy Editor* **Claire Clert**

MARKETING PUBLICITÉ & CONTENUS

Directrice commerciale **Murielle Mucha** *Équipe Commerciale Fashion, Luxury & Beauty* **Céline Delacquis, Stéphanie Dupin, Sophie Maarek, Sophia Masurel, Dimitris Michailidis, Gérald Passy, Charlotte Tanguy**
Équipe Commerciale Lifestyle **Nour Eido, Frédéric Fossard, Karima Keriche et Marie-Christine Lanza**
Agents Étrangers **Cécilia Zamboni (cecilia.zamboni@zeta-media.it), Laurent Bouaziz (lbouaziz@llbcom.com), Agnès Wanat (agnes@adwestmedia.ru)**
Administratrice des ventes & Business analyst **Nathalie Seco** *Directrice Stratégie Média* **Victoria Bravo** *Directrice Opérations Natives* **Marine Guigon Mompezat**
Directrice Creative Cnx Studio **Sarah Herz** *Directrice Événementiel & Partenariats* **Jennifer Ingrand**
Events Director **Stéphanie Lefebvre**

DIRECTION

Présidente et Directrice de la Publication **Natalia Gamero del Castillo**
Chief Business Officer **Delphine Royant**
Directrice de la Diffusion et du Marketing Clients **Dominique Dirand**
People Director France **Christian Tounkara**
Directrice Financière **Isabelle Léger**
VP Communication **Bernie Torres**
Directeur de la Vidéo **Thomas Leroy**

PÔLE IMAGE

Gestionnaire du patrimoine et documentaliste **Laure Fournis**

DIFFUSION / MARKETING CLIENTS

Ventes **Rodolphe Durand**
Abonnements **Aurélie Gendron**

PRODUCTION

Production Director EMEA **Enrico Rotondi**
Print/production manager **Adrien Repettati**

Certifié PEFC
Ce produite st issu de forêts gérées durablement,d e sourcesr ecyclésee t contrôlées
PEFC 10-31-1557
www.pefc-france.org

Impression **RotoFrance**
25 Rue de la Maison Rouge 77185
Lognes – France.
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**
Numéro de commission paritaire
0925K91918
Dépôt légal **Mars 2025**

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande** P tot 0,003 kg/tonne
Couverture **France** P tot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

ABONNEMENTS

abonnement.condenast.fr
France métropolitaine 1 an, 10 numéros : 29 euros
Service abonnements Vanity Fair ADM, 22D rue du Général Leclerc, 80000 Amiens.
Tél. 0809 400 447 (appel non surtaxé); vanityfair@condenast.fr
En Suisse Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.ch,
Tel : 022 860 84 01 - Tarif 1 an, 10 numéros : 59 CHF
En Belgique Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.be,
Tel : 070 233 304 - Tarif 1 an, 10 numéros : 40,95 euros
Commande d'anciens numéros pour la France et l'étranger
+33(0)2 28 97 09 45 - patrimoine.condenast@gmail.com

ACPM

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris – www.arpp-pub.org).

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR COMMERCIAL TYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

BVLGARI
ROMA 1884
SERPENTI
SERPENTI INFINITO

VANITY FAIR

CONDÉ NAST

Chief Executive Officer Roger Lynch
Chairman of the Board Jonathan Newhouse
Chief Revenue Officer Elizabeth Herbst-Brady
Chief Content Officer Anna Wintour
Chief financial Officer Nick Hotchkin
Chief People Officer Stan Duncan
Chief Communications Officer Danielle Carrig
Chief of Staff Samantha Morgan
Chief Product & Technology Officer Sanjay Bhakta
Chief Content Operations Officer Christiane Mack

ÉDITIONS INTERNATIONALES

Allemagne : *AD, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, Vogue*
Espagne : *AD, Condé Nast Traveler, Glamour, GQ, Vanity Fair , Vogue*
États-Unis : *AD, Allure, Ars Technica, Bon Appétit, Condé Nast Traveler, Epicurious, Glamour, GQ, LOVE, Pitchfork, Self, Teen Vogue, Them, The New Yorker, Vanity Fair, Vogue, Wired*
France : *AD, GQ, Vanity Fair, Vogue*
Inde : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Italie : *AD, Condé Nast Traveller, GQ, La Cucina Italiana, Vanity Fair, Vogue, Wired*
Mexique et Amérique latine : *AD, Glamour, GQ, Vogue, Wired*
Japon GQ, Vogue, Wired
Proche-Orient : *AD, Condé Nast traveller, GQ, Vogue*
Royaume-Uni : *Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, House & Garden, Tatler, The World of Interiors, Vanity Fair, Vogue, Vogue Business, Wired*
Taïwan : *GQ, Vogue*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil : *GQ, Vogue*

LICENCES ET COOPÉRATIONS

Adriatique : *Vogue*
Afrique du Sud : *Glamour, GQ, House & Garden*
Australie : *GQ, Vogue*
Bulgarie : *Glamour*
Chine : *AD, Condé Nast Traveler, GQ, Vogue*
Corée : *Allure, GQ, Vogue*
Grèce : *Vogue*
Hong-Kong : *Vogue*
Hongrie : *Glamour*
Pays-Bas : *Vogue, Vogue Living*
Philippines : *Allure, Vogue*
Pologne : *AD, Glamour, Vogue*
Portugal : *GQ, Vogue*
Proche-Orient : *Wired*
République tchèque et Slovaquie : *Vogue, Wired*
Scandinavie : *Vogue*
Singapour : *Vogue*
Thaïlande : *GQ, Vogue*
Turquie : *GQ, Vogue*
Ukraine : *Vogue*

simplement moi

MARINA RINALDI

MARCIANO
by
GUESS
GUESS.EU
ART DIR: PAUL MARCIANO PH: MORELLI BROTHERS © GUESS®, INC. 2025

L'ÉDITO

Elle hésite. Ce grand chapeau noir signé Sandrine Bourg lui plaît beaucoup mais elle voudrait «quelque chose d'épuré» pour aller avec. Un haut

presque invisible. «À la limite, souffle-t-elle au styliste, il faudrait juste être nue pour le porter.» Et hop, en pleine séance photo pour la couverture de ce numéro, voilà Camille Cottin allant au bout de ce qui vient de devenir une idée. Le résultat, vous le découvrirez **p. 40**, est d'une troublante beauté, évoquant la série culte d'Irving Penn avec la mannequin Jean Patchett dans les années 1950.

Ce qu'il y a de bien avec Camille Cottin, c'est que l'on ne sait jamais dans quel monde elle va nous entraîner. En vingt ans de carrière ébouriffée, elle a tour à tour donné la réplique dans des tragédies de Corneille (si si !), joué une délicieuse connasse (*excuse my French*) en caméra cachée pour Canal+, tissé sa notoriété en implacable agente d'acteurs dans la série *Dix pour cent*, campé les chasseuses d'esclaves au service de Sa Majesté, tâté du thriller américain avec Matt Damon (*Stillwater*) et couru les vallées d'Arménie hantées par le souvenir de la guerre (*Sauver les morts*). Faut-il donc s'étonner de la retrouver aujourd'hui au théâtre dans la peau d'une jeune Allemande en passe de changer de sexe pour échapper aux démons du nazisme (*Le Rendez-vous*). «Il n'y a pas de genre qui m'indispose», sourit-elle.

Le point commun de ce kaléidoscope artistique ? Deux billes d'émeraude qui vous transpercent comme un rayon vert et une voix dont on ne sait toujours pas si elle est douce ou rocailleuse, c'est entendu. Mais ce qui fait courir l'égérie de Dior et de Tiffany, première actrice à poser deux fois en couverture de notre magazine depuis trois ans, ce sont d'abord ses valeurs. Camille Cottin fait du cinéma comme d'autres de la broderie : elle dévoile sa vérité par petites touches, point par point, motif après motif. Si bien qu'au fil des tournages et des années, nous finissons par la découvrir tout entière. Féministe, bien sûr, c'est sa marque de fabrique. Défenseuse acharnée des droits LGBTQIA +, on le savait. Mais aussi femme de cœur dévouée aux migrants, qu'elle soutient via l'association SOS Méditerranée et, de façon générale, à toutes les âmes broyées dans le tohu-bohu du monde, esclaves en fuite, soldats déserteurs, victimes d'erreurs judiciaires. «Je me sens à l'aise dans des choix appuyant mes valeurs fondamentales», glisse-t-elle à Norine Raja, qui dresse son portrait tout en nuances dans ce numéro.

En comparaison de cette belle harmonie, la carrière de Daniel Craig fait un peu désordre ! L'auriez-vous cru ? À la ville, Monsieur 007 n'apprécie guère l'hyper-virilité portée en bandoulière depuis un demi-siècle par le célèbre espion tombeur de nanas. «Cette construction particulière de la masculinité, tout à fait artificielle, était l'une de mes principales réserves à l'idée de jouer James Bond», nous confesse-t-il. Le tournage de *Queer*, adapté d'un roman de William H. Burroughs (sortie le 26 février), devrait lui permettre de mettre une fois pour toutes les choses au point. Métamorphosé physiquement, l'ex-étoile du cinémachisme y campe un écrivain gay désespéré, fou amoureux d'un étudiant qui le regarde de haut, sur fond de bars interlopes, de came hallucinogène et de scènes de sexe explicite dans le Mexico des années 1950. Voilà qui devrait régler définitivement l'affaire.

Gisèle Pelicot, elle, n'en a toujours pas fini avec son marathon judiciaire. On le sait désormais : treize des cinquante-et-un condamnés dans la plus incroyable histoire de viols jamais jugée dans notre pays ont décidé pour l'instant de faire appel. Exténués par trois mois et demi d'audience devant les journalistes du monde entier, Antoine Camus et Stéphane Babonneau, les deux avocats de la plaignante, en sont quittes pour se replonger dans les 60 000 pages du dossier. Entre deux séances de travail, ils ont accepté de nous raconter leur vision de ce procès hors norme, leur rencontre presque fortuite avec leur cliente, leur répugnance à regarder les vidéos immondes tournées par le mari. Sans parler de leur admiration pour la dignité de celle qui restera une icône pour toutes les femmes en lutte. Il faut lire leur histoire, c'est curatif. □

OLIVIER BOUCHARA,
directeur éditorial
de *Vanity Fair*

ÉDOUARD PONT

NESTLE WATERS MARKETING & DISTRIB[illegible]N SAS 479 463 044 RCS Nanterre. Issy-les-Moulineaux ®
marque enregistrée, utilisée en accord avec le p propriétaire de la marque.

NOS CONTRIBUTEURS

LÉA MARCHETTI

Créatrice du studio de production Empreinte Magnétique, cette podcasteuse de talent, diplômée de l'EDHEC Business School, est l'une des nouvelles contributrices de *Vanity Fair*. Chaque mois, dans nos pages « Vanités », cette passionnée de littérature d'origine italienne rencontre un auteur. Leïla Slimani lui a confié les secrets de son roman *J'emporterai le feu* P. 37. □

AURÉLIE JACQUES

Collaboratrice régulière de *Vanity Fair*, cette ex-journaliste des *Cahiers du Cinéma* n'a pas son pareil pour décrire le réel. Pour France TV, cette plume fine et avisée a écrit notamment *Féroces*, une série documentaire sur des animalistes. Pendant plus de trois mois, elle a couvert le procès des viols de Mazan. Mais c'est par le prisme des avocats de Gisèle Pelicot qu'Aurélie a choisi de raconter des lendemains qui déchantent P. 50. Et saisir comme personne ce moment de bascule dans la société. □

SOFIA & MAURO

Sofia Sanchez et Mauro Mongiello se sont rencontrés en Argentine, où elle étudiait le cinéma tandis que lui jouait dans un groupe de rock. Installé à Paris, le duo de photographes publie dans *The New York Times*, *Vogue*, et vient de signer son premier livre, *Buenos Aires,* pour la collection Fashion Eye de Louis Vuitton. Dans ce numéro, nous leur avons demandé de sublimer Camille Cottin. Leur regard posé sur la star, bluffant, est à découvrir P. 40. □

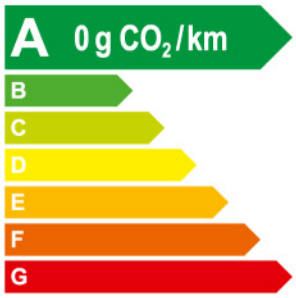
FABRICE ARGELAS

Managing editor en anglais, responsable éditorial en français : son travail consiste avant tout à assurer la qualité du magazine que vous tenez entre les mains. Un rôle-clé que cet ancien rédacteur en chef de *Ça m'intéresse* et manager de *Voici* assume depuis l'été dernier. Fin lecteur, cinéphile hypermnésique, fan de voile autant que de football, il accepte volontiers d'écrire de temps à autre, comme ce mois-ci sur Tulum P. 34, la perle mexicaine de la Riviera Maya dont il connaît les moindres recoins. □

DR

THE KOOPLES
THE KOOPLES & AMELIA GRAY

TOUTES LES ÉLECTRIQUES NE SONT PAS HABILLÉES PAR GIORGIO ARMANI



***Edition limitée **Selon les conditions du décret n°2024-1084 du 29 novembre 2024** et selon le niveau de revenu fiscal de référence de l'acheteur donnant accès aux différents niveaux de bonus écologique **(voir conditions d'éligibilité sur https://www.economie.gouv.fr/particuliers/bonus-ecologique) :** bonus écologique majoré de **4 000 €** et **2 000 €** de remise €co Fiat, ou bonus écologique majoré de **3 000 €** et **3 000 €** de remise €co Fiat, ou bonus écologique de **2 000 € et 4 000 €** de remise €co Fiat. Offre **valable jusqu'au 28/02/2025,** non cumulable, réservée aux particuliers pour l'achat d'une Fiat 500e neuve dans le réseau Fiat participant. Stellantis - FCA France - RCS Versailles 3 05 493 173.
Gamme Fiat 500e : Consommations min/max (Wh/km) : de 130 à 149 ; Émissions de CO_2 (g/km) : 0 à l'usage. Jusqu'à 320km d'autonomie électrique en WLTP.

Giorgio Armani

500 COLLECTOR'S EDITION*

EN EXCLUSIVITÉ, FIAT ÉTEND LE BONUS ÉCOLOGIQUE À 6 000 € POUR TOUS.**

FIAT

Au quotidien, prenez les transports en commun #SeDéplacerMoinsPolluer

Le vrai visage de *Pamela Anderson*

En jetant aux orties son look de bimbo d'*Alerte à Malibu* et le make-up qui allait avec, l'actrice emblématique des années 1990 reprend le contrôle de sa carrière avec un nouveau film qui, entre les lignes, la raconte.

Texte **Valentine Servant-Ulgu**
Photographie **Claire Rothstein**
Styliste **Natasha Royt**

COSTUME
STELLA MCCARTNEY
BIJOUX **PANDORA**

À Hollywood, Pamela Anderson a tout connu. Le statut d'icône des années 1990, puis une longue traversée du désert, et enfin la renaissance, improbable, ces derniers mois. À 57 ans, elle revient sous les projecteurs avec *The Last Showgirl* (le 12 mars au cinéma), le troisième long-métrage de Gia Coppola – petite-fille de Francis Ford et nièce de Sofia. L'actrice y incarne Shelly, doyenne des danseuses du Razzle Dazzle, un cabaret historique de Las Vegas dans la pure tradition du Lido parisien : plumes, poudres et paillettes. Légendaire mais démodé. Les spectateurs se font de plus en plus rares, les shows sexys et acrobatiques ont désormais la cote. La revue doit baisser le rideau et Shelly se réinventer. Elle a consacré toute sa vie à la danse, malgré les préjugés sur la nudité et l'industrie du divertissement. « Ce sont des seins, des strass et de la joie », défend-elle. Difficile de ne pas entendre Pamela derrière la voix fluette de Shelly. Elle crève l'écran dans ce rôle taillé pour elle. Sa performance lui a valu une nomination aux Golden Globes dans la catégorie Meilleure actrice, aux côtés d'Angelina Jolie, Nicole Kidman ou encore l'actrice brésilienne Fernanda Torres, tenante du titre.

Qui aurait pu prédire un retour aussi magistral à Hollywood ? Plus de trois décennies ont passé depuis sa première couverture pour le magazine *Playboy*, le maillot de bain rouge d'*Alerte à Malibu*, le célèbre chignon « Pammy Updo » et ses fausses mèches rebelles, savamment ondulées. Trois décennies, aussi, depuis le vol de la *sex tape* qui lui a coûté en partie sa carrière. Ce traumatisme et sa relation tumultueuse avec Tommy Lee, le batteur de Mötley Crüe, ont même fait l'objet d'une série en 2022, *Pam & Tommy*, sans qu'elle ait été consultée au préalable. Pourtant, Pamela Anderson tente de reprendre le contrôle de son image depuis plusieurs années. Grâce au film, son nouveau storytelling se déploie à l'international et trouve un écho médiatique.

TAILLEUR **PRADA**
CHAUSSURES **BALENCIAGA**
COLLIER **PANDORA**

MAQUILLAGE PAMELA ANDERSON ASSISTÉE PAR LINDA GRADIN
COIFFURE PAMELA ANDERSON
COUPE ET COULEUR ORLANDOPITA ET JOE MARTINO
MANUCURE MOQIN **SET DESIGN** WAYOUT STUDIO **PRODUCER** SABINE MAÑASÉ DIANE KOZLOWSKI PER GHIBLI MEDIA PRODUCTIONS

Comme bien des stars au destin tourmenté, elle a voulu raconter son histoire avec ses propres mots. Il y a d'abord eu un livre, sobrement titré *Love, Pamela* (2023). Elle y revient sur son enfance au Canada, Hugh Hefner, le patron du mensuel *Playboy*, les tournages et les amours, toujours contrariées. Elle s'épanche sur ses enfants, Brandon et Dylan Lee. Son expérience à Las Vegas est évoquée avec une candeur qui rappelle son personnage dans *The Last Showgirl* : « Je m'étais imaginé des gens qui se promènent avec des perroquets sur l'épaule, des palmiers en néon, des caméras de cinéma au coin des rues. » Elle y a passé trois mois, en tant qu'assistante de magicien. Conquise par le « chaos organisé » et les paillettes qui jonchaient le sol de sa loge, elle a fini par fuir un « environnement destructeur ».

Ultra naturelle

Plusieurs errances télévisuelles et quelques spectacles oubliables plus tard, l'héroïne de *Barb Wire* est revenue sur les planches par la grande porte : à Broadway, il y a trois ans, en enfilant les talons aiguilles et les bas résille de Roxie Hart, meurtrière glamour de la comédie musicale *Chicago*. Les caméras de Netflix ont suivi les répétitions. Pamela Anderson reprend les rênes de sa carrière en jouant avec son image. Naïade sexualisée, mannequin ou femme fatale ? Un peu de tout ça à la fois, et rien de tout ça en même temps.

Sur le tapis rouge, elle opte pour des mises en beauté à effet ultra naturel. Adepte de la tendance « no make-up », elle ne se maquille de couleurs vives que pour passer devant la caméra ou jouer avec l'objectif, comme pour notre shooting. Côté business, elle est la cofondatrice de la marque de soins *Sonsie Skin*, dont la devise est « le progrès plutôt que la perfection ». La sobriété de son look reflète celle de son quotidien : l'actrice consacre la plupart de son temps à la lecture, l'écriture, la protection des animaux et la cuisine vegan. Elle sera prochainement à l'affiche du *reboot* de la comédie policière *Y a-t-il un flic pour sauver la Reine ?* (1988), avec Liam Neeson, et du prochain film de Karim Aïnouz, *Rosebush Pruning*, aux côtés de Riley Keough et Callum Turner. La showgirl reprend du service. □

The Last Showgirl, de Gia Coppola, avec Pamela Anderson et Jamie Lee Curtis (sortie le 12 mars).

CLAIRE ROTHSTEIN

Enfin un privilège en moins pour les ultra-riches.

BoursoBank lance BoursoFirst, son offre* de banque privée accessible à 29 €/mois.

BoursoFirst

La Banque Privée par BoursoBank.

Télécharger l'application :

*Voir détail des produits et services et conditions sur www.boursobank.com BUZZMAN BOURSORAMA – Société Anonyme au capital de 53 576 889,20 € – RCS Nanterre 351 058 151 – TVA 69 351 058 151 – 44, rue Traversière 92100 Boulogne-Billancourt.

Quand Takashi Murakami se fait la malle Louis Vuitton.

Le défilé Louis Vuitton printemps-été 2003.

LE GRAND RETOUR

Vingt ans après leur collaboration, Takashi Murakami et Louis Vuitton signent une nouvelle collection, aussi culte que la première.

Texte **Bénédicte Burguet**

Sur le site internet de Louis Vuitton, le même message s'affiche inlassablement à côté de chaque accessoire signé Takashi Murakami : « Être averti(e) de la disponibilité. » En d'autres termes : tout est sold out. Vingt ans après leur première collaboration, le malletier français et l'artiste japonais signent une capsule « Re-Edition » de 200 pièces (dévoilée en deux temps, en janvier puis en mars), aussi désirable que la première édition. À l'époque, le rapprochement entre une maison de luxe et l'art contemporain n'avait pourtant rien d'une évidence. Est-ce l'âme de collectionneur de Bernard Arnault ou l'esprit pionnier d'un Marc Jacobs alors aux manettes de la création LV qui a permis ce rapprochement ? Toujours est-il qu'après Stephen Sprouse et ses graffitis en 2001, l'édition Murakami s'est arrachée comme des petits pains – représentant même 10 % des revenus de la marque cette année-là. Vingt ans plus tard, bis repetita. Même recette et même succès qui claquent, avec cette fois-ci une égérie en prime : l'actrice Zendaya.

Plus qu'une tendance Y2K – ce retour des années 2000 –, chaque création 2025 dépasse le revival pour s'ancrer dans l'innovation. En effet, les avancées technologiques mises en œuvre par Louis Vuitton fusionnent ici avec le savoir-faire artisanal. Résultat : des couleurs plus vives et des détails ultra précis, confie-t-on fièrement en interne. « J'ai collaboré avec la maison il y a vingt ans, et depuis, j'ai participé à de nombreux projets. Cependant, j'ai toujours eu le sentiment que l'équipe de Louis Vuitton était la plus rigoureuse, la plus concentrée, et celle qui atteignait le plus haut niveau de qualité », renchérit Murakami. Ainsi, les sacs Speedy habillés du Monogram Multicolore, les flacons de parfum ornés de *sakuras* hilares et le logo espiègle LV Hands flanqué sur les sacs Alma BB, mais aussi sur le Keepall, le Coussin, le Dauphine et le OnTheGo, s'imposent comme autant de collectors avant même de quitter les ateliers. □

SÉRIES (TRÈS) LIMITÉES

Le phénomène n'est pas nouveau : régulièrement, la création contemporaine détourne les classiques du légendaire malletier pour les transformer en œuvres d'art.

Un Keepall de la collection « Masters », imaginé par Jeff Koons en 2017.

Ce sac Capucines de 2023 est l'une des 400 pièces en édition limitée signées Yayoi Kusama.

En 2001, Stephen Sprouse revisite la toile Monogram Louis Vuitton avec son célèbre tag.

NATHANIEL GOLDBERG, LOUIS VUITTON, FRANCESCO LUCIANI

À TOUS LES COUS

Nœud simple, double, Windsor... La cravate sera l'accessoire de la saison.

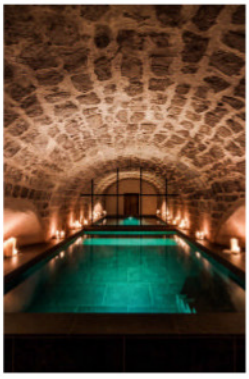
Photographie **Adam Friedlander**

Très remarquée sur les défilés homme et femme, la cravate signe le come-back du grand chic classique, mais n'hésite pas à se parer de bijoux bien choisis pour briller sous les feux de la rampe.

CRAVATE **VALENTINO**
CLIPS À CRAVATE ET BROCHE FLEUR LUMINEUSE (SÉLECTION **VALENTINO**)

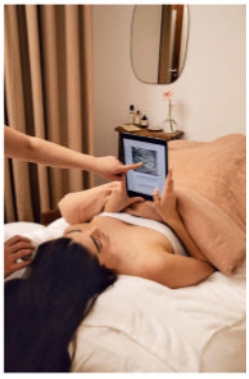
Pas n'importe QUELS SPAS, *n'est-ce pas?*

Massages holistiques, expériences régénérantes, purification, circulation sanguine… Comment bien préparer l'arrivée du printemps? Par **Géraldine Richard**



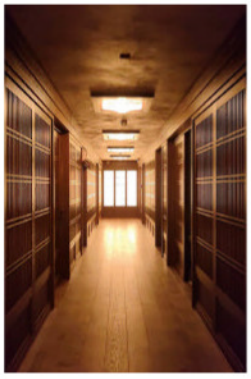
Massage flottant
SPA CLĒMĒNS

Voilà le premier spa aquatique de Paris. Caves voûtées du XVIIIe siècle et bassins d'eau douce (chauffée à 35 °C) éclairés à la bougie. Objectif : une relaxation totale.



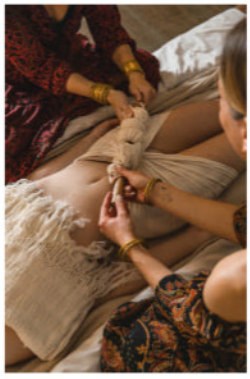
Massage crânien
FAUVE

Fauve, expert du cuir chevelu, réinvente le soin capillaire dans son studio du Marais, niché dans d'anciennes écuries. Un espace élégant mêlant bois de chêne et béton.



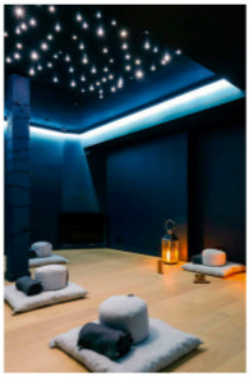
Massage aux bambous
SPA IKOÏ

Le Spa Ikoï de l'Hôtel Balzac (Relais & Châteaux) crée un espace de sérénité avec trois cabines dédiées. Des rituels authentiques inspirés des méthodes japonaises.



Soin Rebozo
HÔTEL HOY

Lieu de vie consacré au bien-être, l'Hôtel Hoy réserve certaines de ses chambres à des soins holistiques axés sur l'énergie et la reconnexion.



Bain sonore
BLOOM

Situé au cœur du quartier Étienne Marcel, le premier studio de méditation moderne et laïque de Paris invite à apaiser son esprit dans un cadre unique.

L'EXPÉRIENCE

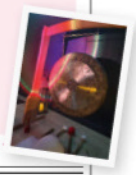
Allongé au cœur de l'eau douce, soutenu par des flotteurs, on est bercé par l'environnement pendant que le praticien coordonne étirements et mouvements agréables.

Les fasciathérapeutes réalisent un massage capillaire inspiré de la médecine chinoise, utilisant des courants d'énergie pour dynamiser et apaiser le cuir chevelu.

Le massage aux bâtons de bambou, rythmé et fluide, varie les pressions, légères et profondes. Un voyage méditatif.

Le soin Rebozo, prodigué par Jessica et Vanessa, s'inspire de la culture mexicaine : un long châle tissé soutient le corps pendant les serrages et balancements du bassin.

Une méditation guidée (sous le ciel étoilé d'une salle en version nuit) au son des bols de cristal, gongs tibétains et carillons japonais.



EFFETS ATTENDUS

La sensation d'apesanteur favorise le relâchement des tensions musculaires et émotionnelles.

Un sentiment de fraîcheur, grâce à l'huile délicatement pulvérisée et une hausse de la sérotonine et de la dopamine.

Une circulation stimulée, les raideurs apaisées et une sensation de sérénité profonde.

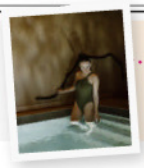
Grâce au temps d'ancrage, un réalignement du corps libération des blocages émotionnels.

Relaxation, clarté mentale et bien-être profond, libèrent le stress grâce à des vibrations apaisantes.

LE TRUC EN PLUS

La privatisation d'un bassin d'eau au sel d'Epsom, riche en magnésium, pour flotter en duo.

Le rituel de lavage des mains proposé avant le soin.



L'accès privilégié au bassin et au sauna, avant ou après le massage.

Le tirage d'un oracle avant de commencer le rituel. Un véritable voyage introspectif.

En complément du bain sonore, on profite des vertus purifiantes de la chambre de sel pour pratiquer l'halothérapie.

LE PRIX

Massage flottant : 140 euros (60 mn). Privatisation, 150 euros pour deux (50 mn).

Soin signature énergisant : 65 euros (30 mn), 90 euros (50 mn), 130 euros (70 mn).

Le massage *Take Le Bambou* : 160 euros (1h).

140 euros (1h), 185 euros (1h30), 490 euros (4h, à quatre mains).

Bain sonore : 28 euros (1h). Halothérapie : 10 euros (15 mn).

L'ADRESSE

SPA CLĒMĒNS
14, rue des Saints-Pères
75007 Paris
spaclemens.com

STUDIO FAUVE
29, rue des Gravilliers
75003 Paris
fauve-paris.com

SPA IKOÏ
6, rue Balzac
75008 Paris
hotelbalzac.paris

HÔTEL HOY
68, rue des Martyrs
75009 Paris
hoyparis.com/care-room

BLOOM
4, rue Étienne Marcel
75002 Paris
welovebloom.co

DPH PHOTOGRAPHY, DR

1 PARFUM GENTLEMAN SOCIETY **GIVENCHY** (129 EUROS LES 100 ML)

3

2

Les essentiels de PIERRE GASLY

Un panda, des tacos ou l'odeur du gazon coupé... Même dans ses goûts, le pilote de F 1 de l'écurie Alpine évite la sortie de route. Texte **Kahina Sekkai**

Le dernier livre qui vous a marqué ? *Why We Sleep*, de Matthew Walker, un livre sur le sommeil conseillé par mon coach **(6)**.

Votre plat réconfortant ? Les tacos que l'on fait quand je rentre chez moi, en Normandie **(7)**.

Votre plus belle rencontre ? Ma copine.

Votre madeleine de Proust ? L'odeur du gazon fraîchement coupé.

Votre dernier coup de cœur voiture ? Le nouveau sport fastback Alpine, l'A390. J'ai vu le prototype plusieurs fois, j'ai hâte de l'essayer et de découvrir la technologie du véhicule **(8)**.

La course qui vous a le plus marqué ? Ma victoire à Monza, en 2020.

Votre pilote préféré ? Sans hésiter, Ayrton Senna **(3)**.

Un titre qui tourne en boucle dans votre playlist ? Ça change sans cesse, donc ce n'est pas simple. Mais ceux de 50 Cent reviennent souvent **(4)**.

La chanson que vous n'assumez pas d'adorer ? J'assume tout, pas de gêne à ce niveau-là. Je n'ai pas de choses à cacher sur mes goûts musicaux.

Le meilleur conseil professionnel reçu ? Toujours croire en ses rêves et se donner les moyens de les atteindre.

Votre animal préféré ? Le panda **(2)**.

Sur votre fond d'écran, on voit... Ma copine et mon chien, Simba, un *toy poodle*.

Votre restaurant favori ? Joia, à Milan, où je vis.

Vous ne sortez jamais sans... Ma montre, une Streamliner Tourbillon Skeleton, de H.Moser & Cie **(5)**.

Votre couleur préférée ? Le rouge.

Ce qui vous apaise ? La victoire.

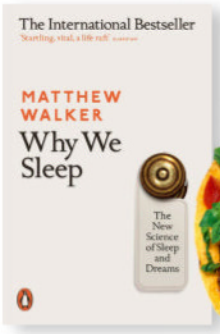
Votre parfum ? Gentleman Society, de Givenchy **(1)**.

Votre club de foot préféré ? Évidemment, le FC Versailles dont je suis actionnaire, mais aussi le PSG.

Votre objectif dans la vie ? Devenir champion du monde de Formule 1. □

4

5 MONTRE STREAMLINER TOURBILLON SKELETON, **H.MOSER & CIE** (8 400 EUROS)



6 GUIDE POCHE *POURQUOI NOUS DORMONS* **MATTHEW WALKER** (9,20 EUROS).

7

8 A390_B NOUVEAU SPORT FASTBACK **ALPINE**

ALPINE, GETTY IMAGES, GIVENCHY, H.MOSER & CIE

TULUM, L'AUTRE RIVIERA

Sur la Riviera Maya, au sud de Cancun, cette plage de neuf kilomètres réconcilie paysages instagrammables et culture yucatèque.

Texte **Fabrice Argelas**
Illustration **Géraldine Richard**

LE PLUS SAVOUREUX

1. Hartwood

Pourquoi ? Pour les amoureux d'une cuisine entièrement au feu de bois, fumée ou braisée. La langouste a du mal à tenir dans l'assiette et l'on vient de toute la Riviera Maya pour déguster les ribs fondants (*costillar de res*) du chef new-yorkais Eric Werner.
Où ? Carretera Tulum-Boca Paila, km 7. www.hartwoodtulum.com

LE PLUS APAISANT

2. Xela Tulum

Pourquoi ? Niché entre les palmiers ondulants de la plage, cet havre intime de douze chambres réconcilie lignes architecturales organiques et environnement sauvage. Au coucher du soleil, ne pas manquer le rooftop et sa vue unique sur la jungle maya d'un côté, la mer des Caraïbes de l'autre.
Où ? Carretera Tulum-Boca Paila, km 8,7. www.xelatulum.com

LE PLUS ROBINSON CHIC

3. La Valise

Pourquoi ? Parce que cet hôtel allie à la perfection le confort et la nature, dans une expérience *quiet luxury* très réussie. *Cabañas* individuelles avec vue sur l'océan, piscine et bassins à débordement, antiquités mexicaines, fusionnent dans une harmonie savamment entretenue par les maîtres des lieux, le couple belge Olivia et Yves Naman.
Où ? Carretera Tulum-Boca Paila, km 8,7. www.slh.com

LE PLUS ITALIEN

4. Posada Margherita

Pourquoi ? Pour *la pasta* signée Federico – faite à la main, comme il se doit – aux champignons ou à la langouste pêchée du jour. Pour l'accueil chaleureux et évident d'Alessandro. Pour *la dolce vita* sur un bout de plage qui ressemble à un coin de paradis. Huit chambres décorées avec soin complètent l'un des spots historiques de Tulum, ouvert il y a plus de trente ans. Et qui tient tête, contre vents et marées, à l'arrivée massive des grands resorts américains.
Où ? Carretera Tulum-Boca Paila, km 4,5. www.posadamargherita.com

LE PLUS LOCAVORE

5. Un cours de cuisine chez Ginger

Pourquoi ? Ceviche, marinade, *quesadillas* et même *salsa verde*... Pour maîtriser les subtilités de la cuisine mexicaine, rien de mieux qu'un chef privé. Javier Ornelas, look d'enfer et couteau tatoué sur l'avant-bras droit, reçoit dans sa villa du *pueblo* et se plie en quatre pour enseigner l'art pas si évident de *la cocina yucateca*.
Où ? Calle Polar, Tulum Pueblo. www.gingertulum.com/es-mx/tulum-chef

LE PLUS LIFESTYLE

6. World by Hand

Pourquoi ? Venue du monde du développement durable et des économies

FREEPIK, DR

alternatives, la fondatrice Francia Rabago réunit dans sa boutique la fine fleur de l'artisanat globe-trotter. Tapis locaux, tissus indiens et népalais, drôles de pots à plants de tomates sont autant d'invitations à voyager, sans quitter cet espace de plusieurs centaines de mètres carrés.
Où ? Avenida Tulum, Tulum Pueblo. www.worldbyhand.com

LE PLUS SPIRITUEL

7. Le spa du Conrad Hotel

Pourquoi ? On prône ici la « guérison sacrée », mais nul besoin d'être pratiquant pour découvrir ces soins clignant de l'œil aux divinités mayas. Au menu : méditation, hydrothérapie et programme de « gratitude purifiante » qui aide à atteindre le septième ciel à tous les coups.
Où ? Conrad Hotel, Carretera Cancun Tulum 307 Tulkal Chemuyil. www.hilton.com/fr/hotels/cuncici-conrad-tulum-riviera-maya/spa/

LE PLUS HYPE

8. Be Tulum

Pourquoi ? Parce qu'il ne manque absolument rien à cet écrin de beauté : ni la plage privée, ni le spa holistique, ni la piscine à débordement, ni les suites et villas parfaitement intégrées au génie du lieu. En fermant les yeux, on se croirait presque dans la série *The White Lotus*. Les péripéties en moins, la sérénité en plus.
Où ? Carretera Tulum-Boca Paila, km 10. www.betulum.com

LE PLUS YOGGIE-VEGGIE

9. Le Raw Love

Pourquoi ? Parce que ce bar-restaurant fait la part belle, sur place et à emporter, aux salades et aux smoothies ultra frais. Mais le vrai secret, ce sont les cours de yoga dispensés au sein du Ama Temple, à choisir à la carte ou en mode retraite entièrement organisée.
Où ? Avenida Tulum Mz 5, Tulum Pueblo. www. rawlovetulum.com

LE PLUS BLUE LAGOON

10. Le *cenote* Escondido

Pourquoi ? Sorte de lagon d'eau douce naturel, à l'air libre ou souterrain, le *cenote* est au Yucatan ce que les gratte-ciels sont à Manhattan. Pour profiter des eaux cristallines dans un lieu préservé. Celui-ci, un peu retiré et pas forcément fréquenté par les touristes, est une pure merveille. Pour respecter la biodiversité, on évitera de se tartiner de crème solaire.
Où ? Mayan Blue Road

LE PLUS TEQUILERIA

11. El Burro Agavero

Pourquoi ? Avec sa devanture bleue et ses murs jaunes immédiatement identifiables, cette petite échoppe ouverte sur la rue propose des dégustations fines des meilleurs mezcals et tequilas, conseillés par le maître des lieux. Collection impressionnante de flacons *añejo* à des prix imbattables. Quand les shots sont faits, rien ne va plus...
Où ? Avenida Tulum 21, Tulum Pueblo

LE PLUS ARTISANAL

12. Mexicarte Tulum

Pourquoi ? Inutile de sillonner tout le Yucatan, cette boutique propose le meilleur de l'artisanat maya local. Sacs en jute, têtes de mort – au Mexique, on rit et on danse avec les morts –, hommages variés à la fierté nationale Frida Kahlo, statuettes de Santa de Guadalupe, l'autre star du pays... Impossible de repartir d'ici les mains vides. On parie ?
Où ? Avenida Tulum Ote, entre Alfa y Osiris, Tulum Pueblo. www.mexicarte.shop

L'ESENCIA, HALTE ESSENTIELLE

À 40 km de Tulum, l'hôtel Esencia propose de vivre une expérience pas comme les autres. Son truc en plus : un chef-pâtissier français.

Généreux, attentionné, doté d'un goût sûr, Kevin Wendle accueille ses hôtes à l'Hôtel Esencia comme s'ils étaient « à la maison ». À lui seul, l'endroit vaut le détour – on fera évidemment un arrêt au spa, qui utilise les plantes médicinales cultivées dans leur propre jardin –, mais c'est aussi pour goûter à ses desserts que l'on vient de Cancun, de Tulum ou de Playa del Carmen. Triplement étoilé, le chef pâtissier du restaurant – ancienne propriété d'une aristocrate italienne – est... français. L'occasion de goûter aux créations transatlantiques d'Antonin Simon : le millefeuille croustillant à la vanille mexicaine, les profiteroles *horchata* et la géniale pavlova aux fruits locaux et à l'*espuma de coco*. Le tout les pieds dans l'eau, comme il se doit.

Hotel Esencia, carretera Cancun – Tulum, km 265 Xpu-Ha

ANATOMIE *d'une montre*

Ce garde-temps tout acier célèbre les 270 ans de Vacheron Constantin, le plus ancien des horlogers.

Texte **Pierre Groppo**

HISTORIQUE

Né à Genève la même année que… Marie-Antoinette, Vacheron Constantin a depuis signé quelques-unes des montres les plus célèbres de l'histoire horlogère. Chaque décennie, un modèle d'exception vient célébrer l'anniversaire de la plus ancienne manufacture au monde.

LUMIÈRE !

Les index comme les aiguilles sont habillés du revêtement Super-LumiNova : blanc cassé le jour, ils adoptent la nuit un éclat vert tilleul évoquant le tritium, utilisé autrefois pour éclairer les cadrans.

RÉFÉRENCÉE

Baptisé « Historiques 222 », ce garde-temps est inspiré d'un modèle de 1977 qui révolutionna l'esthétique. Imaginée par le designer Jorg Hysek, la « 222 » est l'une des premières montres à fusionner esthétique classique et lignes à l'âme résolument sportive.

JUMBO

C'est le surnom de ce modèle, proposé cette année dans une version tout acier de 37 millimètres de diamètre, orné de la Croix de Malte en or et équipé désormais d'une déclinaison affinée d'un calibre de seulement 3,6 millimètres d'épaisseur.

MONOBLOC

Créé d'une seule pièce, le boîtier autorise une étanchéité jusqu'à 120 mètres de profondeur. Au revers, le fond du boîtier en verre saphir laisse apparaître le mécanisme automatique, animé par une masse oscillante en or jaune.

POINÇONNÉE

L'« Historiques 222 » porte le fameux poinçon de Genève, sceau de qualité de référence de l'univers horloger. Depuis 1886, il garantit la provenance de la montre, sa qualité d'exécution et sa fiabilité.

PIÈCES D'INTÉRIEUR

Sous bannière La Redoute, de jeunes créateurs de mode s'invitent à l'Hôtel des Ventes de Drouot.

Ils sont jeunes, talentueux et connus pour faire vibrer la scène mode française au rythme de leurs inspirations. En partenariat avec La Redoute, pionnière des collabs depuis 1969, Charles de Vilmorin, Jeanne Friot, Kevin Germanier, Benjamin Benmoyal et Alexandre Blanc, accompagnés de trois designers, métamorphosent chacun un objet emblématique chiné aux Aubaines, l'outlet du catalogue de VPC à Roubaix. Une seconde vie griffée, à s'offrir lors de la vente aux enchères du 11 mars prochain à Drouot.

Informations : laredoute.com

DROITS RÉSERVÉS

STYLO PLUME GREAT CHARACTERS ENZO FERRARI, **MONTBLANC** (PRIX SUR DEMANDE).
J'EMPORTERAI LE FEU, DE LEÏLA SLIMANI (GALLIMARD), 432 PAGES. EN LIBRAIRIE.

«*J'emporterai le feu* est une ode à la liberté»

Leïla Slimani révèle comment lui est venu le titre de son roman. Texte **Léa Marchetti** Photographie **Géraldine Richard**

J'emporterai le feu est le troisième volet de ma trilogie *Le pays des autres*. Il raconte l'histoire des familles Belhaj et Daoud, dans les années 1980 et 1990. Le roman se concentre sur Mia et Inès, deux sœurs qui vont quitter le Maroc pour s'installer en France. J'ai choisi ce titre à partir d'une image. J'aimais cette idée pleine de contradictions du feu. C'est à la fois ce qui embrase et ce qui réchauffe, ce qui éclaire et ce qui détruit. Le mettre au futur lui donnait une tonalité de combat. Et puis, c'est aussi une référence à Cocteau, qui a dit : « Si le feu brûlait ma maison, qu'emporterais-je ? J'aimerais emporter le feu. » Ce roman interroge les héritages et ce que l'on prend avec soi lorsqu'on s'en va. Il s'inscrit comme une promesse faite à mon père et à ceux que j'aime, c'est une façon de dire que même si le passé disparaît et que les souvenirs s'effacent, j'emporte avec moi leur feu et leur amour.

Les personnages de Mia et d'Inès sont bercés par une double culture, mais elles vont vite se rendre compte qu'il est très difficile d'être françaises et marocaines à la fois, qu'il faut sans cesse changer de visage, s'adapter. *J'emporterai le feu* est une ode à la liberté et au fait de se délester de toutes les choses qui vous empêchent d'avancer : le trop de mémoire, le trop de passé, une loyauté exagérée aux racines... Du titre, j'aimerais que les lecteurs retiennent une émotion, qu'ils comprennent ce mouvement « d'emporter le feu ». Que ce soit moins l'objet d'une réflexion, mais plutôt d'une intuition. □

GETTY IMAGES

SOUS INFLUENCE

Dans les coulisses de l'inspiration.

LA BANDE ORIGINALE DU LIVRE
MON ENFANCE, DE BARBARA

UN ROMAN
L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE, DE MILAN KUNDERA

L'ENDROIT RÊVÉ POUR ÉCRIRE
QUELQUE PART DANS LES AÇORES

L'OBJET FÉTICHE POUR UNE SIGNATURE
UNE PAIRE DE CHURCH'S

GANGSTER PARADISE

Adaptée en spectacle de danse, la série *Peaky Blinders* ne perd rien de son pouvoir magnétique. Un show inclassable et fascinant.

Texte **Valentine Servant-Ulgu**

Comment gesticule un gangster ? Se meut-il comme un fauve, un rustre ou un petit rat d'opéra ? À la Seine Musicale, à Boulogne-Billancourt, un spectacle original pousse la réflexion. Dans *Peaky Blinders : The Redemption of Thomas Shelby*, le plus célèbre voyou des séries télé se réinvente.

Retour en arrière. En 2013, la série *Peaky Blinders* prend ses quartiers sur la BBC dans un nuage d'opium et de fumée caractéristique du Birmingham industriel des années 1920, pour raconter la gloire et les déboires de l'empire criminel de Thomas Shelby (Cillian Murphy), chef de clan réputé pour faire sa loi. Six saisons et un succès mondial plus tard, le plus chic des truands fascine encore.

Son vestiaire, au croisement du dandy et du bad boy, y est pour beaucoup : costume trois-pièces, long pardessus, montre à gousset dans une main et cigarette dans l'autre, gavroche vissée sur la tête. En dessous, une coupe de cheveux caractéristique : la « French crop », adoptée par tous les garçons de la génération Peaky. Cheveux rasés sur le côté et derrière le crâne, oreilles et nuque dégagées. Il n'en fallait pas plus pour voir Thomas Shelby élevé au rang d'idole virile. Drôle d'étendard, compte tenu de la fragilité d'un personnage traumatisé par la guerre, incapable de dompter ses démons.

Sur les planches de la Seine Musicale, « Tommy » fend l'armure grâce à la danse. « Pour la première fois, j'ai dû raconter son histoire sans utiliser de mots, nous explique Steven Knight, créateur de la série. Ça m'a permis de rendre ses vulnérabilités plus tangibles. » En trente-six épisodes et un film à venir, il a réussi à dresser le portrait d'un animal blessé, tempétueux. « Chacun de ses gestes envoie un message immédiat. Son port de tête, sa démarche assurée... Plus il bouge, plus il en impose. » Cette fois, pour la scène, le Britannique a imaginé les péripéties qui ont mené à l'avènement du gang, mais aussi à sa perte. Bataille des Flandres, argent sale, histoire d'amour tragique. Les époustouflants tableaux de liesse familiale et de soirées au cabaret valent le détour.

Charisme foudroyant

Le chorégraphe Benoit Swan Pouffer a suivi son obsession pour les mouvements « organiques » des Shelby : « Ils sont capables de pleurer comme des gamins et d'égorger quelqu'un en un battement de cils. J'ai voulu explorer leur physicalité. » Ce show de deux heures, inclassable, déjà ovationné par 100 000 spectateurs, est son premier du genre. « Je me suis lancé le défi de faire res-

JOHAN PERSSON, LAUNCHMETRICS.COM/SPOTLIGHT, ALESSANDRO LUCIONI, ALESSANDRO VIERO

TABLEAU DE FAMILLE Sur scène comme dans la série, ce sont les Shelby qui mènent la danse.

sentir ces personnages au public, viscéralement, sans les faire entendre. » Pari réussi.

Un frisson parcourt le public lorsque les Shelby toisent les spectateurs après avoir accompli leurs méfaits. Regard impérieux et charisme foudroyant, ils avancent au son de *Red Right Hand*, de Nick Cave and the Bad Seeds, titre emblématique de la bande-son originale. Si les coups fusent parfois, il n'a jamais été question de présenter un « *white male show* », précise le metteur en scène. Comprendre : il ne faut pas s'attendre à voir une vaste bagarre entre mâles alpha blancs. La diversité des styles se reflète dans celle du casting, et ce sont les femmes qui mènent la danse. Thomas Shelby y perd quelques plumes, mais jamais sa superbe.

***Peaky Blinders : The Redemption of Thomas Shelby*, à la Seine Musicale, île Seguin, Boulogne-Billancourt, du 12 au 30 mars.**

DU SANG ET DES LARMES « Capables de pleurer puis d'égorger quelqu'un », dit le chorégraphe.

RHABILLONS-LES

Et si la bande de Birmingham était relookée façon podium ?

LA PETITE ROBE NOIRE

Icône du vestiaire féminin, cette petite robe noire signée **CHANEL** serait parfaite pour Ada, qui cultive dans la série l'art du *badass* élégant.

LE COSTUME CRAVATE

En version été, Thomas pourrait aller piocher chez **GIORGIO ARMANI** ce total look déstructuré, qui n'oublie ni la cravate ni le chapeau.

LA CAPELINE

Look rétro travaillé par Alessandro Michele chez **VALENTINO**, cette tenue à l'humeur 1920 irait comme un gant à Polly Gray.

LE MANTEAU DE CUIR

Vu chez **LOUIS VUITTON**, ce manteau de cuir au volume envoûtant pourrait bien habiller le redoutable Alfie Solomons.

CAMILLE COTTIN
L'art *de la* métamorphose

Avec son sens du comique et sa puissance émotionnelle, elle réunit tout ce qui définit une grande actrice, aussi à l'aise à Hollywood que sur la scène d'un théâtre parisien. Vie de famille, plan de carrière (ou pas), Camille Cottin s'est confiée à Norine Raja.

Photographie Sofia & Mauro Styliste Timothé Grand-Chavin

ROBE **FENDI**
COLLIER FLÈCHE EN OR JAUNE, PLATINE ET DIAMANTS BLANCS ET JAUNES (COLLECTION BLUE BOOK 2024), BAGUE STARS EN PLATINE, OR, DIAMANT JAUNE ET DIAMANTS BLANCS **TIFFANY & CO.**

« Vous aimez toujours chanter ? » Ma question la prend ***au dépourvu***. Lueur dans le regard et ébauche de sourire, ***Camille Cottin*** se souvient.

Il y a trois ans, assise sur le canapé d'une suite d'un grand hôtel, elle me fredonnait *Johnny, Johnny,* de Jeanne Mas, récit d'une passion amoureuse. Puis elle évoquait un autre morceau qui avait marqué son enfance, *Copper Kettle*, de Joan Baez. Un titre folk sur la distillation du whisky, devenu une berceuse pour sa petite sœur. « Je ne savais pas ce que je lui chantais, dit-elle aujourd'hui en riant. Je ne maîtrisais pas hyper bien l'anglais ! » Comment en était-on arrivé là ? Mystère. Mais cet échange m'avait persuadée d'une chose : Camille Cottin ferait une parfaite héroïne de comédie musicale. Une variation de l'exubérante *Funny Girl* ou de la mère hippie de *Mamma Mia !* Entretemps, l'actrice ne s'est pas exilée à Broadway, à mon grand désespoir. Mais elle a (re)donné de la voix dans *Toni, en famille* (2023), de Nathan Ambrosioni. L'histoire d'une mère d'adolescents, ancienne vedette de la *Star Academy*, en quête de réinvention. Elle est même allée jusqu'à enregistrer en studio *Pas qu'un peu*, le titre qui a fait la gloire de son personnage. Au menu, paroles accrocheuses – « Je ne suis pas celle que tu crois / Je suis beaucoup plus que ça » – et « Yeah Yeah » dignes d'une chanteuse de R&B des années 1990. « Elle a quelque chose de très particulier dans le ton de sa voix, expliquait Nathan Ambrosioni. Sa scansion, sa façon de s'exprimer, une langueur mêlée d'autorité et de tendresse dont j'avais besoin. »

Est-ce la seule chose qui a changé ces dernières années chez Camille Cottin ? Le premier détail qui me frappe chez elle, en la revoyant un matin de janvier, c'est cette familiarité chaleureuse. Elle arrive à notre rendez-vous, au restaurant de la Maison de la Radio, cheveux plaqués en arrière, visage sans fard, sourire avenant. Aucune appétence pour le décorum des circuits promotionnels. Pour ceux qui s'interrogent encore, oui, Camille Cottin est à rebours des personnages qui l'ont popularisée, la féroce agente Andréa de *Dix pour cent* et l'impertinente dans *Connasse*. Sa filmographie atteste de l'ampleur prise dernièrement par sa carrière. Adieu l'image de fille rigolote, au coup de gueule facile. Elle collabore avec des auteurs singuliers, de Christophe Honoré à Emmanuel Mouret, en passant par Bruno Dumont. Elle est aussi à l'aise dans une émission de théâtre sur France Culture qu'à apprécier une tasse de café avec George Clooney dans la dernière publicité Nespresso. Robert Zemeckis, qui l'a dirigée dans *Alliés* (2016), aux côtés de Brad Pitt et Marion Cotillard, la surnomme « la Meryl Streep française ». Comme son modèle, Camille Cottin bénéficie d'une cote de sympathie inébranlable. Partout, on salue son naturel, son sens de l'humour, son caractère. Un jour, elle avale des ailes de poulet au piment dans le show *Hot Ones*, au point de finir avec des crampes d'estomac et des bouffées de chaleur. Le lendemain, elle se pare de Dior et de Tiffany & Co. – deux maisons dont elle est devenue l'ambassadrice –, en évitant toujours l'excès de vanité. Le minimalisme avant tout. À l'étranger, elle s'est délestée du label « Française de service » qui colle à la peau de tant d'aspirants au rêve hollywoodien. La voilà incarnant une riche Italienne dans *House of Gucci* ou une gouvernante dans *Mystère à Venise*, du très british Kenneth Branagh. Le fruit d'un travail de longue haleine avec une coach d'accents.

Bonne copine

Ce qui a changé ? En trois ans, Camille Cottin est tout simplement devenue une valeur sûre de notre cinéma hexagonal. Elle se fond avec aisance dans cette faune et apporte une touche de folie aux soirées les plus guindées. Il suffit de la voir, au traditionnel dîner des Révélations des César, naviguer de table en table. À trois reprises, elle a soutenu Souheila Yacoub lors de cet événement où chaque espoir doit être accompagné d'un parrain ou d'une marraine. « La première année, »

SOFIA & MAURO

ROBE LONGUE BÉNITIER DEVANT MAILLE MÉTALLIQUE CANON DE FUSIL **CHRISTIAN DIOR HAUTE COUTURE** BRACELET EN PLATINE, OR, SAPHIRS ROSES ET VIOLETS ET DIAMANTS BAGUE EN PLATINE, OR, SAPHIRS ROSES ET VIOLETS ET DIAMANTS, BOUCLES D'OREILLES EN PLATINE, OR, SAPHIRS ROSES ET VIOLETS ET DIAMANTS **TIFFANY & CO., MODÈLES « LICORNE », COLLECTION BLUE BOOK 2024**

1

2

3

KALÉIDOSCOPIE

1. Dans *Stillwater* (2021), avec Matt Damon. 2. Dans *House of Gucci* (2021). 3. En maîtresse de cérémonie pour l'ouverture du 77e festival de Cannes (2024). 4. Dans la série *Dix pour cent* (2021), avec Grégory Montel et Assad Bouab. 5. Dans *Chambre 212* (2019), avec Vincent Lacoste et Chiara Mastroianni.

4

5

GETTY IMAGES, NETFLIX/FRANCE 2 / COURTESY: EVERETT COLLECTION

j'étais très impressionnée, se souvient la comédienne suisse, y compris par Camille. Mais elle m'a tout de suite mise sur un pied d'égalité, humainement. Elle ne va jamais prendre une personne de haut ou la juger sans la connaître. » Bref, c'est la bonne copine dont tout le monde rêve : « Un jour, pendant la tournée promotionnelle du film, elle a senti que j'étais torturé, se remémore Nathan Ambrosioni. Nous avions une interview très tôt le lendemain, mais elle m'a dit : "Tu viens dans ma chambre, et on discute !" Jusqu'à trois heures du matin, on a débattu sur le sens de la vie. » Le cinéaste Simon Moutaïrou, réalisateur de *Ni chaînes ni maîtres* en 2024, la considère comme une « magnifique camarade ». « À un certain niveau de notoriété, certains acteurs mettent des distances avec leurs collaborateurs, explique-t-il. D'autres sont dans une position d'humilité, mais trahissent à un moment leur statut de star. Elle, jamais. Elle est toujours solaire, de bonne humeur, ce qui te porte en tant que réalisateur. »

En interview aussi, elle ne lâche pas son interlocuteur du regard. À la moindre opportunité, les questions fusent : « À mon tour de jouer les journalistes », plaisante-t-elle. Mue par cette curiosité naturelle, Camille Cottin a découvert le roman *Jewish Cock*, de Katharina Volckmer (Grasset), qu'elle adapte au théâtre avec Jonathan Capdevielle, sous le titre *Le Rendez-vous*. C'est l'occasion parfaite de revenir à ses premières amours, mais aussi d'arrêter de « dépendre du désir de l'autre ». Un soir, je vais la voir au théâtre des Bouffes du Nord, où elle livre, seule en scène, ce monologue transgressif et provocateur. Elle incarne une jeune Allemande, descendante de nazis, sur le point d'opérer une transition de genre. Plus précisément, de se faire greffer un pénis juif circoncis, étrange manière de conjurer le poids de l'Histoire. En pleine consultation dans le cabinet de son gynécologue, l'héroïne raconte sa fascination pour Hitler et ses exploits sexuels, fouet à la main. Il est beaucoup question du corps, comme « objet politique, de contrôle ou de soumission ». Du chant, de la danse, 1h15 de spectacle, six jours par semaine : une performance d'athlète. L'actrice maîtrise avec brio les variations de thèmes et de tons, interprète mille personnages en un. La salle dispose d'un cadre si intimiste qu'aucun bruit ni craquement de chaise n'échappe à la comédienne. Communion totale avec le public. La veille, durant la représentation, un spectateur n'a cessé de faire des va-et-vient à l'extérieur. Elle s'est interrogée : démonstration de malaise ? Non, l'homme en question était juste malade. « Parfois, on entend en festival que des gens se sont évanouis devant un film de Julia Ducournau. Malheureusement, je n'ai pas encore cette puissance-là », s'amuse-t-elle.

À Cannes en 2024, quelques minutes avant la cérémonie d'ouverture, Meryl Streep lui lance un «BREAK A LEG, CAMILLE!» *(«Bonne chance!»)*

Pourtant, certains passages font l'effet d'un uppercut : « Un vagin est quelque chose de faible, quelque chose qui n'engage pas à la confiance. Quelque chose qui sera toujours un objet de baise, qui peut être violé et inséminé, qui peut couvrir de honte un foyer et une famille. » Rappelons que les premières représentations de la pièce se sont déroulées en plein procès Pelicot. Une affaire hors norme qui a marqué l'actrice : « Entendre les accusés invoquer une défense avec des arguments comme "je ne pensais pas que je la violais, je pensais qu'elle était morte" a été un vrai choc. Ce procès a été extrêmement brutal à bien des égards, notamment sur l'ampleur de la culture du viol dans notre société. »

Triomphe cannois

Timing comique et puissance émotionnelle, Camille Cottin a tout ce qui fait une grande actrice. Quel que soit l'exercice, elle est toujours fidèle au rendez-vous. En 2024, le producteur Renaud Le Van Kim lui propose d'être la maîtresse de cérémonie du festival de Cannes. Elle décline d'abord pour des raisons d'emploi du temps, mais le projet en question est décalé. Heureusement, car l'occasion est belle. Il s'agit de présenter l'événement culturel le plus médiatisé au monde, de s'inviter dans le foyer de 2,3 millions de téléspectateurs. Encore faut-il trouver le bon ton : « Je me suis demandé ce qui serait sincère dans ce contexte géopolitique épouvantable ? Comment mettre cela en perspective sans trahir ce moment festif ? » Fidèle en amitié, elle fait appel à ses acolytes, Fanny Herrero et Éloïse Lang, respectivement créatrices de *Dix pour cent* et *Connasse*. Idéalement, elle aurait dû visionner les prestations de ses prédécesseurs, mais c'est insurmontable : « Cela me mettait trop dans l'angoisse. » Elle se contente de plancher sur les versions écrites des discours. A-t-elle encore le trac ? Elle hausse les épaules et répond « oui », comme si c'était une évidence. « À mes débuts au théâtre, j'essayais de le dompter, confie-t-elle. Mais tu ne peux pas dire à ton cœur de ne pas battre à tout rompre, à tes oreilles d'arrêter de siffler, à ta voix de ne plus être blanche. Donc j'apprends à faire avec. »

Rien n'y fait, même le temps qui passe. Pour mieux « prendre la vague », elle recueille les astuces de ses consœurs. Chiara Mastroianni lui conseille une application de cohérence cardiaque, une technique pour améliorer sa respiration. Virginie Efira lui suggère un subterfuge, appris durant ses années de télévision, pour ne pas avoir la bouche desséchée. Sa recette de grand-mère ? Appliquer de l'huile d'olive à l'intérieur des lèvres. À quelques minutes du lever de rideau, Camille Cottin croise Meryl Streep, toute de blanc vêtue, récompensée ce soir-là d'une Palme d'honneur. La star américaine, grande fan de *Dix pour cent*, lui lance un vibrant « *Break a leg*, Camille ! » (« Bonne chance, Camille ! »). On voit encore l'émerveillement dans ses yeux : « Sa douceur, sa délicatesse m'ont fait l'effet d'une apparition angélique. Et l'humanité qu'elle dégage est tellement forte. » Est-ce la magie du moment ou ce mot d'encouragement ? J'étais dans la salle ce soir-là et je peux en attester : Camille Cottin a ébloui le public et le jury, présidé par Greta Gerwig, la réalisatrice de *Barbie*, en opérant un numéro d'équilibriste. Pointer les clichés et la novlangue propres à la Croisette sans offusquer ses pairs. Apporter de la légèreté sans paraître déconnectée du monde. C'est d'ailleurs avec un

MANTEAU **MAX MARA**
COLLIER « RAY OF LIGHT » EN PLATINE, OR JAUNE, SPINELLES ROUGES, SPINELLE ROSE ET DIAMANTS, BAGUE « LICORNE » EN PLATINE, OR, SAPHIRS ROSES ET VIOLETS ET DIAMANTS, BRACELET « LICORNE » EN PLATINE, OR, SAPHIRS ROSES ET VIOLETS ET DIAMANTS **TIFFANY & CO. COLLECTION BLUE BOOK 2024**

CAPELINE **SANDRINE BOURG**
COLLIER « FLÈCHE » EN OR JAUNE,
PLATINE ET DIAMANTS BLANCS
ET JAUNES **TIFFANY & CO.**
COLLECTION BLUE BOOK 2024

SOFIA & MAURO

↠ sourire mutin qu'elle a glissé, l'air de rien, à l'adresse de l'assemblée : « Je précise que les rendez-vous professionnels nocturnes dans les chambres d'hôtel des messieurs tout-puissants ne font plus partie des us et coutumes du vortex cannois, suite à l'adoption de la loi #MeToo, et on s'en félicite. »

Entre deux bouchées de ceviche, on parle du rapport qu'elle entretient avec le regard des autres. Une phrase de notre première rencontre ressurgit : « Il y a une différence entre la perception que les gens ont de vous et qui vous êtes vraiment. » Ressent-elle encore ce décalage ? Elle écarquille les yeux et réplique avec un franc-parler inattendu : « Je ne sais pas trop quelle image je renvoie. Et quelque part, ce n'est pas très important. En ce qui concerne le fait d'être reconnue dans la rue, jusqu'à présent, on ne me crache pas dessus en me traitant de grosse nulle, donc ça va (*rires*). Seuls les gens qui apprécient mon travail viennent me parler. » Sa vie privée est évoquée avec parcimonie. Elle reconnaît, le rouge aux joues, une forme de pudeur. Elle dit garder « des œillères » face aux rumeurs les plus folles. Face aux intrusions, l'intéressée fait le choix de l'élégance et du silence. À l'ère de l'influence, elle fuit les réseaux sociaux. Tout juste se connecte-t-elle, très ponctuellement, à Facebook. Elle évoque à demi-mots ses enfants, Anna Paloma, 9 ans, et Léon, 14 ans. Eux aussi ont appris à composer avec la célébrité de leur mère, et développent un rapport unique au 7e art. L'une, en venant sur les plateaux, l'autre, en dévorant avec appétit et curiosité des longs-métrages.

Nucléaire et road movie

Dans *Le Rendez-vous*, Camille Cottin superpose les costumes comme des couches de peau. Elle pourrait parler pendant des heures de la combinaison en latex qu'elle porte, du choix d'une matière plutôt qu'une autre. Il y a chez elle un amour de l'habit, une conscience du geste. En 2022, elle passait même le test mode ultime : être l'une des rares Françaises à fouler le tapis rouge du Met Gala. Dans une robe bustier en tulle et maille noirs signée Dior bien sûr, lui donnant des allures de princesse gothique. Peut-on collaborer avec des maisons de luxe et dépeindre au cinéma une réalité sociale ? À ceux qui s'interrogent sur cette dichotomie, elle rappelle le lien toujours plus fort entre la mode et le 7e art : « Ce soutien des marques de luxe s'avère parfois bénéfique. Elles participent à la production de longs-métrages, mais peuvent aussi aider à mettre en lumière certaines œuvres et histoires. »

Elle considère le changement comme une forme de liberté – « Tant mieux si rien n'est figé ! » –, mais on la sent préoccupée par une actualité toujours plus anxiogène. Sa dernière source d'inquiétude ? Les coupes budgétaires importantes annoncée dans le monde de la culture. Alors, dans cette époque trouble, elle se réfugie dans des projets qui ont du sens. Sur le plateau de *Toni, en famille*, le producteur Nicolas Dumont lui parle de *Ni chaînes ni maîtres,* de Simon Moutaïrou, film retraçant le périple d'esclaves fugitifs, à l'île Maurice au XVIIIe siècle, en pleine colonisation française. Au fil de ses recherches, le réalisateur est tombé sur un personnage étonnant : Madame La Victoire (de son vrai nom Michelle-Christine Bulle), la plus grande chasseuse d'esclaves de son époque. Pour incarner ce personnage ambigu et complexe, Camille Cottin s'est remise à l'équitation, traversant la mangrove à cheval, malgré les dangers. Elle a aussi supporté, sans broncher, un tournage très physique : « Il y a une longue scène où elle tire au fusil sous la pluie, dans la forêt, se remémore Simon Moutaïrou. Mon préparateur physique m'avait dit que le tournage devait durer six heures maximum. À 3 heures du matin, on n'a toujours pas fini, à cause de problèmes techniques. Les maquilleurs réchauffent Camille avec un sèche-cheveux tellement elle tremble de froid. Mais elle continue avec entrain jusqu'au lever du soleil. »

Outre les qualités artistiques du projet, l'actrice y voit une forme de devoir de mémoire. Si elle n'est pas de ceux qui revendiquent leurs opinions politiques, Camille Cottin s'engage à travers sa filmographie : « Je me sens plus à l'aise dans des choix appuyant mes valeurs fondamentales que dans une prise de parole. Il y a des personnes plus légitimes que moi pour ça. » Elle sera bientôt à l'affiche de *Rembrandt*, de Pierre Schoeller, où elle incarne une physicienne nucléaire, et de *Sauver les morts*, de Tamara Stepanyan, un road movie dans une Arménie hantée par la guerre. Elle reste aussi loyale à ses partenaires de choix, à l'instar de Nathan Ambrosioni. Elle a retrouvé le prodige de 25 ans pour une seconde collaboration, avec *Les enfants vont bien*. Le pitch ? Du jour au lendemain, Jeanne se retrouve seule avec les deux progénitures de sa sœur (Juliette Armanet), qui disparaît en laissant deux petites phrases en guise de lettre d'adieu. « Apparemment, chaque année en France, près de dix mille personnes disparaissent. Et c'est un droit fondamental. La justice n'a pas les moyens de partir à leur recherche. » Le film s'attache à ce moment de sidération, et se place du côté de ceux qui restent.

> *« Un vagin est quelque chose de faible (...), qui sera toujours un objet de baise, qui peut être* VIOLÉ ET INSÉMINÉ.»
>
> CAMILLE COTTIN SUR SCÈNE, DANS *LE RENDEZ-VOUS*

Ne cherchez pas une cohérence particulière à ses choix, Camille Cottin fonctionne à l'instinct. « Elle a une distance avec ce métier, confirme Souheila Yacoub. Elle y trouve son bonheur, mais n'oublie pas le reste : l'amour, l'amitié, les proches, la joie de vivre. » Elle n'a ni plan de carrière sur dix ans ni ambition de réalisatrice, même si elle admire la polyvalence de Mélanie Laurent ou de l'Iranienne Zar Amir Ebrahimi (*Tatami*). Avec la grève des scénaristes à Hollywood en 2023, certains de ses tournages à l'étranger ont été repoussés. Peu importe, elle ne voit pas le succès outre-Atlantique comme une finalité en soi. Mais la perspective de collaborer avec des personnalités issues d'une autre culture l'enthousiasme toujours. « J'aimerais partir un an à l'étranger, pour que ce soit une aventure familiale. » Qui sait où la mènera ce nouvel élan vers l'inconnu ? De notre côté, le rendez-vous est pris, dans trois ans, pour un nouveau tour de chant. □

SOFIA & MAURO

ROBE **RALPH LAUREN**
VESTE **LOEWE**
BOUCLES D'OREILLES
«CONSTELLATION» EN OR,
PLATINE ET SAPHIRS
TIFFANY & CO. COLLECTION
BLUE BOOK 2024

COIFFURE RUDY MARMET
MAQUILLAGE CHRISTOPHE DANCHAUD
MANUCURE NAFISSA DJABI
SET DESIGN HERVÉ SAUVAGE
OPÉRATEUR DIGITAL ANTONIO PAREDES
ASSISTANT PHOTO JULES MARTIN
ASSISTANT STYLISME FANTIN HEIBERG
PRODUCTION JULIETTE MOUTON & VICTORIA BERNARD/TALENT AND PARTNER
POST PRODUCTION LA CAPSULA RETOUCH

LA VIE après MAZAN

LAURENT COUST/ABACA

GARDE RAPPROCHÉE
Mes Stéphane Babonneau (à gauche) et Antoine Camus (à droite) entourant Gisèle Pelicot, à la sortie du tribunal d'Avignon, le 26 novembre 2024.

Durant des mois, on les a vus défendre Gisèle Pelicot sans rien lâcher. Mais qui sont ces deux avocats au style si différents ? Comment ont-ils travaillé ? Y a-t-il un retour possible à la vie normale une fois le verdict prononcé ? Quelques semaines après « Mazan », Aurélie Jacques a rencontré deux hommes bouleversés et épuisés par ce procès entré dans l'Histoire.

Le jour d'après, ils ont retrouvé leur cabinet respectif, leur famille, leur routine quotidienne. Enfin presque. Le procès « des viols de Mazan », qui a soulevé dans le monde entier une vague d'indignation autant qu'un sursaut d'espoir, s'est terminé le 19 décembre dernier, mais maîtres Stéphane Babonneau et Antoine Camus, les avocats de Gisèle Pelicot, n'en finissent pas d'en ressentir les innombrables secousses. Des tombereaux de courriers continuent d'affluer sur leur bureau : propositions d'interviews, de livres, de documentaires. Tous à l'adresse de leur cliente. À ses côtés, ils ont passé les trois mois et dix-sept jours les plus intenses de leur carrière, pris dans un tourbillon médiatique et sociétal sans précédent. Et les voilà à peine revenus à la réalité que déjà, l'appel se profile. Le retour à la barre est prévu à l'automne devant la cour d'assises de Nîmes (Gard). Treize des cinquante-et-un condamnés, reconnus coupables de viol aggravé, contestent leur condamnation. Même si des désistements de dernière minute sont à prévoir et que Dominique Pelicot, l'instigateur de ce dossier hors norme, sera absent du box des accusés, le procès devrait durer plusieurs semaines. Car ce ne sont plus des magistrats professionnels qui auront à juger, mais bien des jurés populaires. « Gisèle est prête, elle a bien moins d'appréhension que la première fois, confie Me Stéphane Babonneau. Quant à nous, avocats, on est aguerris. »

En ce 23 décembre, veille de Noël, Stéphane Babonneau a oublié notre rendez-vous. La faute à un marathon médiatiques et une panne de chaudière à son domicile. L'avocat de 42 ans, en tenue décontractée, s'excuse en ouvrant la porte de son cabinet, installé boulevard Saint-Germain, dans le 7e arrondissement de Paris. Mal rasé, il a les yeux cernés, loin de son allure de garçon sage durant le procès. Le flegme cependant reste le même, le visage impassible et le teint mat, qui lui vient de sa mère mexicaine. Sur son téléphone, les messages dégringolent. Pêle-mêle : une photo envoyée par sa collaboratrice montrant un reportage sur Gisèle Pelicot à la télé sud-africaine ; une invitation à son adresse pour un voyage tous frais payés en Australie par une association appelée Older Women's Network ; l'énième proposition d'une boîte de production américaine spécialisée dans le « True Crime » : « On vient à Paris avec une équipe de caméramans », lui écrit d'autorité le producteur, pas découragé par l'absence de réponses à ses précédentes demandes.

Antoine Camus, lui, me donne rendez-vous rue Marbeuf, dans un restaurant italien cossu du 8e arrondissement de Paris, très prisé par Mylène Farmer. Calé sur la banquette en velours rouge, 46 ans, tout en costume-cravate, il porte son éternelle barbe de trois jours et, au coin des lèvres, le sourire amusé qui est sa marque de fabrique. La voix est timbrée, les mots ciselés. Qu'il parle ou qu'il écoute, le visage est toujours en mouvement. Tour à tour, il plisse les yeux, les écarquille, affiche une moue dubitative ou au contraire ironique. De sa main droite, il triture sa cigarette électronique qui ne le quitte jamais. Pas même dans un prétoire. La cuisine méridionale le réconforte, m'explique-t-il devant un plat de *bocconcini alla romana*. Un clin d'œil à la bonne chère d'Amici, autre restaurant italien, à Avignon, où il se réfugiait pour dîner les soirs de petit moral. À 46 ans, il en a gardé cinq kilos en trop et, pour ces semaines mémorables, un fond de nostalgie. « Après ces mois si intenses, on ressent un sentiment de solitude, confesse-t-il. Certains souvenirs ne peuvent se partager qu'avec ceux qui les ont vécus, il y a des émotions qui sont indicibles. »

Ces deux-là semblent à peine sortis de leur épopée judiciaire, où l'aridité du code pénal s'est en quelque sorte mue en aventure qui, pour terrifiante qu'elle fut, s'est aussi révélée sous certains aspects grisante et palpitante.

Le téléphone sonne

Tout commence un soir de novembre 2022. Rentré tôt à son domicile, Antoine Camus se sert un verre, ouvre le journal *Le Monde*, écoutant d'une oreille distraite la télé allumée en fond sonore. Sur NRJ12, l'émission *Crimes et Faits Divers* traite d'une histoire effroyable. Celle d'un septuagénaire ayant drogué sa femme aux somnifères pendant dix ans pour la violer et l'offrir inconsciente à des dizaines d'inconnus. À l'antenne, l'avocate de la victime, une consœur qu'il connaît bien, en livre des détails. Le lendemain, la même histoire lui revient aux oreilles. Une connaissance lui explique au téléphone qu'après l'émission, la victime, une certaine Gisèle Pelicot, profondément heurtée par l'indiscrétion de son avocate, a décidé de s'en séparer. Elle cherche un nouveau conseil. « Qu'elle m'appelle, répond Antoine Camus, spécialiste du contentieux du droit des affaires. Je lui trouverai quelqu'un. » Lui ne se sent pas le profil pour ce type

« APRÈS CES MOIS SI INTENSES, ON RESSENT UN SENTIMENT DE SOLITUDE, IL Y A DES ÉMOTIONS QUI SONT INDICIBLES. »

Me ANTOINE CAMUS, AVOCAT DE GISÈLE PELICOT

LAURENT COUST / ABACA

LE PÉNALISTE

Me Stéphane Babonneau : « Notre cliente n'ayant aucun souvenir de ce qu'elle a vécu, c'était à nous de reconstituer pour elle la mémoire des faits. »

de dossier criminel. Il fréquente la correctionnelle pour y plaider depuis des années, mais pas les cours d'assises. Ses clients habituels sont des fonds d'investissement ou de grosses sociétés comme la Brink's, spécialisée dans le transport de fonds. Associé d'un important cabinet d'affaires, il est intervenu dans le procès Karabatic, dit « des paris truqués » dans le milieu du handball, ou encore dans celui des prothèses mammaires en gel de silicone PIP (Poly Implant Prothèse).

Sa vie professionnelle est sur des rails, peut-être un peu trop. Il cherche l'étincelle. Elle arrive avec l'appel de Gisèle Pelicot. Se présentant sous son nom de jeune fille, elle lui raconte le calvaire qu'elle a vécu. Camus en reste estomaqué. Il trouve extraordinaire le cran qu'elle manifeste au téléphone, elle qui « devrait être morte ». Certes, elle est pétrie d'interrogations mais, deux ans à peine après la révélation des faits au commissariat de Carpentras (Vaucluse), elle fait montre d'une hauteur de vue sidérante. « À ce moment-là, j'ai la résilience au bout du fil », lance-t-il entre deux gorgées de chianti.

La discussion entre eux dure une heure. La septuagénaire lui explique qu'on lui a conseillé de choisir une femme pour avocat. Elle veut avoir son avis. « Elle voulait s'assurer que j'avais la même vision qu'elle, en déduit-il. À savoir que ce procès ne devait pas opposer les hommes aux femmes, mais bien chercher à les réconcilier. » Le dossier lui semble sans précédent. Par son rapport de force inédit, une seule victime face à cinquante-et-un accusés. Par l'existence de vidéos, des preuves matérielles rarissimes dans un procès pour viol, l'ex-mari ayant filmé »

puis archivé ses crimes avec une maniaquerie obsessionnelle. Enfin par l'éventail des mis en cause, des hommes de tous les âges aux profils a priori différents. « Ce dossier parle de nous tous », perçoit d'emblée Antoine Camus, qui ne peut se résoudre à le laisser filer. Il accepte de la défendre. En revanche, explique-t-il à son interlocutrice, il lui faudra lui-même s'adjoindre les services d'un pénaliste de droit commun rôdé à l'épreuve des assises.

Stéphane Babonneau lui semble tout désigné. Spécialiste des affaires de terrorisme, de droit pénal international et de fraude fiscale – il a défendu Isabelle Adjani en délicatesse avec le fisc –, il est aussi intervenu dans de nombreux procès de viol. Le plus souvent du côté de la défense. Avec Me Camus, ils se sont rencontrés à la faveur d'un procès à Pau, dans les Pyrénées-Atlantiques. Une relation professionnelle et amicale s'est nouée. Ils ont eu l'occasion de plaider ensemble. Me Camus loue chez son confrère un « calme à toute épreuve » et une « puissance de travail » qui lui permet d'étudier un dossier quarante-huit heures durant sans fermer l'œil.

Les avocats se mettent au travail. Le dossier d'instruction est titanesque. Soixante mille pages. Pour ne pas se laisser engloutir, ils arrêtent une méthodologie. Leurs cabinets respectifs se répartissent la tâche. Leurs collaborateurs trient les pièces, dressent le tableau des accusés, rédigent des fiches sur chacun d'entre eux. « Notre cliente n'ayant aucun souvenir de ce qu'elle a vécu, c'était à nous de reconstituer pour elle la mémoire des faits et de la lui transmettre au fur et à mesure », relate Me Babonneau. Parmi les pièces jointes au dossier, il y a les vidéos. Des heures et des heures de sévices sexuels infligés à Gisèle Pelicot, qu'il faut décortiquer et minuter, pour en extraire les passages les plus accablants. Au cabinet de Me Camus, une stagiaire, choquée, jette l'éponge. Dans celui de Me Babonneau, on repousse le moment de les regarder. « On a compris que la seule façon de les aborder était l'approche analytique, livre l'avocat. Pour chaque accusé, on lisait ses déclarations et, seulement ensuite, on regardait les vidéos pour voir si sa version pouvait être crédible. » Gisèle Pelicot, elle, ne parvient pas à les visionner. Tout juste a-t-elle vu quelques captures d'écran au commissariat de Carpentras, au moment de l'arrestation de son ancien mari, Dominique Pelicot, mais le déroulé en images de ses propres viols est au-dessus de ses forces. « Ce n'était pas du déni, poursuit Me Babonneau. Mais elle ne pouvait pas faire autrement que d'absorber cette dose de poison petit à petit. »

Rapidement, une rencontre s'organise par écrans interposés. D'un côté, Gisèle Pelicot ; de l'autre, les deux avocats réunis au cabinet de Me Camus, avenue des Champs-Élysées. Ils découvrent une femme élégante, intelligente, s'exprimant avec aisance. Très vite, elle se montre inquiète à l'idée qu'ils plongent dans les détails sordides de son histoire : que vont-ils penser d'elle ? À cette époque, elle n'en a parlé qu'à un cercle restreint de proches. Il lui est impossible de lire dans le regard de l'autre l'effroi de ce qu'elle a subi. Et puis il y a la honte brûlante, celle que les victimes de viol connaissent si bien, la honte d'avoir été souillée, à laquelle s'ajoute pour elle la peur d'être jugée naïve, idiote et au fond, un peu responsable de son malheur. « On voyait une femme abîmée mais tellement digne », témoigne Me Camus, frappé par son « aura ».

coucher aux murs violets, gisant sur le lit, inanimée, affublée d'une lingerie qui n'est pas la sienne : des porte-jarretelles, des bas mi-cuisses, un soutien-gorge rouge vif. Sur son corps inerte s'activent son ex-mari et, à chaque vidéo, un inconnu différent. On lui inflige toutes sortes de pénétrations, y compris buccales, ce qui provoque chez elle des étouffements.

Au-delà des viols, ce qui transparaît à l'écran, c'est un corps traité comme un simple objet, un être humain dépouillé de toute humanité. « Vous avez vu ce qu'ils font de moi ? s'indigne-t-elle dans une colère froide. Je suis un sac poubelle, je ne suis rien ! » Sous le calme apparent, il y a de la révolte. Elle réalise que cette honte qui la meurtrit depuis quatre ans n'a rien à voir avec elle. C'est à ces hommes de l'endosser. Qu'ils assument ! Elle, qui dans un premier temps avait opté pour le huis-clos, hésite à demander un procès public. « Elle comprend que l'anonymat protègerait davantage ses agresseurs qu'elle-même », raconte Me Babonneau. Elle comprend aussi qu'une telle procédure la contraindrait à se priver de ses soutiens amicaux. Et que de facto, elle se retrouverait très isolée dans l'arène judiciaire. Soucieuse enfin que son exemple serve au plus grand nombre, Gisèle Pelicot finit par trancher, déterminée : les débats seront publics. Dès lors, ses conseils le savent : « Ça va être la ruée médiatique », résume Antoine Camus.

« POUR CHAQUE ACCUSÉ, ON LISAIT SES DÉCLARATIONS ET ENSUITE, ON REGARDAIT LES VIDÉOS POUR VOIR SI SA VERSION ÉTAIT CRÉDIBLE. »

Me STÉPHANE BABONNEAU, AVOCAT DE GISÈLE PELICOT

Ruée médiatique

Les semaines passent, le procès approche. Leur cliente ne pourra pas échapper à la projection des images dans la salle d'audience. Ils l'incitent donc à s'y confronter. Un visionnage est programmé, au cabinet de Me Babonneau, boulevard Saint-Germain. Gisèle Pelicot s'observe à l'écran. Elle se voit dans sa chambre à

Le 2 septembre, le procès s'ouvre. Gisèle Pelicot a pris ses quartiers près d'Avignon avec ses trois enfants, dans une maison de location. Les avocats, eux, s'installent dans un Airbnb près de la gare centrale. Un deux-pièces exigu, comprenant une seule chambre, si bien qu'une semaine sur deux, ils se succèdent sur le clic-clac du salon-cuisine. La première arrivée au tribunal judiciaire est préparée avec soin. Gisèle Pelicot se présente en famille, flanquée de ses deux avocats. Elle a les yeux cachés derrière des lunettes de soleil rondes. « Elle ne voulait pas qu'on voit son regard, elle ne voulait rien laisser

transparaître », atteste Me Babonneau. C'est la première fois, depuis quatre ans, qu'elle va revoir son ex-mari.

Quant aux cinquante autres accusés, elle ne les a jamais vus. Ce sont pour elle de parfaits inconnus qui tous, pourtant, l'ont touchée ou pénétrée. À son entrée dans la salle Voltaire du tribunal, où la masse compacte des accusés et de leurs avocats fait bloc, Gisèle Pelicot frémit. « Elle a eu un sursaut de peur », affirme Me Camus. « Nous avons immédiatement compris que nous allions devoir être combatifs pour faire face au déséquilibre numérique criant », renchérit Me Babonneau. Sur les bancs des parties civiles, tous deux sont aux avant-postes, Gisèle Pelicot se tient juste derrière. « On la rassurait en lui expliquant que nous ferions paravent », ajoute Me Camus.

De fait, lorsqu'on les voit tous trois aller et venir dans la salle des pas perdus du tribunal, les avocats donnent presque l'impression d'endosser le rôle de gardes du corps, établissant autour d'elle un cordon sanitaire. Car en moins de quinze jours, le nombre de journalistes du monde entier explose, le public afflue. Avant et après chaque audience, des femmes de tous âges l'attendent pour l'applaudir et la remercier de son courage. Certaines lui offrent des fleurs, des boîtes de chocolats, d'autres des cadeaux. Parfois même, on lui prend les mains. Jamais loin, Mes Camus et Babonneau veillent au grain, prêts à écarter les importuns. « Tout le monde était bienveillant, mais on se méfiait des mouvements de foules », dit Camus. Les scènes auxquelles ils assistent les laissent parfois pantois. Comme ce jour où ils voient Gisèle Pelicot consoler une jeune femme, en pleurs après le visionnage d'une des vidéos de viol. « Oubliez ces vilaines images, lui dit la victime, il faut vivre votre vie. » À mille autres petits détails, ils ont pu apprécier ce tempérament tourné vers l'autre. Gisèle Pelicot s'enquiert souvent de savoir comment vont les enfants de Me Babonneau. En pleine audience, je l'ai vu ajuster la veste d'un de ses conseils, jetée sur le dossier d'un banc du prétoire.

Bonbons et boissons chaudes

Face à l'ampleur prise par l'affaire, les avocats bouleversent leur agenda. Ils pensaient rester dans la Cité des Papes les quinze premiers jours, avant de déléguer le suivi des audiences à leurs collaborateurs, comme cela se pratique souvent dans les procès au long cours. Mais ils décident de mettre entre parenthèses leurs activités parisiennes pour se consacrer à l'affaire des viols de Mazan. Un défi logistique. La semaine à Avignon, le week-end à Paris, à combler le retard pris dans les autres dossiers. Me Camus, d'ordinaire grand lecteur, ne parvient plus à ouvrir un livre. Quant aux films, il lui est impossible de se concentrer sur le moindre long métrage. Le dossier lui occupe constamment l'esprit, il en rêve même la nuit. Aucun regret cependant, ni pour l'un ni pour l'autre. « Elle nous a portés, dit Me Babonneau. Elle a le don de susciter chez ceux qui la côtoient une volonté d'engagement total. »

Les avocats s'inquiètent de l'épreuve qu'elle subit dans le prétoire. Certains soirs, elle accuse la fatigue. Ils craignent qu'elle s'épuise, voire qu'elle s'écroule. Ils lui conseillent de se reposer mais elle refuse. Car face à la présence de ces anonymes venus la soutenir, en majorité des femmes, certaines venant de loin, elle considère avoir une responsabilité. Elle se sent malgré tout galvanisée. Assister à toutes les audiences représente pour Gisèle Pelicot, qui bénéficie de l'aide juridictionnelle, un coût humain certes, mais aussi financier. Ses enfants ont regagné leur domicile respectif. On lui prête un logement à Caromb, un petit village tapi au pied du mont Ventoux, non loin de Mazan, à quarante-cinq minutes d'Avignon. Le week-end, Gisèle Pelicot se ressource au contact de la nature. Elle visite les Baux-de-Provence, Saint-Rémy-de-Provence et autres splendeurs de la région. Chaque jour, des amis se relaient auprès d'elle pour ne jamais la laisser seule. « Elle est très entourée », note Me Camus. Ce sont les mêmes qui, tous les matins, alors qu'il fait encore nuit noire, l'accompagnent en voiture jusqu'à Avignon.

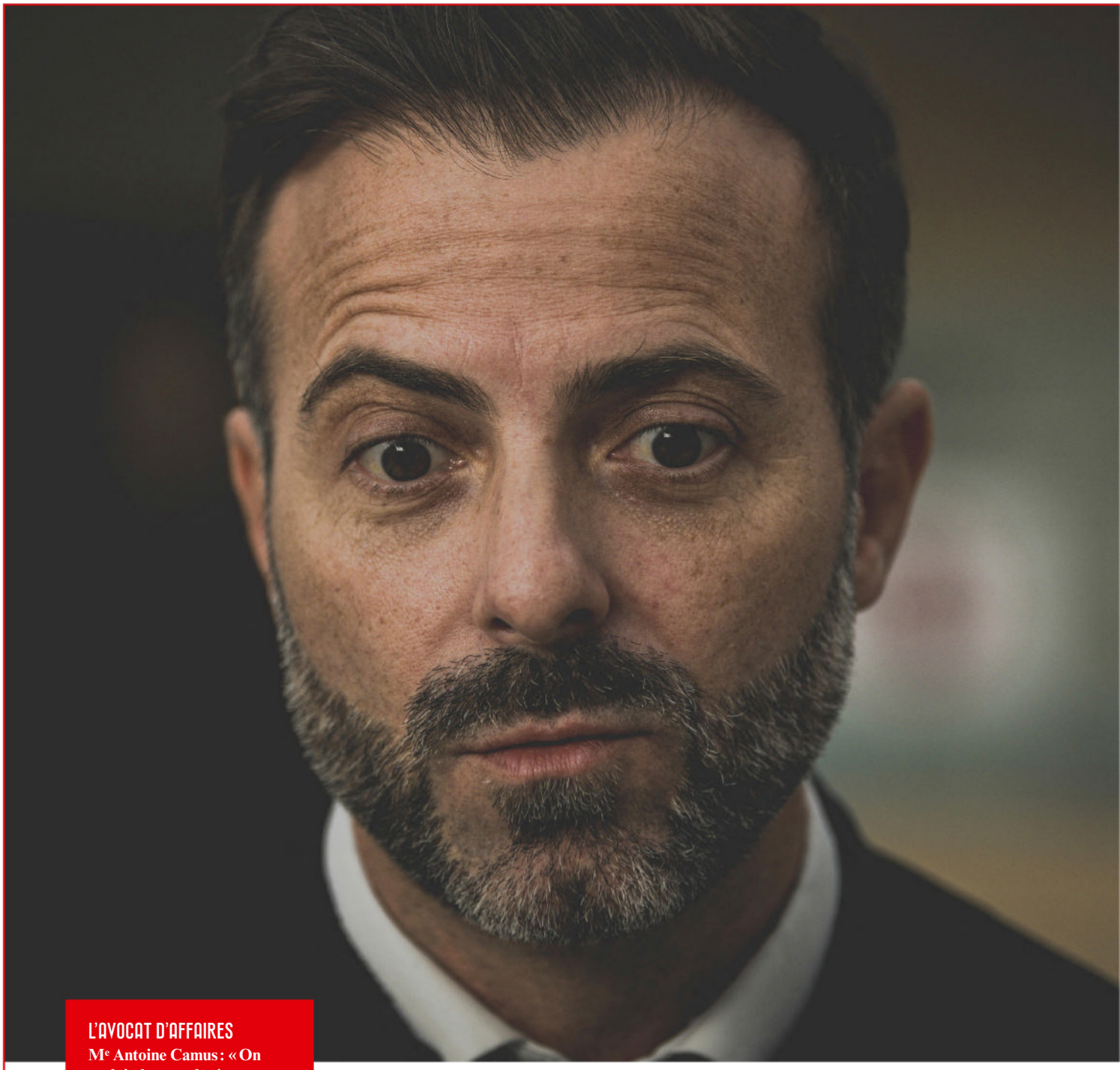
Le rituel, toujours le même, est éprouvé. Gisèle Pelicot se gare sur la place du parking du Airbnb de ses avocats. Elle les retrouve et de là, ils se mettent tous trois en marche jusqu'au palais de justice, avant de traverser la salle des pas perdus. Une fois dans le prétoire, cependant, Mes Camus et Babonneau se gardent bien d'accaparer leur cliente. « Les avocats nous ont laissé une place importante », certifie Anne-Sophie Langlet, juriste de l'association France Victimes, soutien moral de Gisèle Pelicot pendant toute la durée du procès. Mandatée auprès d'elle par le parquet pour une durée de quarante-huit heures, elle est finalement restée à la demande des avocats eux-mêmes et de leur cliente. « C'est rare, parfois les conseils veulent garder le monopole de l'accompagnement des victimes. »

« VOUS AVEZ VU CE QU'ILS FONT DE MOI? JE SUIS UN SAC POUBELLE, JE NE SUIS RIEN! »

GISÈLE PELICOT, À SES AVOCATS

Aux suspensions, tous quatre se retirent dans une salle mise à leur disposition avec boissons chaudes et bonbons, pour souffler. Là, ils ouvrent les journaux, parcourent ce qui s'écrit sur le procès. Gisèle Pelicot se montre très intéressée par les débats sur le féminisme, les tribunes sur le consentement. « Sa conscience sur ces questions s'est aiguisée au fil des semaines », poursuit Anne-Sophie Langlet. Les caricatures sur le procès parues dans *Charlie Hebdo* la font rire.

À la pause de la mi-journée, les avocats et leur cliente déjeunent, toujours dans le même restaurant, Numéro 75. On y retrouve parfois des avocats de la défense, des journalistes, mais nul ne se hasarde à les déranger, sachant qu'elle ne souhaite pas s'exprimer hors du prétoire. À table, les commentaires sur l'audience du matin laissent rapidement ↠



L'AVOCAT D'AFFAIRES
Me Antoine Camus : « On parlait de tout, de rien… Gisèle a cette qualité rare de recouvrir le noir de couleurs. »

LAURENT COUST/ABACA

» place à des sujets plus légers. « On parlait de tout, de rien, Gisèle est dans la vie, relève Me Camus. Elle a cette qualité rare de recouvrir le noir de couleurs. »

Les auditions de Gisèle Pelicot devant la cour criminelle sont très attendues. Me Babonneau, aguerri aux procès de viol, sait d'expérience que les victimes peuvent y être malmenées. Sa cliente n'y échappera pas. Pour chacune de ses trois prises de parole suivies d'interrogatoire des avocats de la défense, ses conseils la font répéter. Ils l'aident à organiser ses idées, à distinguer ce qui est important pour elle d'exprimer à la barre. « C'est une femme pudique, souligne Me Babonneau, elle s'interrogeait beaucoup sur ce qu'elle pouvait dire ou non. » Elle trouve les accusés lâches, se trouvant mille excuses ; il l'encourage à le dire haut et fort. « C'est le procès de la lâcheté », dénoncera-t-elle devant une salle comble. Il l'incite à livrer des éléments de son parcours : le père militaire, le décès de sa mère quand elle avait neuf ans, sa carrière chez EDF où, un à un, elle a gravi les échelons jusqu'à devenir cadre. « Mais qui cela peut intéresser ? » demande-t-elle. L'avocat lui explique que les juges ont besoin de comprendre le parcours d'une victime afin de mieux apprécier le traumatisme enduré.

Durant ces séances, Babonneau joue le rôle du « *good cop* » (le gentil flic), Camus celui du « *bad cop* » (le méchant flic). Ce dernier anticipe les questions des avocats de la défense, prend un ton agressif, la pousse dans ses retranchements. « Je voulais qu'elle intègre que ça allait secouer, relate l'avocat. En face, des gars risquaient vingt ans de réclusion criminelle, leurs conseils n'allaient pas se

laisser faire. » Pour autant, l'un et l'autre se défendent d'avoir mis une quelconque formule dans sa bouche. De ce point de vue, Gisèle Pelicot a le verbe sûr. Durant une audition, ils sont sidérés de l'entendre s'adresser à son ex-mari : « J'ai toujours essayé de t'entraîner vers la lumière, lui lance-t-elle d'une voix posée. Toi, tu as choisi les bas-fonds de l'âme humaine. »

Sa deuxième audition a eu lieu le 23 octobre. Après plus d'une heure à dire « sa détermination à changer la société », à répondre sans une hésitation aux questions, parfois abruptes, des avocats de la défense, elle gagne la sortie. Sur son passage, une anonyme la félicite d'un simple « bravo ». Gisèle Pelicot, affable, se tourne vers elle puis, désignant d'un geste ses conseils marchant à sa suite : « Je n'aurais rien pu faire sans eux. »

Elle s'en remet totalement à leur expertise. Pendant les audiences, attentive, elle les observe interroger les accusés, commenter leurs dénégations, réclamer le visionnage de vidéos. Les rares fois où elle se penche vers eux, c'est pour réagir à un propos qui l'a choquée. Comme ce jour où la compagne d'un accusé fait sa déposition : « Au moment des faits, ma mère était gravement malade, j'étais triste, je refusais tout rapport sexuel à mon mari », raconte la jeune femme, gênée. Avant d'ajouter : « Je pense qu'il est normal, dans ces cas-là, pour un homme, d'aller voir ailleurs. » Gisèle Pelicot glisse illico un mot à ses avocats. Me Babonneau se lève. « Mme Pelicot voudrait vous dire qu'il n'y a jamais d'obligation pour une femme à avoir des relations sexuelles avec son mari. Vous n'avez aucune culpabilité à avoir dans ce qui s'est passé. »

À l'intérieur ou à l'extérieur du prétoire, le féminisme infuse les débats. Les avocats y sont sensibles. « Je me suis interrogé sur la sexualité masculine, confie Me Camus, sur le fait qu'elle puisse se passer d'échanges, de l'autre, pour en venir à le réduire à l'état de simple réceptacle. » Me Babonneau le concède, il tenait jusqu'à peu l'expression « culture du viol » pour un « abus de langage ». « J'ai compris durant ce procès qu'elle revêtait une réalité. » Un jour d'octobre, il est stupéfait de découvrir un message de la militante féministe Tarana Burke. Méconnue en France, cette Africaine-Américaine est une star outre-Atlantique. Elle a fondé en 2007 l'association MeToo à l'origine du mouvement, bien avant que l'actrice Alyssa Milano, en pleine affaire Harvey Weinstein, ne popularise le slogan de manière planétaire. Elle souhaite rencontrer Gisèle Pelicot. Me Babonneau organise, en toute discrétion, une rencontre à son cabinet et s'improvise interprète pour la circonstance. Entre les deux femmes, la discussion file. Elles parlent de la simplicité de leur milieu d'origine, des épreuves qu'elles ont l'une et l'autre endurées, Tarana Burke ayant elle aussi été victime de violences sexuelles. Me Babonneau se remémore la rencontre qui s'est déroulée dans la salle où nous nous tenons, à l'apparence neutre, au sérieux classique et sans fioritures d'un cabinet de standing : une longue table ovale, des fauteuils gris clairs, une cafetière dans un coin, une orchidée blanche. Soudain, son épouse et associée du cabinet, spécialiste en droit pénal et droit du travail, fait irruption dans la pièce. Bref échange sur les enfants et cette satanée chaudière récalcitrante... Pour la plaidoirie de son mari, le 21 novembre, elle avait fait le voyage à Avignon, se fondant dans la masse des avocats, vêtue de sa robe noire. Durant ces mois de procès, elle a fait tourner la boutique et gardé les enfants. « Je crois que j'ai épuisé tout mon crédit », plaisante Stéphane Babonneau lorsqu'elle est partie.

Cas désespérés

Loin des caméras, le quotidien a repris le dessus. Les dossiers laissés en suspens pendant le procès Pelicot sont audiencés en ce début d'année. Le 6 janvier, au Mans, il a défendu en correctionnelle un kinésithérapeute, accusé d'agressions sexuelles sur des patientes mineures. Avoir été du côté de Gisèle Pelicot n'en a pas fait pour autant, dans son métier, un militant de la cause des femmes. « Je reste avocat », insiste Me Babonneau. Sur les trois procès aux assises qui l'attendent d'ici juin, il sera pour deux d'entre eux du côté de la défense.

En dépit de son retentissement, le procès Pelicot n'a pas provoqué un afflux de nouveaux clients. Me Camus fait à peu près le même constat. « Ah si vous saviez ! » s'exclame-t-il. Le courrier qu'il reçoit relève davantage de cas désespérés, voire pathologiques : un homme qui se dit enfermé dans sa cave, un autre persécuté par sa famille qui veut l'euthanasier... Pour l'instant, leur surcroît de travail procède surtout de la gestion des demandes des médias pour Gisèle Pelicot. Des quatre coins du monde, des organisations l'ont invitée le 8 mars, à l'occasion de la journée de la femme, à participer à des conférences.

« JE TENAIS L'EXPRESSION "CULTURE DU VIOL" POUR UN ABUS DE LANGAGE. J'AI COMPRIS DURANT CE PROCÈS QU'ELLE REVÊTAIT UNE RÉALITÉ. »

Me STÉPHANE BABONNEAU

Pas une semaine ne passe sans qu'ils ne lui téléphonent. « On prend soin de ne pas trop la solliciter, tempère Me Babonneau, afin de ne pas l'empêcher de retrouver la vie normale à laquelle elle aspire. » La recherche de notoriété lui est étrangère. Dernièrement, dans un supermarché, trois femmes l'ont reconnue. Interloquées, elles s'approchent d'elle : « Vous êtes bien Madame Pelicot ? » Celle-ci acquiesce, les salue aimablement puis s'éloigne. Quelques jours plus tard, dans une salle de cinéma, la même scène se reproduit, avec les mêmes effets. Aux journalistes qui demandent de ses nouvelles, ses avocats, porte-paroles attitrés, répondent qu'elle va bien. Le lien entre les trois va désormais bien au-delà des obligations professionnelles de circonstances. « Maintenant entre elle et nous, c'est à la vie..., lance Antoine Camus à la sortie du restaurant. On gardera toujours contact. Même si je lui souhaite de nous oublier, mais pas trop quand même. » □

Sur son premier album, son néo-folk mêle voix cristalline et notes fragiles de ukulélé.

L'AUDACE À FLEUR DE PEAU

À 25 ans, Solann s'impose dans le paysage musical français avec des paroles intimes et une présence magnétique. Bientôt l'Olympia, son prochain défi.

Par Norine Raja

Comme il serait aisé de la réduire à sa timidité revendiquée ou à sa fragilité apparente. À 25 ans, Solann, nouvelle sensation de la scène française, est loin d'être une simple fleur délicate. En témoignent ses textes incisifs qui relèvent d'une véritable mise à nu. *Rome* est une réponse aux attaques misogynes dont elle a été victime ; *Petit corps* évoque le rapport complexe à son image. De quoi émouvoir, voire déclencher un processus d'identification chez un public féminin. Le succès est au rendez-vous : une prestation remarquée sur le plateau de *Quotidien*, des apparitions régulières dans des émissions de Radio France, trois nominations aux Victoires de la musique et un plébiscite sur les plateformes de streaming. Et surtout, ultime consécration, la sortie d'un premier album, *Si on sombre ce sera beau* (Cinq 7/Wagram), composé de treize titres aux influences néo-folk. Elle le décrit comme un véritable cabinet de curiosités, inspiré de son état émotionnel du moment : « Je raconte des histoires, je suis en colère et je suis amoureuse », résume-t-elle.

Tout est parti d'une envie de se confronter au monde. Solann passe son enfance dans les coulisses d'un théâtre à observer son père, comédien de formation, jouer les grands classiques. Après le bac, elle intègre La Générale, une école transdisciplinaire de Montreuil, et y joue du Marivaux ou du Tennessee Williams. Le Covid bouleverse ses plans de carrière : « Les théâtres ont commencé à fermer. Je ne voyais plus de sécurité de l'emploi dans ce domaine. » Elle entame alors l'écriture de morceaux en français, puis se fait connaître en postant des reprises sur les réseaux sociaux, juste histoire « d'avoir des retours ». À l'écouter, on se dit que l'émotion tient parfois à peu de choses : l'alliance d'une voix cristalline et les notes frêles d'un ukulélé. Elle est repérée par le producteur Chad Boccara, qui discerne l'ampleur de son talent. Désormais, ce n'est plus dans sa chambre que Solann se produit. Elle sera en tournée en France à partir du 26 février et, le 9 avril, sur la scène de l'Olympia, là même où elle a assisté à son premier concert, celui de Renan Luce. Réjouissant coup du destin. □

CLÉMENTINE ECOBICHON

James Bond, les pantalons roses et moi

So long, l'insubmersible 007 émergeant des flots tout en Speedo et abdos. Dans _Queer_, de Luca Guadagnino, Daniel Craig joue le jeu de la transformation physique et donne à voir un personnage bourré d'ambiguïtés. Isaac Chotiner lui a demandé pourquoi il y avait urgence à déconstruire à ce point une vision de la virilité si ancrée dans l'imaginaire collectif.

Photographie Catherine Opie

Ne l'appelez plus Bond. James Bond. Dans *Queer*, son dernier film, Daniel Craig est en pleine dérive existentielle sous les tropiques. Une belle crise identitaire. Ceint dans un élégant costume de lin blanc, il enquille les cocktails et attire dans son lit les partenaires les plus sexy que l'on puisse imaginer. Le parallèle avec James Bond s'arrête là. Dans cette adaptation, signée Luca Guadagnino, du roman homonyme de William S. Burroughs, Craig incarne le double de l'écrivain, un romancier américain du nom de Lee, en vadrouille dans Mexico à la recherche d'hommes bien plus jeunes que lui.

Depuis son dernier Bond, *Mourir peut attendre*, sorti en 2021, l'acteur de 57 ans a cumulé les rôles qui semblent volontairement trancher avec son image d'espion « au service de Sa Majesté » qui lui colle à la peau, incarnant tour à tour un détective en tweed avec l'accent sudiste dans *À Couteaux tirés* – série de films Netflix à succès signée Rian Johnson – ou Macbeth sur les planches à Broadway. Mais aucun rôle n'est allé aussi loin dans la déconstruction de son image que celui de *Queer*. Ce livre de 1985 offre une suite à *Junkie*, roman autobiographique de Burroughs paru dans les années 1950, qui signait l'acte de naissance de la Beat Generation. On y suit l'histoire d'amour, soulignée de plusieurs scènes de sexe très explicites, entre Lee et un jeune Américain, incarné dans le film par Drew Starkey.

Après plusieurs années passées à New York, Daniel Craig est revenu à Londres avec sa femme, l'actrice Rachel Weisz, et leur fille. Le Britannique est connu pour ne pas mâcher ses mots en interview, allant jusqu'à affirmer qu'il « préférerait s'ouvrir les veines plutôt que de rejouer James Bond », même s'il a fini par tourner un cinquième opus de la franchise. Plus récemment, il a affirmé qu'il n'en avait « strictement rien à faire » de savoir qui lui succéderait dans le rôle, même s'il s'est parfois montré nostalgique à l'idée d'abandonner définitivement le costume de 007.

Avec sa barbe de trois jours et son look décontracté, l'acteur que je rencontre pour un déjeuner au célèbre hôtel Chateau Marmont, à Los Angeles, n'a plus grand-chose du célèbre agent secret. Pas du tout guindé, jurant avec gourmandise, Daniel Craig est pleinement présent, n'accordant pas même un regard à son téléphone. Au menu de notre conversation, sa méthode de travail pour *Queer* et son rapport contrarié au rôle de sa vie : James Bond.

« PIERCE BROSNAN DIT QU'INCARNER JAMES BOND, C'EST COMME DEVENIR L'AMBASSADEUR D'UN PETIT PAYS. »

DANIEL CRAIG

Comment vous êtes-vous retrouvé embarqué dans ce projet ? C'est Luca Guadagnino qui est venu vous chercher ?

Avec Luca, nous nous connaissons depuis vingt ans. Nous nous étions rencontrés à Rome, pendant une soirée complètement folle, dans un lieu qui dominait le Colisée. Il s'était présenté, je n'avais aucune idée de qui il était, mais à la fin de la conversation, on s'était dit que ce serait sympa de travailler ensemble un jour. C'était juste un truc qu'on dit, comme ça. Mais ça a fini par se réaliser. Depuis des années, je m'intéresse à ce qu'il fait. J'admire son travail et la façon dont il l'approfondit à chaque film.

Aviez-vous déjà lu William S. Burroughs avant ?

J'avais lu *Junkie*, qui n'est peut-être pas aussi incontournable en Angleterre qu'il l'est aux États-Unis, où n'importe quel étudiant le croise à un moment ou un autre de ses études. Mais je l'ai relu, et j'ai lu *Queer*, qui se lit très vite. La décision a été facile à prendre.

Vous êtes-vous intéressé à la vie hors du commun de William S. Burroughs ?

Oui, il a eu une vie assez folle. J'ai lu différentes biographies, c'est indispensable. Et c'est fascinant. C'était un enfant de bonne famille. Pas d'une famille immensément fortunée, mais assez pour lui verser une petite rente. C'est un détail intéressant, car ça forge un certain type de personnalité.

En quoi ?

C'est à double tranchant. Soit cela fait de vous quelqu'un de médiocre, soit cela vous pousse à vous affranchir des limites. Ce qui ressort pour moi, c'est sa soif de connaissance. Il a fait les boulots les plus étranges qui soient, il a étudié la médecine à Harvard, puis en Autriche, il a baroudé, il est tombé dans la drogue... Mais là aussi, c'était une manière de s'affranchir des limites. En ce qui concerne sa sexualité, je ne suis pas une autorité sur le sujet, mais il me semble que son orientation sexuelle et sa sexualité étaient incompatibles.

Que voulez-vous dire par là ?

J'ai le sentiment qu'il a été marié sûrement par devoir. Je n'en sais rien, mais je pense qu'il était gay. Et dans les années 1950, c'était tout bonnement interdit, comme d'être junkie. Il était marginal sur tous les plans.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de le jouer ?

C'était comme si je l'avais toujours connu. Il y a ces archives où on le voit parler dans des shows télé, et où il prend cette voix un peu plus « masculine ». On a l'impression qu'il joue à être à la hauteur de lui-même : William Burroughs, l'auteur imposant et sérieux. Mais il y a d'autres images où on le voit baisser la garde,

GETTY IMAGES

L'ESPION QUI AIMAIT
L'acteur est marié depuis quatorze ans avec Rachel Weisz.

peut-être sous l'effet de la drogue. Je suis un très mauvais imitateur, il n'était pas question pour moi de le singer. Mais je suis entré en résonance parce que c'était avant tout quelqu'un à la recherche de l'amour.

On a l'impression que vous jouez un personnage qui est lui-même en train de jouer, pas totalement à l'aise dans sa peau.

Tout à fait. Je suis fasciné par la masculinité, par ce qu'elle a d'artificiel et de construit.

C'est une question qui vous a toujours intéressé ? Ou c'est une question à laquelle vous réfléchissez depuis que vous avez incarné James Bond, lui-même un parangon de la masculinité ?

Non, ça m'a toujours intéressé. C'était même l'une de mes principales réserves à l'idée de jouer Bond, cette construction particulière de la masculinité. Ça passe par des choses assez dérisoires, mais on ne peut pas le faire sans y croire un peu car au fond, ça parle de la vulnérabilité. Nous sommes tous vulnérables, peu importe à quel point on joue au dur à cuire. Ça nous parle de la manière dont on éduque les garçons, le comportement que l'on attend des hommes, la conduite qui est attendue de la part d'un type comme Burroughs...

Pour revenir sur ce que vous disiez de James Bond, vous ne jouez pas une version très déconstruite de l'agent 007, c'est le moins que l'on puisse dire...

Non, ce n'est pas mon travail de juger. C'est même ce que l'on peut faire de pire en tant qu'acteur, de se mettre à juger le personnage que l'on joue.

C'est pour ça que vous n'avez jamais joué le rôle d'un serial killer ?

C'est une bonne question. Qu'est-ce qu'on fait de ça ? Vous avez déjà vu *La Chute* ?

Le film sur Hitler ?

Oui. C'est dur d'avoir de l'empathie, mais on n'a pas le choix lorsqu'on le joue. James Bond représente près de vingt ans de ma vie. Quand j'ai pris le rôle, je n'étais pas le même qu'aujourd'hui. Je ne choisis pas mes films en réaction à Bond, mais je n'aurais jamais pu tourner un film comme *La Chute* tout en étant James Bond. Tout le monde se serait demandé ce que j'essayais de prouver.

Vous connaissez cette histoire de George Lazenby, qui s'était présenté à l'avant-première d'*Au service secret de Sa Majesté* avec une barbe ?

Bien sûr. Il avait dû prendre de l'acide !

La morale est donc qu'il est interdit de toucher à son apparence lorsque l'on est James Bond.

Non, pas à l'époque. Ça semble pourtant assez anodin ce qu'il a fait. Pierce Brosnan dit qu'être James Bond, c'est comme si l'on devenait l'ambassadeur d'un petit pays. »

Avez-vous eu le sentiment que cela vous a empêché d'accepter certains projets ?
Au début, oui. Mais mon objectif personnel était de faire en sorte que ça n'arrive pas. Psychologiquement, c'est important de ne pas se sentir limité. Est-ce que j'y suis parvenu ou non, c'est une autre affaire. J'aime mon travail, et j'y mets toute ma passion. J'ai adoré faire ces films, et c'était un bon choix. Dans l'ensemble, le public a aimé.

Sans parler de Bond, avez-vous l'impression que connaître la célébrité à 38 ans a beaucoup changé votre expérience ? Est-ce que cela aurait été différent si vous en aviez eu 19 ?
Ç'aurait été un sacré désastre. Je ne pense pas que j'aurais pu faire face à ça. À l'époque de Bond, je me suis enfermé, je n'osais plus sortir de chez moi. J'étais parano, et j'avais de bonnes raisons de l'être. Ça m'a beaucoup secoué.

C'était après la sortie du premier ?
Oui, juste après *Casino Royale*. Avant le film, tout le monde disait que j'étais nul. Finalement, ils ont trouvé ça bien. J'ai été un peu dépassé par l'intérêt que les gens se sont mis à me porter. On a l'impression qu'on ne va jamais pouvoir retrouver une vie normale. Il y a une sorte de deuil qui se fait. Évidemment, la célébrité s'assortit de très belles choses, mais on se rend compte que la liberté dont on jouissait dans le semi-anonymat, c'est fini.

C'est ce qui donne l'impression qu'avec *À Couteaux tirés* et *Queer*, vous êtes en train de retrouver votre liberté d'avant James Bond.
Quand j'ai commencé à jouer James Bond, ma seule possibilité, c'était de travailler entre deux films de Bond. Mais à la fin, j'ai trouvé ça épuisant. Chaque volet de la saga prend deux ans et, lorsque vous en sortez, il faut encore trouver l'énergie pour ne pas trop s'enfermer. Mais comme je manquais de jus, j'ai fait des films qui étaient passables.

Surtout ne dites pas de mal de *Cowboys et envahisseurs* !
Non, je dis juste qu'il faut toujours lire la troisième partie d'un scénario avant d'accepter de signer pour un film. Quoi qu'il en soit, après ça, je me suis un peu détendu. J'ai pris une pause pour fonder une famille et laisser un peu de place aux choses de la vie. Et une fois que j'ai arrêté Bond, Rian Johnson vient me voir et me demande si je suis dispo. J'ai éclaté de rire en lisant le script d'*À Couteaux tirés*. Je me suis demandé s'il voulait vraiment que je joue ce rôle, avec un accent du Sud. C'était exactement ce qu'il voulait.

Est-ce que vous regrettez que le film ne soit pas sorti en salles ?
Oui, ça me chagrine, surtout quand on parle d'un film comme celui-là. Il est sans grands effets spéciaux, bien ficelé, les gens l'ont adoré. Donc oui, c'est un peu dommage que le public ne puisse pas le découvrir en salle. Pour autant, ça ne me met pas en colère. On verra, je ne sais pas ce qui est prévu pour le troisième volet.

Est-ce que vous allez encore au cinéma ?
Pas souvent, non.

Donc vous faites partie du problème.
Vous avez raison, je fais partie du problème.

En parlant de salles, est-ce que vous avez toujours souhaité revenir sur les planches ?
J'adore le théâtre. J'ai grandi en Angleterre, où il y avait un système de théâtre subventionné qui permettait à des dramaturges et des acteurs de développer des idées en échappant à la pression des financiers ou des critiques. J'ai fait mes débuts au National Youth Theatre, vers 16 ans. On mettait en scène des spectacles pendant l'été, dans les salles du West End qui étaient fermées. On était accompagnés par les professionnels du lieu. Certains spectacles étaient très mauvais, mais d'autres étaient incroyablement bons. Encore aujourd'hui, le frisson de jouer en direct devant un public, c'est comme une drogue.

Quel a été le premier film important que vous ayez tourné ?
Mon premier film s'appelait *La Puissance de l'ange*. C'était un film de John G. Avildsen, basé sur un roman qui avait eu du succès dans les années 1990, et produit par Warner Bros. J'ai quitté le conservatoire pour aller tourner trois ou quatre mois au Zimbabwe. Je me souviens que j'étais sur le plateau et que je ne comprenais rien à ce qu'il se passait. On apprend sur le tas.

L'expérience vous a plu ?
J'étais, et je suis encore, cinéphile. Mais se retrouver sur un tournage et voir les rouages de la machine, ça m'a fasciné, et ça me fascine toujours. Même aujourd'hui, je mets des écouteurs pour me couper de tout, sinon je passerais ma journée avec les caméramen à leur demander ce qu'ils font.

Est-ce aussi cela qui vous a plu dans l'expérience Bond, l'échelle et les moyens de tels films ?
Oui, c'est une ambiance extrêmement privilégiée. Personne n'a les moyens ou la possibilité de faire ce que l'on a fait, personne. Ça met la barre haut, parce que si vous n'êtes pas capable d'assurer dans de telles conditions, alors vous n'en serez jamais capable.

Pour revenir sur vos débuts, vous avez aussi travaillé avec Sam Mendes et Tom Hanks dans *Les Sentiers de la perdition*…
Je connaissais vaguement Sam, il m'a invité à son bureau. Il avait tourné *American Beauty*. Et là, il me dit : « Je vais faire un film, je voudrais que tu joues le fils de Paul Newman. » J'ai pris aussi sec un avion pour Chicago. J'étais tellement arrogant à l'époque, j'avais l'impression que c'était tout à fait mérité.

Vous vous trouviez bon ?
Disons… Je pensais que c'était dans mes cordes. J'étais sûr d'être en mesure de leur donner ce qu'ils voulaient. Quand je regarde dans le rétroviseur, je suis un peu embarrassé par ce que j'ai pu dire ou penser dans le passé.

Mais c'est quand même important lorsque l'on veut faire ce métier d'avoir un minimum confiance en soi, non ?
Lorsqu'on est jeune acteur, il faut une certaine dose d'arrogance et d'assurance, c'est vrai. Plus tard, j'ai fait une série pour la BBC, le plus long rôle que j'ai

EVERETT COLLECTION

1

2

3

PERMIS DE JOUER

1. *Casino Royale* (2006), son premier Bond. Son meilleur ? 2. *Logan Lucky* (2017), un film de braquage signé Steven Soderbergh. 3. *Glass Onion - À Couteaux tirés 2* (2022), la comédie policière très déjantée de Rian Johnson. 4. Dans son dernier film, *Queer* (2025), Daniel Craig joue avec son image.

4

jamais eu. Ça s'appelait *Our Friends in the North*, et je crois que ça a été mon vrai apprentissage du métier. C'est la raison pour laquelle j'admire les acteurs télé : ça tourne vite, on n'a pas le temps de réfléchir.

Comment vous êtes-vous retrouvé dans *Munich*, le film de Steven Spielberg ?

Déjà, lorsque j'apprends que je suis dans les petits papiers de Spielberg, ça fait quelque chose. Je prends le train pour Paris, et je me rends au Ritz sans savoir si j'allais vraiment le rencontrer. Je tombe sur Mathieu Kassovitz devant l'entrée, qui m'explique de quel film il s'agit. J'ai tout de suite su que je voulais en être. Au cours du tournage, il y a eu les attentats de Londres du 7 juillet, tout le monde était à cran. Il y avait des chiens de détection sur le plateau, Steven Spielberg prenait chaque matin un chemin différent pour venir au travail.

Revenons à *Queer* : ce qui est étonnant, c'est qu'il y a vingt ans, l'opinion publique aurait probablement été choquée qu'une star de votre calibre joue des scènes de sexe avec un autre homme, alors qu'en voyant le film, j'ai trouvé ça assez normal.

Mais parce que c'est normal ! Pour moi, sa sexualité, c'est ce qu'il y a de moins intéressant. Ce qui est passionnant, c'est son envie de tomber amoureux, d'entrer dans une connexion télépathique avec une autre personne. Mais faire tout un plat des scènes de sexe aurait été une erreur. Il veut baiser, pas être romantique.

Le film montre un personnage aux abois, ça lui donne un aspect très humain.

Le désir est une chose compliquée. Je ne sais plus où j'ai lu ça, mais lorsqu'il s'agit de comprendre la psychologie de quelqu'un, on peut se faire une idée assez vite. Alors que la sexualité est ancrée en nous très profondément, c'est aussi personnel qu'une empreinte digitale. C'est tout le sel de ce rôle.

De combien de temps avez-vous besoin pour préparer un tel rôle ?

J'ai la chance de pouvoir décider un peu plus qu'avant. Il me faut un minimum de trois mois de préparation, sinon ça se ferait au détriment de la qualité. Une fois que l'on s'y met, par contre, c'est sans relâche. En plus, il y avait un accent. Donc j'avais tout un travail pour trouver la voix de Burroughs.

Vous avez joué avec de nombreux accents. Quelle est votre méthode ?

J'ai un coach, Daniel. On travaille ensemble et on lit toutes sortes de textes, sauf le scénario. Ça, je le fais de mon côté, car je ne veux pas trop qu'il perde sa fraîcheur. J'apprends mes répliques plus tard.

Est-ce que votre technique de ne pas trop lire le scénario vaut aussi pour les répétitions avec les autres acteurs ?

Oui, complètement. Je trouve que parfois on travaille trop et, lorsque vient le jour du tournage, on passe à côté. On peut être excellent dans son salon, mais le seul endroit où ça compte vraiment, c'est sur le plateau. J'apprends mon texte avant, mais je n'essaie pas de le jouer. D'autant que le jour J, vous faites face à quelqu'un d'autre. Les grands acteurs vous font réagir à ce qu'ils communiquent dans leur jeu.

« LA SEXUALITÉ EST ANCRÉE EN NOUS TRÈS PROFONDÉMENT, C'EST AUSSI PERSONNEL QU'UNE EMPREINTE DIGITALE. »

DANIEL CRAIG

Sans vouloir minimiser le rôle en amont des réalisateurs, avez-vous l'impression que vos performances sont dictées par vos discussions préparatoires avec eux ou davantage par la mise en scène sur le moment ?

Tout bien pesé, oui, ça se joue beaucoup sur le tournage. Et ça peut être une expérience géniale ou parfois paralysante. Les réalisateurs attendent une certaine

GETTY IMAGES

LE DRESS CODE A CHANGÉ

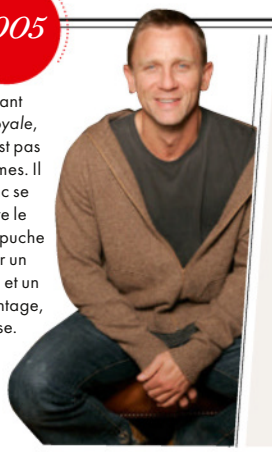
Cuir, chic, casual ou dandy... En vingt-cinq ans, l'acteur britannique a multiplié les looks. Souvent pour le meilleur, parfois le pire.

2000

Le cuir sur une chemise noire reste une valeur sûre. Le monochrome, la tendance mode infaillible de cette fin de siècle.

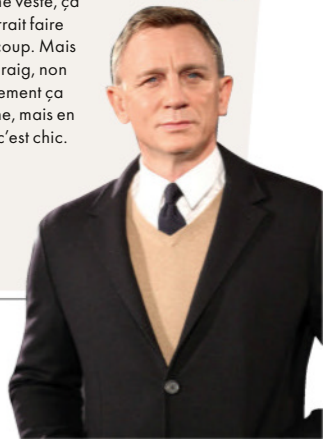
2005

Juste avant *Casino Royale*, Daniel n'est pas encore James. Il peut donc se permettre le sweat à capuche zippé sur un vieux jean et un tee-shirt vintage, ça passe.



2015

Arrivée de la cravate sous un pull à col en V. Avec la chemise, plus une veste, ça pourrait faire beaucoup. Mais sur Craig, non seulement ça marche, mais en plus c'est chic.



chose de vous, et puis c'est tout. Et là vous avez un choix à faire. Soit vous vous pliez à cette vision, soit vous vous battez pour amener quelque chose en plus. Parfois, c'est bien de se battre un peu, même si ce n'est pas toujours plaisant. Parfois, j'ai juste fait ce que l'on me demandait et ça se voit dans le film. D'autres fois je me suis battu et ça n'a pas forcément donné le résultat escompté. On ne sait jamais à l'avance. Il faut trouver un équilibre. Luca Guadagnino a toujours des invités sur son tournage. Drew Starkey (*ndlr*, l'un des acteurs de *Queer*) est arrivé avec ce jeune gars qui est venu me voir pour me dire : « Le scénario est super ! » Moi, je me demandais comment il avait eu le scénario. Je suis anglais, je suis un peu à cheval sur ce genre de trucs. Donc j'ai dû apprendre à me détendre. Tout ça pour dire qu'il n'y a pas que le réalisateur et sa vision, c'est toute une atmosphère.

La réalisation vous intéresse ?

Non. Non, non.

Vous m'avez pourtant dit que vous étiez fasciné par la mécanique des tournages ?

Oui, mais moi je peux rentrer chez moi le soir sans que personne ne m'appelle. Alors que quand tu réalises, tu rentres chez toi et le téléphone sonne jusqu'à 3 heures du matin.

Pourtant, lorsque vous étiez la star de James Bond et qu'un nouveau réalisateur débarquait sur le projet, vous assuriez un peu ce rôle de commandement, non ?

C'est vrai que Barbara Broccoli (*ndlr*, la productrice de la franchise James Bond) m'a donné beaucoup de responsabilités, en me poussant à m'exprimer et à aller parler aux différentes équipes, plutôt que de me plaindre lorsqu'il y avait des problèmes. Mais mon travail, c'est quand même d'être sur le devant de la scène. Or ce dont les films ont besoin, et aujourd'hui plus que jamais, c'est de grands producteurs.

Pourquoi cela ?

Parce que les producteurs gèrent les différentes personnalités, ils s'occupent des rouages du film, ils trouvent des solutions lorsqu'il y a des problèmes, ils vous poussent quand ça marche bien. L'époque manque de bons producteurs, même s'il y en a encore quelques-uns. Peut-être qu'on les a virés ou que ça s'explique par la situation économique. En tout cas, moi je ne sais pas faire tout ça.

Mais vous disiez que vous aviez confiance en vous, notamment sur *Les Sentiers de la perdition* ?

Sur ce film, ce dont je me suis rendu compte, c'est que Tom Hanks a beau être Tom Hanks, ça reste un acteur. Pareil pour Paul Newman. C'est une légende, mais c'était un acteur qui avait les mêmes peurs que moi. Ça m'a rassuré. Aujourd'hui, la confiance manque. Par définition, les producteurs se doivent de prendre des risques. L'algorithme a complètement réduit cette part de prise de risques.

Il y a une légende, peut-être apocryphe, qui circule sur Sean Connery, je ne sais pas si vous la connaissez ?

Allez-y.

Un jour, après la sortie de *Bons baisers de Russie*, une femme vient le voir et lui demande un autographe. Il s'exécute, un peu à contrecœur. Et lorsqu'il tend sa signature à cette personne, elle lui dit : « Ah non, moi ce que je voulais, c'était la signature de James Bond, pas celle de Sean Connery ! » On raconte que quelque chose s'est brisé en lui à ce moment-là.

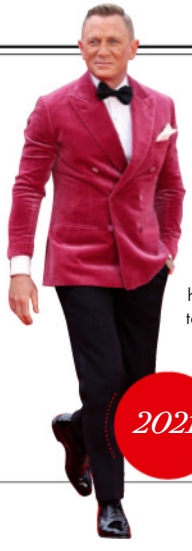
Je ne connaissais pas cette histoire, mais moi j'ai toujours refusé. Les gens me demandent souvent de mettre 007, mais je ne le fais pas. Quand quelqu'un vient me demander un autographe, je suis heureux parce que c'est mille fois mieux qu'un selfie. Mais si on me demande de signer 007, c'est non !

Donc on vous l'a demandé ?

Et pas qu'une fois ! J'ai dû accepter deux fois, mais j'avais des circonstances atténuantes. Je sais bien que ce rôle est une part cruciale de ma vie, et je ne le renie pas. Mais ça ne définit pas qui je suis à l'intérieur, ça ne devient pas mon nom pour autant. □

Adaptation : Dario Rudy

Queer, de Luca Guadagnino, avec Daniel Craig, Drew Starkey, Jason Schwartzmann. En salle le 26 février.



2021

La veste en velours rose et le nœud pap' noir, même s'il penche dangereusement, c'est plutôt bien joué. Problème : la silhouette, qui mériterait d'être légèrement plus cintrée.

2022

Cette fois, le nœud papillon a fière allure et il souligne un ensemble sans faux pas. Apparition de lunettes qu'il ne quittera plus, faut-il le regretter ?

2023

L'ensemble costume bleu céruléen-cravate pétrole et les montures épaisses installent un personnage rugueux qui sait désormais ce qu'il veut : oublier 007.

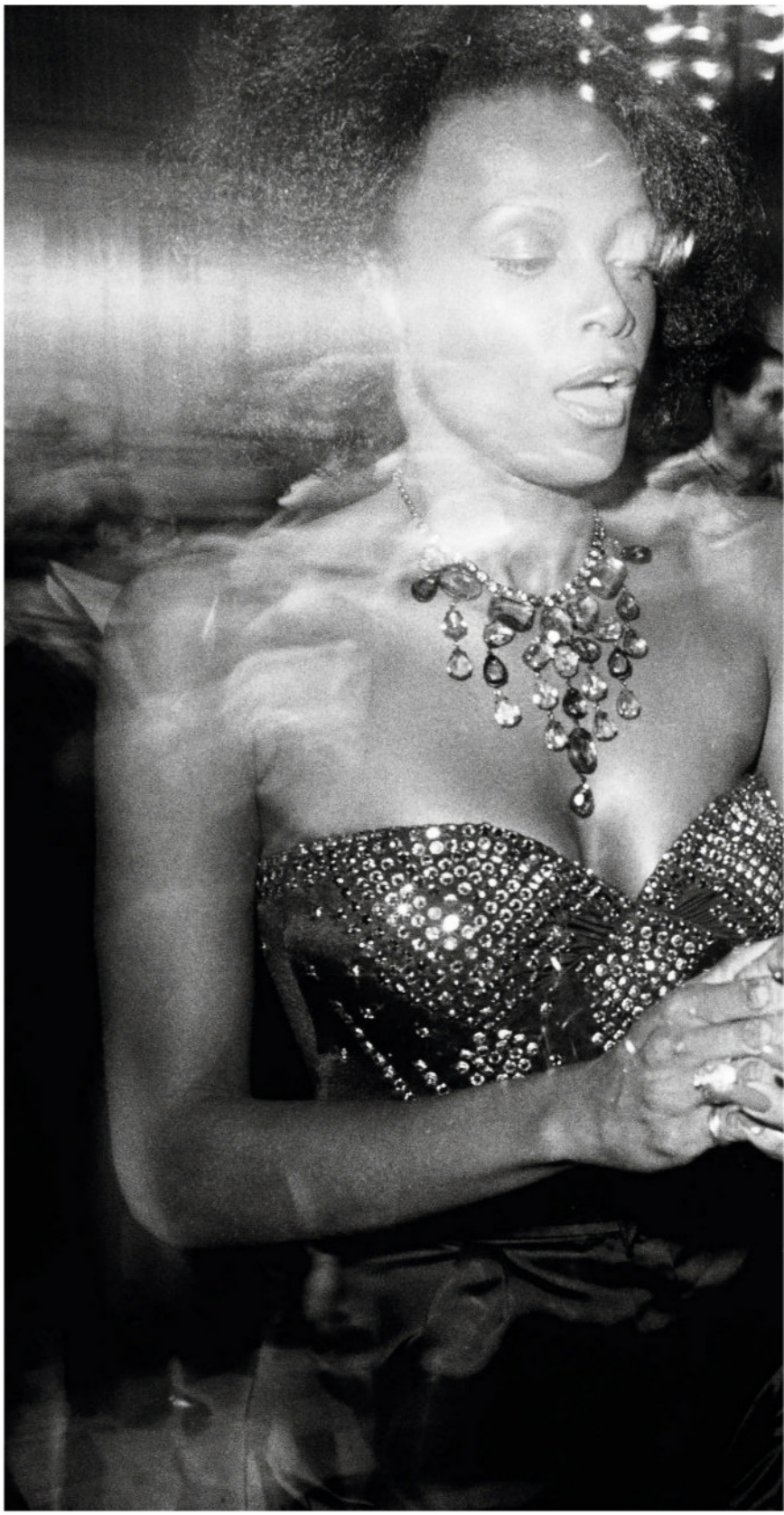
2024

Retour du monochrome, façon « cinquante nuances de grège ». Le style est là, ça ne fait pas un pli. La faute de goût ? Les lunettes en verre jaune, peut-être.

DISCO, la face B

Boule à facettes, Boney M. et col pelle à tarte… L'imagerie du disco est souvent réductrice, voire simpliste. Cette exposition complète présentée à la Philharmonie de Paris raconte l'envers du décor d'un genre certes musical, mais aussi sociétal.

Par Rémy Pasquier



Hasse Persson, Halloween, Diana Ross & Michael Jackson, **1978.**

***Michael Abramson, série Chicago Southside Nightclub,* 1974-1977.**

Rarement style musical n'aura trimballé avec lui une iconographie si foisonnante, si visuellement impactante, où l'œil et l'oreille se répondent à l'infini en un insondable écho. L'hallucination auditive n'est jamais bien loin lorsque l'on admire ces scènes de clubbing, où femmes et hommes se jettent dans la danse à corps perdus jusqu'à s'y perdre, ou lorsque l'on découvre ces pochettes de vinyles spectaculaires, à la mise en scène moite et aux couleurs gueulardes. Grosse caisse et ligne de basse funky semblent alors se laisser deviner au loin, étouffées par une atmosphère gorgée d'allégresse, voire d'un érotisme audacieusement revendiqué.

La Philharmonie de Paris consacre une grande exposition à ce genre, souvent injustement galvaudé ou moqué, parfois méprisé et inlassablement réduit à quelques chansons trop entendues et à une imagerie kitschissime qui frôle le quiproquo. Pourtant, à l'orée des années 1970, lorsque le disco naît à New York dans les clubs de Brooklyn ou du Bronx, c'est d'abord une hybridation de funk, de soul et de musique latine, pensée par les DJ de l'époque pour prolonger la danse et la nuit. Il sera alors particulièrement populaire parmi les communautés LGBTQ+ – qui ne s'appellent pas encore ainsi –, africaines-américaines et latines, et deviendra surtout un mouvement éminemment politique : toutes classes sociales confondues, les différentes minorités se mélangeront lors d'éternelles nuits d'hédonisme, et le disco va rapidement devenir un véritable pilier de la culture noire américaine, à l'intersection de toutes les luttes.

Transe des corps, sueur, mouvement, danse, chant, roller, mode... Le visiteur est invité à se plonger dans ces délicieuses agapes, mais aussi et surtout à comprendre la portée fulgurante et le retentissement de cet esthétisme musical. Sur une bande-son signée Dimitri from Paris et à travers des photographies de Bill Bernstein, Meryl Meister, Michael Abramson ou encore Kwame Brathwaite pour ne citer qu'eux, l'ambition est aussi de (re)découvrir certains acteurs iconiques qui ont incarnés ces folles années de création : Michael Jackson et Diana Ross en maîtres du dancefloor, Gloria Gaynor ou Donna Summer en porte-voix flamboyant... Et puis il y a tous ces anonymes, à l'énergie libératrice, ivres de fête et inondés d'un plaisir étincelant, qui ont tant fait pour écrire l'histoire d'un genre qui dépasse largement le cadre de la musique.

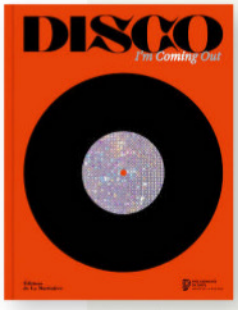
Disco, I'm Coming Out, exposition à la Philharmonie de Paris, Cité de la Musique, 21 avenue Jean Jaurès, Paris 19e. Du 14 février au 17 août 2025

***Kwame Brathwaite, Changing Times,* 1973.**

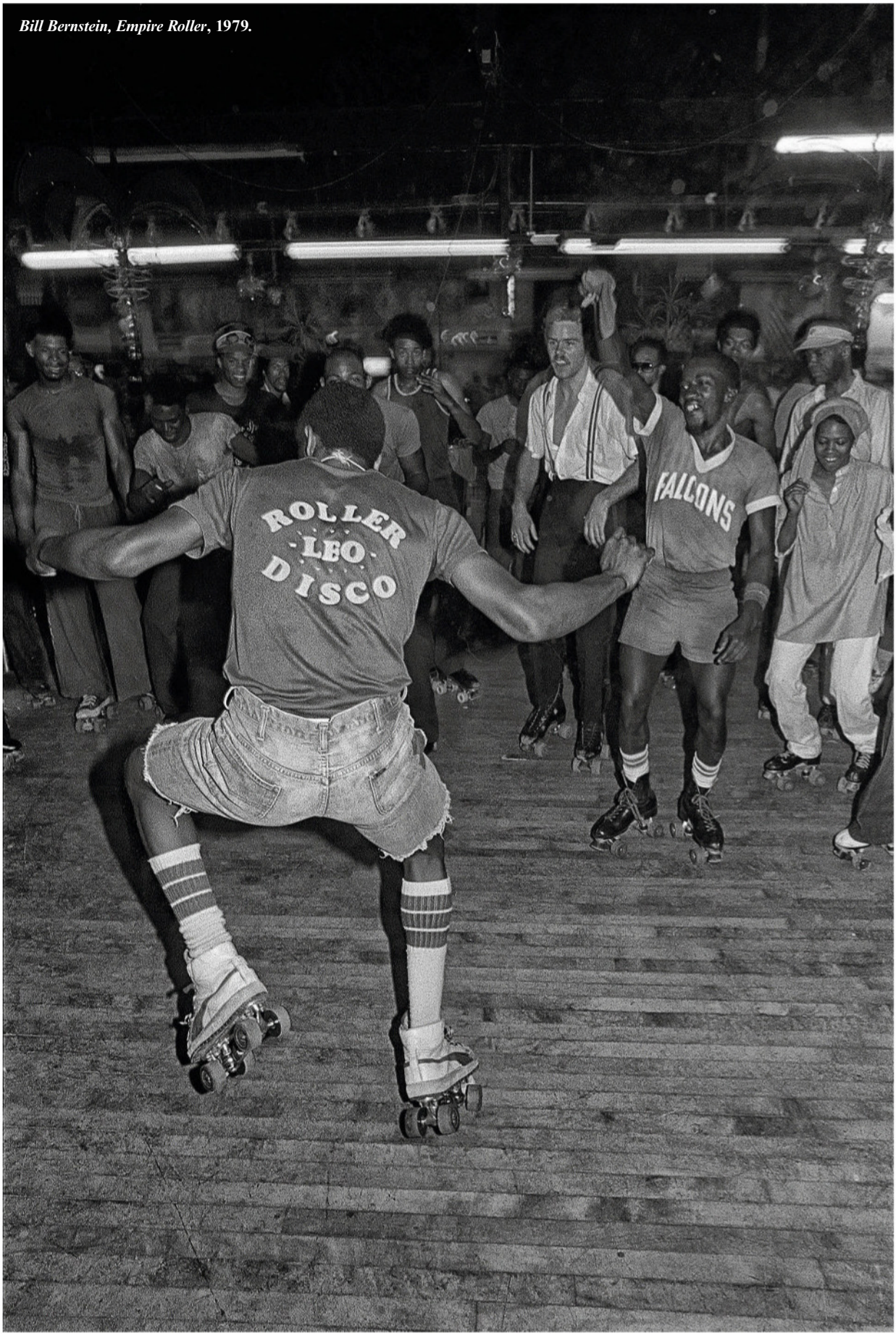
Meryl Meisler, Studio 54, NYC, **1977.**

À LIRE: L'HÉRITAGE DISCO

En marge de l'expo, *Disco, I'm Coming Out* – le livre – revient sur l'histoire de ce mouvement musical, depuis son apparition au tout début des années 1970 dans quelques clubs noirs et gays new-yorkais, jusqu'à sa chute au mitan des années 1980 avec l'arrivée du sida. Sous la direction de Patrick Thévenin, l'ouvrage retrace avec une précision aussi réjouissante que redoutable les bouleversements collectifs d'une décennie qui n'a cessé de questionner son époque, déjà, à travers ses intuitions et ses fulgurances qui figurent au cœur de nos débats de société trente ans plus tard : culture queer, féminisme, notion de genre, safe place, DJ stars… À peine refermé que l'envie est là, pressante : où est le dance floor le plus proche ?



Disco, I'm Coming Out, sous la direction de Patrick Thévenin (Éditions de La Martinière), sortie le 28 février.



***Bill Bernstein, Empire Roller*, 1979.**

***Donna Summer, Four Seasons of Love,* 1976.**
***La Flavour, Mandolay,* 1979.**
***Le Pamplemousse, Planet of Love, You Can Get Off On The Music,* 1979.**
***People's Choice, We Got the Rhythm,* 1976.**

Bill Bernstein,
***Paradise Garage*, 1979.**

Objectif Le Marchand

©GETTY IMAGES, FREEPIK, AFP, ABACA

D'un côté, la star des soirées de M6 et son émission phare, *L'Amour est dans le pré*. De l'autre, Michèle Marchand, reine de la presse people depuis quarante ans. Entre les deux, une amitié qui va bientôt trouver son épilogue au tribunal. Hugo Wintrebert raconte les coulisses de cette sordide histoire de photos volées.

Mais que vient faire une star de la télé dans les locaux de l'IGPN, l'inspection générale de la police nationale ? Ce 21 février 2020, les agents de la police des polices font les yeux ronds en voyant débarquer Karine Le Marchand, la célèbre présentatrice de *L'Amour est dans le pré*. Non, elle n'est pas venue tourner une nouvelle émission de téléréalité pour M6, mais bien évoquer une affaire personnelle. Sa fille mineure a été placée en garde à vue il y a peu pour détention de quelques grammes de cannabis. À sa sortie du commissariat du 16e arrondissement de Paris, un paparazzo apparemment bien renseigné l'a prise en photo. L'animatrice en est persuadée : c'est forcément un policier qui a informé ce photographe.

Karine Le Marchand se croit victime d'un agent un peu trop bavard, elle souhaite donc porter plainte : on ne joue pas impunément avec les images de son enfant. Elle est alors loin d'imaginer que cette histoire va éclairer les enquêteurs de l'IGPN sur une autre affaire, de mœurs cette fois, qui met en cause un ancien ministre, candidat à la mairie de Paris. Et surtout révéler les pratiques de la femme la plus puissante de la presse people : Michèle Marchand, dont la réputation donne des sueurs froides à l'entre-soi du show-biz.

Leur première rencontre remonte à 2016. Karine Le Marchand cherche à lancer une émission d'un nouveau genre, en interrogeant des candidats à l'élection présidentielle, mais sans jamais parler politique. À l'époque, elle est fascinée par ce nouveau venu nommé Emmanuel Macron. Dans l'entourage du jeune loup figure alors une drôle d'intermédiaire, pas vraiment « start-up nation » : Michèle Marchand, surnommée « Mimi ». Une septuagénaire tout droit sortie d'un film d'Audiard, gouailleuse, mordante, séduisante, adepte du billard à trois bandes. Habillée en tailleur Chanel et jurant de sa voix rauque travaillée à la clope, elle passe sa vie au téléphone pour sonder son redoutable réseau d'informateurs, qu'ils soient employés de l'Hôpital américain, concierges de palaces, petit personnel d'Air France, et même parfois policiers peu scrupuleux. Finalement, Emmanuel Macron ne fait pas l'émission. Mais les deux femmes ont bien accroché. Mimi relance souvent sa « nouvelle amie » pour lui proposer d'organiser des fausses paparazzades, l'une de ses spécialités. Des photos plus ou moins volées en maillot de bain à la plage ou au bras d'un nouveau prétendant, revendues ensuite à bon prix à la presse people. À chaque fois, Karine Le Marchand décline poliment.

Mais ce 19 février 2020, Mimi se fait plus pressante. « Hello, appelle-moi quand tu es tranquille, aucune inquiétude, j'ai tout bloqué et récupéré, on en parle. Je t'embrasse fort. Mimi. » Karine Le Marchand est inquiète : l'avant-veille, sa fille a passé la nuit au commissariat du 16e, avant d'être relâchée avec un simple rappel à la loi. Selon Mimi, il y aurait un autre problème. Un jeune photographe qu'elle dit ne pas connaître se serait présenté dans les locaux de son agence Bestimage, pour lui proposer des photos de la fille de l'animatrice à sa sortie de garde à vue, accompagnée de sa grand-mère. « Je l'ai pourri, assure Mimi. Je lui ai donné 3 500 euros et j'ai récupéré toutes les photos, je les ai mises sur une clé USB, t'inquiète pas, ça va pas sortir. » Dans le même message, elle prend soin d'ajouter que de toute manière, les images étaient invendables. « Ta fille est mineure et tu n'es même pas sur la photo. » Soulagement de Karine Le Marchand : « Merci Mimi, je te le revaudrai (déjà je te dois des sous). Ma fille c'est ma princesse, elle morfle déjà d'avoir une mère célèbre, je veux qu'elle soit apaisée (et sans pétard). Je t'embrasse. »

« Appelle-moi quand tu es tranquille, aucune inquiétude, j'ai tout bloqué et récupéré, on en parle. Je t'embrasse fort. Mimi. »

MICHÈLE MARCHAND À KARINE LE MARCHAND

Mimi n'a jamais explicitement réclamé la somme de 3 500 euros, qu'elle dit avoir remis au mystérieux photographe. Mais Karine Le Marchand se sent tout de suite redevable. « On a toujours le choix de ne pas payer, explique-t-elle aux enquêteurs. Mais ça voulait dire que j'étais en dette face à une femme qui parle beaucoup, qui a le pouvoir de faire des papiers négatifs sur les gens. Moi, Mimi ne me fait pas peur, mais elle a un pouvoir de nuisance assez intense, dont elle se sert, et s'il y a une personne avec laquelle on n'a pas envie d'être endettée, c'est bien elle. » Une semaine après la garde à vue de sa fille, la présentatrice invite donc son amie à déjeuner. Au cours du repas, Mimi lui remet la clé USB contenant les fameuses photos. En échange, une enveloppe avec 1 600 euros et « la promesse de compléter sous peu ».

Pendant cinq mois, plus rien. Le 30 juillet, Michèle Marchand réagit par SMS à une publication Instagram de la présentatrice, alors en vacances à Nice. Sur un ton badin, elle lui reproche de ne pas la faire travailler, contrairement à Stéphane Plaza, l'autre star de M6 dont les images en vacances s'affichent dans la presse people. « Je te dois des sous, je n'oublie pas », lui rétorque Karine Le Marchand. « Je sais que tu n'oublies pas, on verra ça à la rentrée, les temps sont durs. Me serais pas permis de te relancer ! On peut pas faire des photos de toi, toujours très belle, à la plage, seule mais bien gaulée ? » Une nouvelle fois, la star l'éconduit : « Sincèrement j'ai bien gavé la corporation pendant des années à mon insu. Avec toute ma tendresse. »

À 13h09, elle sort de chez elle...

À nouveau entendue un an après, lors de sa deuxième audition devant l'IGPN, Karine Le Marchand insiste tout de même pour dire qu'elle n'est pas victime d'extorsion. Mais il lui a semblé important que les photos ne soient pas diffusées, sa fille envisageant d'entamer des études de droit. Quelques semaines plus tard, changement de ton. Cette fois, Karine Le Marchand se montre agacée. Elle raconte aux enquêteurs être « harcelée » par Michèle Marchand, qui n'arrête pas de lui demander de la rappeler. Ce jour-là, la présentatrice finit par répondre à l'un de ses nombreux SMS insistants. Elle évacue, se dit débordée de travail. En retour, Mimi lui écrit : « Ce sera trop tard... C'est embêtant pour la petite. »

Fini le ton doucereux. Serait-on passé aux menaces ? Karine Le Marchand hésite. Et si Mimi, au lieu d'avoir intercepté la paparazzade de sa fille, l'aurait plutôt commanditée ? Elle fait part de ses doutes aux enquêteurs. Eux tentent depuis longtemps de répondre à une autre question, cruciale dans le dossier : qui a bien pu renseigner le mystérieux photographe de la présence en garde à vue de la fille Le Marchand ? En fait, depuis des mois, la police des polices est sur les traces de flics de ce commissariat du 16e arrondissement, déjà mis en cause dans une autre affaire, plus politique mais tout aussi rocambolesque.

Tout d'abord, il faut se replonger dans cette France pré-Covid. Février 2020, les élections municipales doivent se tenir dans quelques semaines. À Paris, le candidat du camp macroniste est l'ancien porte-parole du gouvernement, Benjamin Griveaux. Dans la soirée du 13 au 14 février 2020, sur un obscur site, propriété de l'artiste et réfugié politique russe Piotr Pavlenski, est publiée une vidéo privée à caractère sexuel du député. Le lendemain, Benjamin Griveaux se retire de la course à la mairie de Paris. Sidération politique. La police se met aux trousses de l'activiste russe. Les médias aussi le pistent, lui et sa compagne, Alexandra de Taddeo. Finalement, le 15 février dans l'après-midi, le Russe est arrêté. Cinq jours plus tard, une photo de son interpellation est publiée en une de *Paris Match*. On y voit Pavlenski, maintenu au sol, menotté. Problème : la diffusion d'une telle image est interdite en France, une histoire de présomption d'innocence et de droit à la dignité de la personne humaine. Autre hic : comment un photographe a pu se trouver si proche des policiers en train de procéder à l'interpellation, sans bénéficier de complicité ?

Les enquêteurs de l'IGPN commencent par relire le rapport d'intervention. Selon celui-ci, cinq policiers se sont positionnés le 15 février à partir de 10h30 au pied du domicile d'Alexandra de Taddeo, dans le 16e arrondissement de Paris, espérant qu'elle les mène à son compagnon. À 13h09, elle sort de chez elle. Après onze minutes d'une marche rapide, la jeune femme entre dans un hôtel Ibis. Les agents se positionnent devant l'entrée et sont relevés par une autre équipe de trois policiers vers 16h30, qui n'aura pas à attendre bien longtemps. À 17h10, Piotr Pavlenski et sa compagne ↠

PAPARAZZO MAIS PAS TROP
Entre le photographe Sébastien Valiela, la patronne de l'agence Bestimage Mimi Marchand et l'animatrice télé Karine Le Marchand, qui dit la vérité ?

GETTY IMAGES, AFP, FREEPIK

ressortent. Le Russe se retrouve face contre terre sur le trottoir trois minutes plus tard.

Voilà pour la version officielle. Mais le premier policier, auteur de ce procès-verbal – que l'on appellera ici « Policier 1 » –, le reconnaît assez vite : il a omis quelques détails dans son rapport. Notamment d'indiquer la présence du journaliste paparazzo Sébastien Valiela, « dont la notoriété le précède ». L'agent avoue aussi avoir levé la surveillance du domicile d'Alexandra de Taddeo quelques minutes, « le temps d'aller aux toilettes et se restaurer rapidement ». C'est en fait le paparazzo qui l'a appelé pour lui indiquer qu'Alexandra de Taddeo venait de quitter son immeuble, puis de rentrer dans un hôtel Ibis à plusieurs centaines de mètres de là.

Tuyau policier ?

Outre le faux en écriture publique, Policier 1 reconnaît ainsi avoir laissé un journaliste people faire le travail à sa place. En revanche, il nie lui avoir soufflé des informations soumises au secret de l'enquête. La preuve, lorsqu'il est arrivé ce matin-là devant le domicile d'Alexandra de Taddeo, Sébastien Valiela était déjà présent. Sauf qu'une rapide étude du bornage des portables dit exactement l'inverse. En garde à vue, Valiela admet d'ailleurs avoir été tuyauté par Policier 1. C'est bien lui qui l'a appelé ce matin-là. « Ça ne lui semblait pas très important, mais moi j'ai tout de suite compris l'importance du sujet », avoue le photographe.

Policier 1 s'avoue vaincu. D'accord, il a bien déclenché la présence de Valiela sur les lieux. Mais il n'y a eu aucune contrepartie. « J'avais une belle affaire et lui de belles photos », avoue-t-il. Bestimage, l'agence de Mimi, a d'ailleurs facturé 18 000 euros HT à *Paris Match*, deuxième plus grosse vente de l'agence sur l'année. Valiela et un second photographe de Bestimage, présent lui aussi au moment de l'interpellation de Pavlenski, se sont partagé une moitié de l'enveloppe.

En épluchant les messages de Policier 1, les enquêteurs s'interrogent aussi sur le rôle trouble de deux de ses collègues, appelons-les « Policier 2 » et « Policier 3 ». Eux aussi étaient en lien avec Sébastien Valiela, même si rien ne permet de les poursuivre pour violation du secret professionnel. Plane aussi une autre ombre dans ce tableau, celle de Mimi. Elle n'est pas seulement le principal employeur de Valiela mais aussi son témoin de mariage, l'employeur de sa femme, presque une mère pour lui. Tous les deux sont habitués à monter des gros coups. D'où la question : Mimi a-t-elle aussi profité du tuyau policier ? Placée en garde à vue, elle explique avoir missionné le second photographe présent sur les lieux, et non Valiela, sur ce coup. Au premier, elle a simplement donné l'adresse d'Alexandra de Taddeo la veille de l'arrestation de son conjoint. Une information que lui aurait soufflé l'entourage de Benjamin Griveaux. Vraiment ? Un ancien ministre aurait donc missionné la patronne de Bestimage, proche du couple Macron, pour exécuter les basses manœuvres ? Suffisamment crédible,

SALADE RUSSE
À gauche, Benjamin Griveaux à la sortie de l'Élysée. À droite, Piotr Pavlenski et sa compagne, Alexandra de Taddeo.

GETTY IMAGES/FREPIK

considère la juge d'instruction, pour ne pas poursuivre Michèle Marchand sur ce volet de l'affaire.

Retour à notre histoire Karine Le Marchand. C'est deux jours après l'arrestation de Piotr Pavlenski que la fille de l'animatrice est placée en garde à vue. Le rapport entre les deux affaires ? On y retrouve exactement les mêmes protagonistes : Mimi, Sébastien Valiela, les mêmes policiers du commissariat du 16e arrondissement. C'est en épluchant le téléphone de Policier 1 que les enquêteurs de l'IGPN ont trouvé de curieux messages envoyés à l'un de ses confrères – en l'occurrence, Policier 3 – présent ce jour-là dans l'enceinte du commissariat. « En GAV la fille ou pas ? » Puis cinq minutes plus tard : « Urgent !!! » Sur le smartphone de Policier 3, se trouvait aussi une photo prise de l'intérieur d'un utilitaire aux vitres teintées, stationné juste en face du commissariat. Un « sous-marin », dans le langage des paparazzi, habitués à y végéter des heures pour leurs planques.

En garde à vue, Policier 3 ne nie pas une certaine coordination avec deux photographes, dont Sébastien Valiela, plantés à l'extérieur du commissariat. Mais il réfute avoir donné l'information du placement en garde à vue de la fille de Karine Le Marchand. Il se serait contenté de confirmer, précisant tout de même qu'elle venait de se faire arrêter pour une affaire de stupéfiants.

ses trois portables, elle assure avoir découvert bien tardivement l'existence de photos compromettantes de la fille Le Marchand. « Tu es dingue ? Tu m'adresses les photos, aurait-elle ordonné à Valiela, furieuse. Karine est une amie, la fille est mineure, ces photos ne doivent pas sortir. » Elle assure tout de même avoir reversé au photographe les 1 600 euros remis par Karine Le Marchand, « à titre de dédommagement ». Mais jamais, non jamais, elle n'a été insistante, encore moins menaçante, envers la présentatrice. Certes, elle a pu lui envoyer le SMS : « Ce sera trop tard... c'est embêtant pour la petite. » Mais c'était juste pour la prévenir que l'affaire risquait de fuiter dans la presse, et qu'il fallait vite organiser une défense.

Alors qui dit vrai ? Difficile d'y voir clair dans ce jeu nébuleux où chacun se renvoie la balle. Pourquoi les policiers se seraient-ils ainsi compromis ? Certes, Policier 2 était une vieille connaissance de Sébastien Valiela. Ensemble, ils partaient en vacances, des photos prises à Pattaya peuvent en témoigner. Mais les deux autres ? L'enquête n'a pas permis de démontrer une éventuelle rémunération des policiers. Enfin, presque. Le lendemain de la garde à vue de la fille de Karine Le Marchand, Sébastien Valiela, Policier 1 et 3 se sont retrouvés dans un café. Policier 2, lui, était à distance, en Facetime.

« Merci Mimi, je te le revaudrai (déjà je te dois des sous). Ma fille c'est ma princesse, elle morfle déjà d'avoir une mère célèbre.»

KARINE LE MARCHAND À MICHÈLE MARCHAND

Pourtant, à entendre Valiela, ce seraient bien Policier 1 et Policier 3 qui l'auraient avisé de l'arrestation de la jeune fille. Le photographe explique avoir par la suite prévenu Michèle Marchand pour savoir si le déplacement valait le coup. Ils avaient des doutes sur la possibilité de vendre les potentielles photos d'une mineure, mais Mimi aurait insisté. Valiela emprunte donc le « sous-marin » de Bestimage, et se gare face au commissariat, en espérant que la mère vienne chercher sa fille gardée à vue. Pas de chance : les deux photographes planqués découvrent alors une story sur Instagram de la présentatrice de M6 au milieu d'une prairie suisse. « On allait partir quand on les a vues sortir », explique aux enquêteurs Sébastien Valiela. La fille et sa grand-mère, rien de très alléchant effectivement. « La photo d'une mineure qui sort d'un commissariat avec une personne anonyme n'a aucun intérêt », ajoute-t-il. Mais il s'agit de comprendre la psychologie d'un paparazzo en planque depuis plusieurs heures. « Si quelque chose se passe devant nous, on fait les photos. » Il assure ensuite avoir prévenu Mimi. « Elle m'a dit "envoie". » Quelques jours plus tard, Valiela aurait de nouveau questionné Mimi au sujet des images. Que deviennent-elles ? « Personne n'en a voulu puisque cela concerne une mineure », lui aurait-elle rétorqué sèchement. Du côté du photographe, l'affaire en reste là. Ah oui, il précise aussi n'avoir pas touché un centime dans cette opération.

Aux enquêteurs, Mimi livre une toute autre version. Loin de l'image d'une patronne omnisciente, toujours à pianoter sur

Tous les quatre racontent avoir parlé de la pluie et du beau temps, de leur vie de famille, enfin rien de très truculent. À la fin, le photographe a réglé l'addition. Quelques cafés, des Perrier, un coca. Suffisant selon la juge d'instruction pour y voir une rétribution des policiers et donc pour poursuivre le photographe pour corruption, quand bien même la somme en jeu semble bien dérisoire. Un chef d'accusation supplémentaire pour Valiela, qui a déjà beaucoup perdu dans cette affaire. Depuis cette histoire, plus aucun photographe ne lui adresse la parole. Grillé sur la place de Paris, il a dû déménager au Maroc pour reconstruire sa vie. Amitié de plus vingt ans ou pas, on ne s'oppose pas à Mimi Marchand sans en subir quelques conséquences. Même si tous deux, ainsi que deux policiers, devraient se retrouver sur les bancs du tribunal correctionnel de Paris en mai prochain. Karine Le Marchand viendra-t-elle témoigner à cette occasion ? En mars 2024, sa fille a de nouveau été placée en garde à vue, dans le même commissariat du 16e arrondissement, après avoir été testée positive au cannabis. L'information s'est vite propagée dans la presse et l'animatrice s'est fendue d'un long billet pour dire son exaspération sur Instagram. Elle y rappelait notamment que la moitié des 18-64 ans avait déjà consommé du cannabis. « Évidemment je poursuivrai toute personne médisante, et surtout évidemment ma Princesse je te défendrai jusqu'à ma mort. Avoir 21 ans n'est pas facile. Être ma fille non plus. » □

LAW ROACH
Sous les paillettes, la politique

GETTY IMAGES

En transformant des stars comme Zendaya et Céline Dion en icônes fashion, Law Roach utilise aussi la mode pour perpétuer une tradition radicale noire. Jennifer Wilson a rencontré cet «architecte de l'image».

LE NOIR LUI VA SI BIEN
Au Met Gala 2024, les ultimes retouches de Law Roach (à gauche) sur une robe Givenchy de 1996 portée par Zendaya.

Si les divas les plus prestigieuses – Céline Dion, Ariana Grande pour ne citer qu'elles – ne jurent que par lui, c'est son binôme avec Zendaya qui a fait de Law Roach une star de la mode. Le tandem travaille ensemble depuis 2011, alors que l'actrice n'était encore qu'une ado estampillée Disney, et lui un styliste si inexpérimenté qu'il ignorait la nécessité d'apporter ses épingles lors des essayages. Entre-temps, les voilà devenus le couple le plus bankable de la planète fashion. La tentation est forte de comparer leur relation professionnelle à d'autres duos mythiques, comme ceux formés par Hubert de Givenchy et Audrey Hepburn ou Jean Paul Gaultier et Madonna. Mais Roach, natif des *suburb* de Chicago, leur préfère un autre attelage de choc, celui de la *dream team* des Bulls des années 1990 : « On est comme Michael Jordan et Scottie Pippen, on ne rate jamais la cible. » La différence avec ces illustres prédécesseurs est néanmoins de taille XXL : Roach n'est pas couturier, mais bien *personal shopper*. Pour une soirée de gala ou un événement particulier, il déniche d'improbables vêtements et habille les stars. Encore trop souvent considérés comme des assistants shopping de luxe, les stylistes personnels ont tardé à conquérir une légitimité, même si l'industrie de la mode a fini par reconnaître la profession – l'organisation de tutelle de la mode américaine a enfin créé un prix en 2022 dans cette catégorie, d'ailleurs décerné cette année-là à un certain Law Roach.

Law Roach, qui se décrit comme « un architecte de l'image », aura tout fait pour que le grand public reconnaisse l'art des stylistes personnels. En 2024, pour la première de *Dune, deuxième partie* à Londres, il a choisi avec Zendaya une robe cyborg Thierry Mugler vintage, tout droit sortie du *Metropolis*, de Fritz Lang. L'*outfit* aurait généré 152 millions de dollars en Media Impact Value (MIV) pour Mugler selon Launchmetrics, entreprise spécialisée dans les mesures d'influence des marques.

Sa technique, immédiatement identifiable, a été décrite par André Wheeler, journaliste à *Vogue US*, comme du « *method dressing* ». Autrement dit, il s'empare des thèmes et des motifs du rôle joué par l'interprète dans le film concerné, pour les revisiter, les contourner. Et souvent, les sublimer. D'ailleurs, la concrétisation des idées de Law Roach prend parfois plus de temps que le tournage du film lui-même. Ce fut le cas pour la robe portée par Zendaya lors de l'avant-première à Venise du premier volet de *Dune* – une robe en cuir beige très près du corps, plissée et luisante comme si elle avait été plongée dans l'eau. À l'été 2020, l'actrice, qui incarne Chani, originaire de la planète désertique d'Arrakis, envoie à son styliste une photo du mannequin Liya Kebede, qui défile pour Balmain dans un corset brun foncé directement moulé sur son corps, accompagnée de ces quelques mots : « On pourrait faire ça, mais en robe ? » Sans attendre, Roach transmet à Olivier Rousteing, le directeur artistique de Balmain, qui donne son accord. Ils optent pour une nuance de marron plus claire, afin d'évoquer le sable du désert. Une équipe débarque chez Zendaya à Los Angeles pour mouler le corps de l'actrice : « J'étais dans mon jardin, se souvient-elle, et ils me couvraient de bandelettes. C'est la même manière de procéder que pour les faux ventres de femme enceinte dans les films. »

La technique du *method dressing* fait les gros titres en 2023 grâce à la campagne promo de *Barbie*. Andrew Mukamal, le styliste personnel de Margot Robbie, l'habille dans une série de looks rose Barbie, travaillant en collaboration avec Daniel Roseberry, directeur artistique de Schiaparelli, et Donatella Versace, pour créer des tenues inspirées par la poupée iconique. Mais employé de façon trop littérale, le procédé peut virer au déguisement, voire carrément mener au fashion faux pas. N'en déplaise à Blake Lively, qui s'était présentée dans une sublime robe à fleurs à l'avant-première du film *Jamais plus*, l'histoire d'une ancienne enfant battue devenue fleuriste. Daniel Roseberry abonde : « Je peux tout de suite voir lorsqu'un styliste essaie de faire du Law Roach. Ça ressemble à du Law Roach, mais ça n'a pas le même feeling, j'appelle ça du Roach Light. » Sa spécialité ? Dénicher des « pépites » issues des archives des grandes maisons. Alors qu'il cherche une tenue futuriste pour l'avant-première de *Dune* à Séoul, il se souvient d'un tailleur-jupe gris d'Alexander Mc Queen pour la collection automne-hiver 1999 de Givenchy, dont le motif évoque des circuits imprimés. « Dans mon cerveau, j'ai comme une gigantesque base de données en rotation constante. Je mémorise les comptes Instagram des boutiques vintage, pour voir ce qu'ils ont en stock », avoue-t-il.

« Mon cerveau est une gigantesque base de données qui mémorise les comptes Insta des boutiques vintage. »
LAW ROACH

Retraité hyperactif

Je retrouve Law Roach pour un petit-déjeuner à son hôtel, dans le centre de Manhattan. Même assis, il me dépasse d'une bonne tête. Sa voix douce comme du cachemire tranche avec sa carrure. Il porte un patte d'éph' blanc en dentelle signé Simone Rocha, avec des santiags dénichées sur eBay, le tout assorti d'un maillot de foot bleu Louis Vuitton. Encore jetlagué, il revient de Paris où il a accompagné Zendaya pour la promotion de On, la marque suisse de chaussures de running, à l'occasion des Jeux olympiques. Toujours en juillet, Law Roach était à Bombay, parmi les invités du « mariage du siècle » entre le milliardaire Anant Ambani et Radhika Merchant – il a également habillé Isha Ambani, la sœur du marié, pour la couverture de *Vogue India.*

Une année paradoxalement bien remplie pour un jeune retraité : le styliste a annoncé en mars 2023 sur Instagram qu'il jetait l'éponge. Il conserve Zendaya pour unique cliente, mais entre la tournée »

GETTY IMAGES

SIGNÉ ROACH
Manteau long brodé de perles et *platform shoes* Schiaparelli : le styliste a bâti sa réputation sur des associations étonnantes.

promo de *Dune, deuxième partie* et celle de *Challengers*, où elle interprétait une joueuse de tennis devenue coach, il n'a pas chômé. Le *personal shopper* s'est aussi occupé d'habiller Céline Dion pour les Grammy Awards 2024 et pour la couverture de *Vogue France* – première apparition de la chanteuse depuis 2022 et l'annonce de son diagnostic du syndrome de la personne raide. Pour le shooting, il l'a enveloppée dans un sublime manteau Alaïa, rose et duveteux. Imitant sa pointe d'accent canadien, il rejoue la réaction de la star : « Je vais tellement le porter que je vais l'user. » En octobre enfin sortait aux États-Unis son livre, *How to Build a Fashion Icon : Notes on Confidence from the World's Only Image Architect*, récit de sa vie de styliste assorti de conseils pour un look irréprochable. Une introspection bienvenue à un tournant clef de sa flamboyante carrière.

Né en 1978, Law Roach a été élevé avec ses quatre frères et sœurs par une mère célibataire dans le South Side de Chicago. Il raconte volontiers que certains jours, l'argent manquait pour nourrir toute la famille. Mais sa mère savait y faire. « Elle allait à l'épicerie et devinait à l'attitude des gens s'ils étaient capables de compassion ou non. À chaque fois, elle se débrouillait pour se faire payer ses courses », raconte-t-il dans son livre. Cette connaissance intime de l'adversité l'empêchera plus tard d'abandonner lorsque les marques refusent les unes après les autres d'habiller ses clientes. « Désormais, dans quelque situation que ce soit, je sais qu'il y a un oui qui se cache chez quelqu'un quelque part. »

De Diana Ross à Rachel Zoe

Lorsqu'il a 14 ans, sa mère s'installe chez son nouveau compagnon. Elle prend avec elle ses quatre frères et sœurs mais le laisse se débrouiller seul. « J'étais trop âgé pour les suivre. » Avant de partir, elle lui répète : « Si tu ne travailles pas, tu ne manges pas ! », un avertissement qui induira chez lui un sentiment d'urgence dont il a eu du mal à se débarrasser. « Quand quelqu'un te dit ça et te laisse une telle responsabilité alors que tu es encore un enfant, ça a forcément un impact sur ta vision de la vie », confie-t-il dans un demi-sourire.

Il reste seul dans la maison de famille, jusqu'à la coupure de l'électricité et du gaz : « Il faisait tout bonnement trop froid. » Les parents d'un ami finissent par l'accueillir. Il passe également du temps chez sa grand-mère, qu'il décrit dans son livre comme celle qui lui a révélé la puissance spectaculaire de l'habit. « La veille d'un événement important, elle repassait et mettait à plat sur son lit tous les vêtements qu'elle comptait porter, et se faisait des bigoudis. Au petit matin, je m'asseyais à ses pieds, je la regardais se transformer en cette femme pleine d'assurance, c'était de la magie à l'état pur. »

Dans ses confessions, Law Roach révèle que *Mahogany*, réalisé par Berry Gordy, est l'un de ses films préférés. Dans cette comédie romantique de 1975, Diana Ross incarne une aspirante styliste de Chicago qui trouve la gloire en Italie. Cette *success story*, du ghetto au podium, n'est pas sans rappeler son parcours.

C'est en 2008 qu'a lieu le déclic. Law Roach découvre l'émission de téléréalité dédiée à Rachel Zoe, la styliste des stars. Ses clientes ont pour nom Cameron Diaz ou Lindsay Lohan. S'il admirait déjà June Ambrose et Misa Hylton, ces stylistes noires de New York qui, avec Busta Rhymes, Missy Elliott et Lil' Kim, avaient

PLUMES ET PAILLETTES
Avec Céline Dion et Zendaya au Met Gala 2019.

GETTY IMAGES

donné le ton hip-hop de ces années-là, le *Rachel Zoe Project* le projetait dans un autre monde. « À l'époque, aucun Noir n'aurait pu faire ce que Rachel faisait, se souvient-il. Elle allait à Paris, on la voyait en coulisses taper la discute avec Giorgio Armani. J'étais estomaqué. Je voulais ça, Hollywood, la Fashion Week de Paris. Je voulais assister aux défilés de haute couture. » En 2011, il reçoit un coup de fil décisif. Une habituée de sa boutique de vêtements de l'époque, le Deliciously Vintage, l'appelle : la fille d'un ami, une certaine Zendaya, âgée de 14 ans, aurait besoin d'un coup de pouce vestimentaire pour une avant-première. Il prend le premier avion pour la Californie et emmène illico la jeune fille pour une virée shopping. Dans une boutique de Santa Monica, Law Roach déniche une veste argentée et une jupe en cuir assortie. Un look plutôt audacieux pour la débutante, encore effrayée par le qu'en-dira-t-on. « Je me suis dit qu'on y allait fort, métallique et vernis ensemble », se remémore la star, le sourire aux lèvres. Le styliste la rassure. Elle est surtout connue pour son rôle d'ado détective dans la série *Agent K.C.* et les marques ne croient pas en son potentiel ? Law Roach jette toutes ses forces dans la bataille. Son idée ? Pour décrocher de beaux habits, il faut avoir un maximum de presse. Pour s'assurer que l'on parle de Zendaya, il l'habille délibérément dans des robes déjà vues sur d'autres. Ce qui est habituellement considéré comme un faux pas absolu pour un styliste ne l'effraie pas, au contraire.

Weed ou patchouli ?

Roach, qui a étudié la psychologie à la fac, compare son premier contact avec une cliente à un « entretien d'admission » dans une clinique, tâche à laquelle il a été préposé pour son premier emploi post-université. En 2016, lorsqu'il rencontre Céline Dion, ils passent huit heures ensemble dans la suite d'un palace parisien, à jouer avec les habits que le styliste a apporté avec lui par caisses entières. Jusque-là, le style de la chanteuse se cantonnait essentiellement aux robes de soirée et aux foulards en soie. Mais Roach détecte chez elle un goût jusque-là inexploré pour le streetwear. « Je me suis mis à lui apporter des pièces Off-White, Vetements ou Balenciaga », glisse-t-il. Cette année-là, le styliste habille la diva pour la Fashion Week haute couture de Paris. Céline apparaît dans un sweat oversized Vetements à 885 euros, sur lequel on peut voir une photo du Titanic en plein naufrage et les visages marqués par l'effroi de Rose et Jack. Elle l'assortit avec un jean slim délavé et une paire d'escarpins Gucci en lamé doré. Sur internet, les réactions ne se font pas attendre : « C'était une tenue tellement incroyable, se souvient Edward Enninful, ancien rédacteur en chef de *Vogue* Grande-Bretagne. On savait qu'il y avait quelqu'un de doué à la manœuvre. »

« Il me dit souvent : "J'ai une tenue, mais ça ne te plaira pas." Évidemment, c'est celle que je finis par choisir... »

NAOMI CAMPBELL

Dans son autobiographie, Law Roach écrit : « Je sais quand je peux sortir les gens de leur zone de confort, quand c'est le bon moment d'affirmer ma vision, mais je sais aussi lorsqu'il vaut mieux ne pas insister. » En 2023, il habille Hunter Schafer (partenaire de Zendaya dans la série *Euphoria*) pour l'after-party *Vanity Fair* des Oscars, avec une tenue osée signée Ann Demeulemeester : une longue jupe blanche, assortie à un haut, tout au plus une longue plume couvrant ses tétons. « C'est vrai qu'on avait déjà vu plus sobre, se souvient l'actrice, mais heureusement Law Roach aime bien enfreindre les règles, et moi aussi. » Lorsque je lui demande si elle a débriefé le lendemain avec lui, elle glousse : « Non, quand je me suis réveillée, je suis tombée sur le post où il annonçait sa retraite. Je me suis demandé si on n'était pas allés trop loin ! » Naomi Campbell, qui compte également parmi ses fidèles, dit que son point fort est de savoir rendre désirables les choix les plus risqués. « Quand il m'habille, il commence souvent par dire "j'ai une tenue pour toi, mais c'est juste une idée, je ne pense pas que ça te plaira". Évidemment, c'est la tenue que je finis par choisir. »

Son audace est aussi ancrée dans la politique. Car c'est dans les archives qu'il puise matière à un vibrant hommage aux pionnières africaines-américaines de la mode noire. En 2020, pour la couverture d'*Essence*, il habille Zendaya d'une robe qui rappelle sciemment Donyale Luna, « première supermodel noire » des années 1960. À cette fin, Roach fait recréer l'une de ses tenues les plus emblématiques : une robe en crochet sur mesure de GiGi Hunter, créatrice spécialiste de la maille. En 2021, pour une cérémonie qui célèbre les femmes noires à Hollywood, Law Roach habille Zendaya dans une robe issue des archives d'Yves Saint Laurent, confectionnée à l'origine pour Eunice Johnson, la directrice du magazine *Ebony*. « C'était émouvant de pouvoir lui rendre hommage. La mode est un moyen pour nous de témoigner de notre respect et de notre amour pour celles et ceux qui ont ouvert la voie. »

Des efforts que la presse mode n'a pas toujours accueilli favorablement. En 2015, pour la soirée des Oscars, le styliste habille Zendaya dans une robe de soie Vivienne Westwood et opte pour une coiffure en dreadlocks. La semaine suivante, une présentatrice (qui s'est plus tard excusée) ironise sur les cheveux de la star, qui avaient l'air de sentir « le patchouli... ou la weed ».

Burn-out viral

Jonathan Square, historien de la mode qui s'intéresse dans son prochain livre au rôle de l'esclavage dans le développement de l'industrie de la mode américaine, considère Roach comme l'héritier d'une « tradition radicale noire ». L'exemple le plus parlant selon lui est la tenue choisie par le styliste pour Zendaya en 2022, à l'occasion des Image Awards de la N.A.A.C.P., association historique dans la lutte pour les droits civiques : une robe Balmain noire, rouge et verte, soit les couleurs du mouvement panafricain. « C'était très subtil, dit l'expert, car quand Balmain a créé la robe, il ne pensait certainement pas au panafricanisme. Mais lui, il a vu cette référence et y a insufflé son propre esprit. »

Sa manière de gérer son succès est aussi disruptive. En 2023, le post de son départ en retraite est devenu viral : « Si ce métier se limitait à l'amour des vêtements, je le ferais pour le reste de ma vie. Mais malheureusement, ce n'est pas le cas. La politique, les mensonges, les intox m'ont rattrapé ! Vous avez gagné... Je me barre. » ↠

Ce post, il l'a écrit au beau milieu d'une semaine folle. « J'étais dans une voiture quand je l'ai envoyé, aux côtés de mon agent. On était à Miami pour le défilé Hugo Boss et j'étais en larmes, au bout du rouleau. » Naomi Campbell se trouvait au même défilé lorsque Law Roach annonce sa retraite. « Elle est sortie en trombe des coulisses, et elle m'a dit : "tu ne peux pas abandonner, tu ne peux pas les laisser gagner." »

Mort de son oncle

Le clinicien Roach voit ici un symptôme du traitement impitoyable réservé aux stylistes personnels, et tout particulièrement aux stylistes noirs. À Hollywood, le premier réflexe est encore trop souvent de cantonner les personnes racisées aux rôles d'assistants, plutôt qu'à ceux de vedettes. Il a fallu attendre 2021 pour qu'un Noir atteigne la première place du classement des stylistes les plus influents du *Hollywood Reporter*. Qui ? Roach évidemment. Il se classera en tête à nouveau l'année suivante.

Un mois après avoir annoncé sa retraite, il croise Rachel Zoe. « On s'est regardés, raconte-t-elle, et je lui ai dit que je savais exactement ce qu'il vivait. » Depuis 2014, elle aussi a cessé d'habiller des stars, précisément parce que cette activité accaparante et chronophage rend impossible toute délégation de travail.

« Dans ce pays, quand on est noir, on nous habitue à souffrir pour y arriver. Ça devient presque un honneur. »

LAW ROACH

Au fil de notre conversation, Law Roach et moi évoquons l'épisode du *Rachel Zoe Project*, où un médecin diagnostique à la styliste un vertige induit par l'anxiété. Une situation dans laquelle il se reconnaît. En 2019, il publie une photo de lui depuis son lit d'hôpital, où il vient de se faire enlever une tumeur bénigne à l'abdomen. En légende, il commente : « J'ai travaillé littéralement chaque jour de ces cinq ou six dernières années, à la recherche du succès. Au passage, j'ai négligé ma santé, ma vie sentimentale et parfois mon bonheur. » Il me confie avoir commencé à ressentir des douleurs au ventre dès 2017, mais qu'il avait tardé à se faire soigner. « Je commençais à percer, j'habillais Céline Dion, j'étais dans *America's Next Top Model*, je travaillais avec Ariana Grande sur sa tournée. Il était inenvisageable de faire une pause. »

Après son opération, il ne lève pas le pied, et sa vie personnelle commence à en pâtir. En 2021, il apprend la mort de son oncle. Très pris par le travail, il appelle sa cousine pour lui demander s'il est possible de changer la date de l'enterrement. « Rétrospectivement, je suis horrifié d'avoir pu dire une chose pareille », confesse-t-il dans sa bio. Au mois de novembre de la même année, son neveu de trois ans meurt dans une chute accidentelle du dix-septième étage, une tragédie qui ébranle sa famille, mais qu'il n'aura pas assez pris le temps de pleurer. Il sait qu'il lui faut s'arrêter, mais ne cesse de repousser le moment. « Avec l'enfance que j'ai eue, laisser passer une chance n'était pas une option. »

Chicagoan jusqu'au bout des ongles, Law Roach vient du même terreau créatif que Virgil Abloh, le premier directeur artistique noir de Louis Vuitton. Ils se voient pour la dernière fois au Qatar en 2021, à l'occasion d'une rétrospective du styliste, quelques semaines avant sa mort d'une forme rare de cancer. « Parfois, quand je suis sur mon téléphone, je tombe sur son contact, ça m'est arrivé cinq fois depuis sa mort. C'est super bizarre. » Au moment de son décès, beaucoup de critiques voient Virgil Abloh comme le dernier exemple en date d'une longue lignée d'artistes noirs fauchés dans la fleur de l'âge par la maladie, comme Lorraine Hansberry, Audre Lorde ou Chadwick Boseman. La plupart jugent que ces morts ne doivent pas grand-chose au hasard, et qu'elles ont été précipitées par leur ardeur à la tâche et la pression de réussir, qui s'exerce plus violemment sur les jeunes noirs. « Dans ce pays, quand on est noir, on nous habitue à souffrir pour y arriver. La souffrance devient presque un honneur qu'on arbore comme une médaille. Mais en prenant ma retraite, j'ai compris que souffrir n'était pas une fierté. »

Pour notre dernière rencontre, je lui rends visite dans son immense demeure près d'Atlanta. Il m'embarque dans une voiturette de golf pour un tour du propriétaire. Je lui demande s'il joue au golf. Il coupe court : « Pas du tout. » La voiturette longe un court de tennis, je tente de savoir si c'est Zendaya qui l'a convaincu de taper la balle. « Pas du tout », répond-il aussitôt. Il n'a pas acheté une maison pour transpirer, me dit-il, mais après avoir entamé des recherches généalogiques pour retracer l'origine de son nom de famille. Ce faisant, il découvre le testament d'un propriétaire d'esclaves du Tennessee du nom de Roach. Il y lègue un esclave de cinq ans à son fils âgé de neuf ans. « Après avoir lu ça, je n'ai pas pu trouver le sommeil pendant des nuits. Tu imagines ? Offrir un être humain comme un jouet ? » Il en conçoit le projet de racheter une plantation, une forme de réappropriation de l'Histoire : « Je me suis dit que ce serait un honneur de posséder une terre sur laquelle mes ancêtres ont trimé et sur laquelle ils sont peut-être morts. »

Tableaux sensuels

En Caroline du Nord, il trouve alors un domaine où les baraquements des esclaves ont été parfaitement conservés. Mais le prix est trop élevé, il finit par se rabattre sur la Géorgie et une demeure qui conserve également l'atmosphère de l'époque, faute d'être une ancienne plantation.

Dans son palais, les murs sont couverts de tableaux sensuels et évocateurs de peintres noirs, comme Genesis Tramaine et Ian Micheal. Il s'est mis à collectionner de l'art après une première sérigraphie de Kehinde Wiley offerte par son agent pendant la pandémie. « Il m'a dit qu'il fallait que j'arrête d'acheter autant de sacs à main et que je me mette à l'art. » Il n'a aucun conseiller en la matière, ne fait confiance qu'à ses goûts. Une des peintures le met en scène nu, comme dans la *Grande Odalisque*, d'Ingres. Sur d'autres, on reconnaît des accessoires qui lui appartiennent. Tandis que Law Roach dispose sur la table la nourriture jamaïcaine qu'il a commandée pour le déjeuner, je lui demande s'il lui reste des trouvailles de toutes ses années passées au Deliciously Vintage. Aussitôt, il enfile ses mules, fonce vers une armoire et en sort un manteau de fourrure moutarde signé Ungaro : « Qu'est-ce que tu attends ? Essaie-le ! » □

Adaptation : Dario Rudy

GETTY IMAGES

ÉCLATANT TANDEM
Avec Naomi Campbell pour un dîner de charité à Doha, en octobre 2022.

NUITS MAGNÉTIQUES

De son enfance en Sicile aux écrans de cinéma en passant par les podiums, la fascinante Giulia Maenza trace son chemin avec grâce et détermination.

Texte et stylisme Aurore Sansone
Photographie Gautier Pellegrin

CHEMISE BRODÉE **GUESS**
BOUCLES D'OREILLES
GIOVANNI RASPINI

TOP À FINES BRETELLES, JUPE, GANTS EN CUIR ET BRACELET **GUCCI**

L'enfance préservée de Giulia Maenza a la couleur ensoleillée des étés siciliens et le parfum des vergers. « Mon père cultivait un jardin de citronniers, de grenadiers, d'orangers et de jasmins », nous raconte l'actrice, devenue en quelques années l'un des visages les plus prometteurs du cinéma transalpin. Très vite repérée par l'univers de la mode, cet ex-aspirante pédiatre surmonte sa timidité naturelle pour mieux capter la lumière, non sans une naïveté toute juvénile : « Lorsque l'on m'a dit que Donatella Versace voulait me voir à Milan pour un défilé, je ne savais même pas ce qu'était un podium. »

Car si la mode l'a révélée à elle-même, le cinéma lui ouvre bientôt la porte d'un monde plus vaste. Après avoir fait ses armes dans le mannequinat, elle se lance avec succès dans une carrière sur les écrans : « Savoir trouver ma place sur les podiums est quelque chose qui m'a beaucoup servi dans le cinéma. » En 2022, le film Netflix *Il filo invisibile* la fait connaître au grand public, et surtout la série *La mafia tue seulement l'été*, disponible sur arte.tv.

Ultime étape de son apprentissage, être passée de l'autre côté du miroir lui a permis de « libérer les énergies retenues jusqu'alors et d'exprimer toute son intériorité, confie-t-elle. C'est une très belle chose d'interpréter quelqu'un d'autre, ça donne le courage de tenter ce que l'on ne ferait jamais dans la vie. L'art a un pouvoir extraordinaire : permettre de travailler sur ses angoisses en les mettant au service de la créativité ». À 25 ans, Giulia Maenza cultive toujours son âme d'enfant et sa seule crainte serait de perdre un jour le contrôle. « J'aimerais avoir le choix et continuer à grandir, confesse-t-elle. J'espère que ça ne s'arrêtera jamais. » Tout au plus n'aspire-t-elle qu'à un peu plus de légèreté. Et profiter, encore et toujours, de la liberté qui a toujours été la sienne, depuis l'éden de son petit village sicilien hier aux plateaux de cinéma aujourd'hui. □

AURORE SANSONE

ROBE AVEC BRODERIES ET PAILLETTES **MARINA RINALDI**
DÉCOLLETÉES **AQUAZZURA**

ROBE BRODÉE ET SAC KALIMERO
EN CUIR **BOTTEGA VENETA**
COLLIERS **GIOVANNI RASPINI**

AURORE SANSONE

MINI ROBE AVEC APPLIQUES,
WEEKEND **MAX MARA**
BOUCLES D'OREILLES
GIOVANNI RASPINI
SAC **DANIELE AMATO**

CHEMISIER EN SOIE MARTELÉE **AVANT TOI**
BAGUES PERLÉES EN OR JAUNE AVEC MALACHITE, DIAMANTS, CORAIL ET ÉMERAUDES **VAN CLEEF & ARPELS**

MODÈLE GIULIA MAENZA
COIFFURE ERISSON MUSELLA UTILISANT DAVINES
MAQUILLAGE COSETTA GIORGETTI UTILISANT NABLA COSMETICS
MANUCURE GIULIA ZACCONI
ASSISTANT DE MODE MARCO PILONE POLI
PRODUCTRICE VF MARINA MORETTI

AURORE SANSONE

« *One* poulet rôti, *please!* »

Brad Pitt, Reese Witherspoon, Bill Clinton… Depuis des années, le restaurant Chez l'Ami Louis est le rendez-vous gastronomique des *rich and famous* de passage à Paris. Pierre Groppo a pris son rond de serviette pour observer avec gourmandise le défilé des cailles au raisin et des escargots en persillade de cette institution centenaire.

GETTY IMAGES

MENU ÉTOILÉ
En 2004, Brad Pitt et Jennifer Aniston soignent leur sortie du restaurant devant les photographes.

Paris, à la fin des années 1930. Tard dans la nuit, les taxis Renault Vivaquatre, dans leur livrée rouge et noire, ronronnent du côté de la rue du Vert-bois, coincée entre Arts et Métiers et la place de la République. De la porte du numéro 32 s'échappent quelques élégantes, des messieurs aux joues rougies, dans des effluves de parfum Caron et de cigarettes Naja, sur fond de froufrous griffés Lanvin et Maggy Rouff. Les panamas sont fichés sur les caboches, les portes claquent, les voitures démarrent, direction les beaux quartiers de l'Ouest – à moins que l'on n'aille danser, encore un peu, du côté du Bœuf sur le Toit ou avaler un sidecar dans un bar américain vers Opéra.

Paris, en ce début d'été, est encore une fête, et ces bambocheurs le savent bien. Leurs cent cinquante tables préférées ont été réunies, entre un article sur « Comment souper à Bagatelle » et un autre sur le nouvel institut Guerlain, dans le magazine *Vogue* du mois de juin 1939. L'époque est à l'italien Poccardi, au Relais de la Belle Aurore, au Cochon d'Or et à l'Escargot qui Tète, quand on n'est pas chez Lipp, à la Tour d'Argent ou au Fouquet (à l'époque, la brasserie n'était pas encore affublée de son « 's »). C'est dans ce contexte rabelaisien que rayonne Chez l'Ami Louis – plus communément appelé « L'Ami Louis » –, gargotte toute en longueur d'une rue du nord Marais, dont la bible de la mode recommande la cuisine, le confort et le bon service. Mais qu'est-ce qui pousse la fine fleur des beaux quartiers à venir s'étourdir sur ces nappes à carreaux, dans ce quartier populeux tout en hôtels borgnes et bals musette ? Pierre Andrieu, dans son guide *Sachons boire* (1936), chante déjà les louanges de la cave, du Gruaud-Larose 1915, du Bâtard-Montrachet 1926, des vieilles eaux de vie. Les plats – la garbure béarnaise, les foies de canards au raisin, les rognons flambés, le homard à l'américaine, les crêpes à l'armagnac – régalent une clientèle huppée, faite de grands aristocrates, dont la princesse Marina de Bourbon, d'artistes, de politiques et d'hommes d'affaires, tous au coude-à-coude sous l'immense poêle traversant, mis au chômage à la belle saison. Depuis 1924, L'Ami Louis est l'antre du jovial maître des lieux, Louis Pédebos, béret basque vissé sur les oreilles, dont on sait seulement qu'il aurait, quelques années plus tôt, vendu des frites et de la cuisine à emporter. Désormais, il sert ducs, princes et « tous les gourmets de Paris ».

1

Une guerre mondiale et cent ans plus tard, rien ou presque n'a changé. La façade est toujours la même. La rue du Vertbois, qui a perdu son trait d'union au fil du temps, promise à la gentrification avec l'éphémère projet de la « Jeune Rue » au mitan des années 2010, reste d'un calme étonnant, même si les créatifs et les Airbnb ont remplacé les ouvriers et les artisans d'autrefois. Au numéro 32, la façade est la même, annonçant en lettres blanches « Foie gras à la mode des Landes » et « Gibiers » (la mention « Ortolans », elle, a disparu. Le poêle, aussi). Les rideaux en vichy rouge et blanc, solidement fixés à leurs tringles en laiton, masquent toujours l'intérieur aux regards curieux. Le menu affiché est toujours écrit à la main. Le temps, Chez L'Ami Louis, semble s'être arrêté quelque part entre l'avant-guerre et les gouailleuses années 1950, lorsque le restaurant s'offrait le luxe d'un encart publicitaire dans l'*International Herald Tribune*, vantant sur un format timbre-poste les « spécialités de Monsieur Antoine » (dont les cuisses de grenouilles). À ce jour, la plus spectaculaire opération de communication de l'enseigne.

Dix ans pour avoir une table

Car la clé du succès de L'Ami Louis tient du secret bien gardé : pas de site internet, pas de logo. Le compte Instagram ne propose qu'une photo. Les clichés de la salle, et donc des clients, se comptent sur les doigts d'une main. De L'Ami Louis, la seule image connue du grand public est sans doute celle du couple Chirac, attablé avec Bill et Hillary Clinton

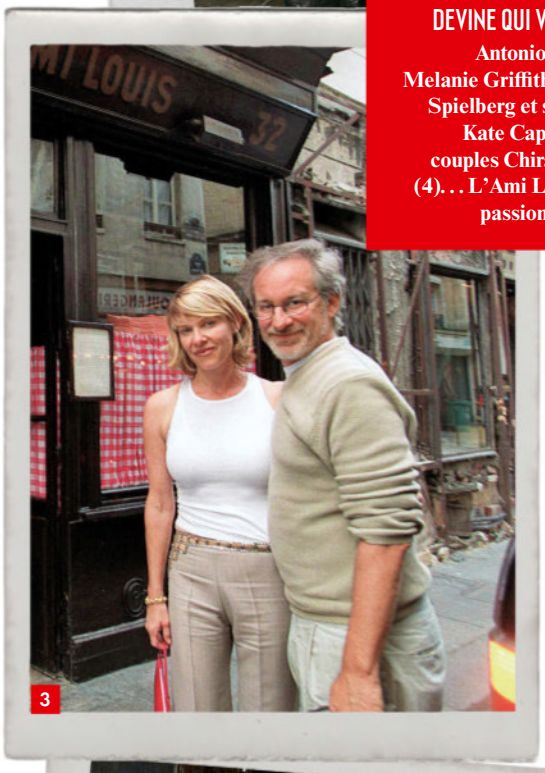
CANOVAS ALVARO - ASIAN-MACAULT - AGENCE - JACK GUEZ, GETTY IMAGES

en juin 1999, devant un immense panier de champignons, alors que l'immeuble d'en face était occupé... par des squatters. Pour décrocher une table, il faut s'armer de patience. Vous voulez réserver ? Inutile de chercher sur les applications dédiées, le mieux est encore de téléphoner (le vieux téléphone sonne, on a vérifié). Une chroniqueuse du *New York Times*, ravie de son dîner, expliqua avoir mis... dix ans pour obtenir une place. « Il faudra probablement attendre dix ans encore avant que je ne revienne chez L'Ami Louis. Mais le simple fait de savoir qu'il est là, inchangé et immuable, me rend heureuse. J'attendrai », conclua Ruth Reichl en 1997.

Anachronique, insubmersible, anti-mode au possible, généralement adoré des stars, américaines en premier lieu, et souvent détesté des critiques, L'Ami Louis a résisté à tout. À l'Occupation, à la mode de la cuisine minceur, au tsunami de la bistronomie, au Covid... Même Maggie Vaudable, ancienne journaliste et épouse du propriétaire de Maxim's, fut chroniquement infidèle à la hautaine rue Royale et sa clientèle diamantée, préférant venir ripailler au 32 de la rue du Vertbois. « L'Ami Louis est une anomalie réjouissante, explique le gourmet et écrivain Albert Nahmias, qui conseille d'y aller plutôt le dimanche soir. Avec son décor que certains pourraient trouver borgne et ses prix affolants, c'est l'inverse du restaurant chic. Ça pourrait ne pas marcher et pourtant, c'est un carton. » Lui est venu à plusieurs reprises avec Francis Ford Coppola : « L'Ami Louis, poursuit-il, c'est depuis toujours un endroit où l'on vient s'encanailler. C'est une vieille tradition parisienne qui remonte à l'époque où les bourgeois allaient finir la nuit aux Halles autour d'une bouteille de champagne, entre les cagettes de salades et les quartiers de bœuf. Il y a quelque chose de très décomplexé, presque pompidolien, qui évoque une époque où l'argent circulait et ne se cachait pas. Et puis c'est bon. Du coup, on oublie que c'est cher. »

> « LE GIBIER SE VEND MOINS, MAIS ON NE VA PAS NON PLUS DONNER DANS LA SALADE. »
>
> UN SERVEUR, FIGURE HISTORIQUE DE L'AMI LOUIS

En un siècle, la carte a à peine évolué : le poulet Duc de Bourgogne à pattes noires y est servi entier, accompagné de montagnes de pommes pailles (120 euros) ; la côte de veau est pantagruélique et succulente (75 euros) ; tout comme le gâteau de pommes de terre et les portions de foie gras, qui pourraient nourrir une famille entière (72 euros). En saison, les perdreaux comme le faisan (120 euros) sont toujours à la carte, ainsi que les cèpes et les asperges de Pertuis (« Le gibier, ça se vend moins qu'avant, mais on ne va pas non plus donner dans la salade », nous a-t-on expliqué). David Beckham pourrait vous parler des escargots grésillants en persillade (50 euros la douzaine), un classique de la maison, servis avec une tourelle de pain fraîchement grillé. Les cailles au raisin évoquent le canard des années 1930, et la carte des vins frôle les cinquante pages, où certains flacons viennent titiller les 3 000 euros, comme ce Château Lafite-Rothschild 2003, même si la majorité des bouteilles s'affiche



DEVINE QUI VIENT DÎNER ?
Antonio Banderas et Melanie Griffith (2), Steven Spielberg et sa compagne Kate Capshaw (3), les couples Chirac et Clinton (4)... L'Ami Louis (1), une passion américaine.

entre 100 et 300 euros, voire 80 euros du côté des bordeaux.

Car cet Ami Louis est aussi un ami très cher. Mais après tout, ne l'a-t-il pas toujours été ? Un menu non daté, dont le papier laisse entendre qu'il pourrait surgir des années 1960, propose une côte de bœuf à 600 francs (pour minimum deux personnes), le fameux poulet entier à 1 200 francs, le faisan – lui aussi toujours à la carte – à 2 000 francs, les coquilles Saint-Jacques et autres côtes de veau à 600 francs... L'époque est aux nouveaux francs, et un ouvrier en gagne moins de deux à l'heure.

Des décennies plus tard, l'adresse n'a rien perdu de son aura et de la dévotion quasi religieuse qu'elle inspire, au contraire. « La scène gastronomique parisienne est depuis toujours agacée par le succès de L'Ami Louis, confie le chroniqueur François Simon. Pour venir ici, il faut avoir l'esprit candide, un bon appétit et un gros portefeuille. À partir de là, c'est formidable, quoi qu'en disent certains critiques anglo-saxons. Personne ne vous regarde de haut, personne ne vous dit chut. Le rapport à l'argent est très décomplexé. Les clients, ici, n'ont pas besoin de le planquer. Et n'oubliez pas qu'on peut toujours partager l'addition », s'enthousiasme le journaliste au visage toujours caché, pour qui venir à L'Ami Louis, « c'est d'abord se faire un film. Ici, tout est surjoué : les portions, les garçons, le jeté de manteaux sur les galeries en cuivre. Ici, Paris est vraiment une fête. » Une fête dans laquelle le temps se serait arrêté.

Ni ripoliné ni manucuré

Car les propriétaires successifs ont une volonté commune : surtout ne rien changer. Au milieu des années 1950, Louis Pédebos passe la main à Antoine Magnin, associé de longue date. « Magnin était toujours hilare, se souvient Albert Nahmias. Je l'ai connu assez âgé, très gros. Je crois qu'il était suisse. Il était très marrant, et pour cause : c'était " par ici la monnaie ". Il avait tout compris, en misant sur la qualité », explique le gourmet. Mimi Sheraton, du *New York Times*, tempère le propos : « À 80 ans, celui qui a cuisiné pour le premier Louis a réussi à conserver à la fois son irascibilité taciturne et ses talents de cuisinier. » Présent jusqu'au milieu des années 1980, Magnin passe la main à Thierry de la Brosse, serial-entrepreneur amoureux de L'Ami Louis depuis son adolescence et éphémère vice-président du club de foot de l'Olympique de Marseille, foudroyé en 2009 par un cancer. Suivront Olivier Maurey et, plus récemment, Louis Gadby, le serveur historique tout droit sorti d'un film de Claude Sautet et depuis peu parti à la retraite. Leur point commun : avoir réussi à conserver l'établissement dans son jus, et éconduit tous les décorateurs, architectes et embellisseurs proposant de lifter ces quelques dizaines de mètres carrés iconiques. Le carrelage, tellement usé que son motif a disparu, les miroirs piqués, les boiseries survernies et les plafonds patinés à la nicotine et rôtis au poêle à charbon sont toujours là. Les nappes couleur saumon, l'immense corbeille de fruits – mangues, ananas, grenades... – évoquant l'exotisme des premiers longs courriers aussi. Ni ripoliné, ni manucuré, ni « revisité », comme on adore le claironner aujourd'hui, L'Ami Louis exhibe ses rides et ne cherche à rien cacher. Au mur, l'ancien numéro de téléphone (Turbigo 77-48) rappelle l'époque révolue des opératrices : c'est bien celui du restaurant, en témoigne la publicité dans la presse anglo-saxonne des années 1950, et non une intention décorative en forme de carte postale. Génies du marketing, passez votre chemin. Pourtant, le décor n'a rien d'exceptionnel : pas de préciosités céladon à la Caviar Kaspia, pas d'architecture d'intérieur remarquable comme chez Le Duc, pas d'éclairage étudié comme chez Loulou, nulles pasquenilles ornementales qui piquent les yeux et dont raffolent les réseaux sociaux. Pas de bande-son non plus, à l'heure où triomphe le concept, souvent assourdissant, du « restaurant festif », avec son lot de DJ set cacophonique. Un brin rugueux et droit dans ses bottes, L'Ami Louis joue la carte d'une véracité aussi joyeuse qu'irascible qui ravit les Américains, mais pas seulement. Mel

EAT ME I'M FAMOUS
Sur les tables, poulet rôti en cocotte (1) et entrecôte aux petits pois (2) sont encore plus célèbres que les habitués du lieu.

GETTY IMAGES

Gibson, Brad Pitt, Neil Young, Keanu Reeves, Cameron Diaz, Rosalia, les Kardashian, Mark Wahlberg, Robert Pattinson, Reese Witherspoon... À chaque décennie, le 32 de la rue du Vertbois reste, avec sa quarantaine de couverts, *the place to be* lorsque l'on est de passage à Paris. Quitte à se retrouver installé à côté de François Pinault (la petite histoire raconte que c'est ici qu'il aurait confié les pleins pouvoirs de la holding à son fils François-Henri), des Arnault, de la famille Bouygues et d'autres capitaines d'industrie d'ici ou d'ailleurs.

Politiquement incorrect

Pour la plupart, les grands manitous du cinéma ont été ramenés dans les années 1980 par deux producteurs (très) bons vivants : Claude Berri et Jean-Pierre Rassam. « Je suis venu ici un nombre incalculable de fois avec mon oncle et mon père, qui ont fait découvrir L'Ami Louis à Francis Coppola et Milos Forman », se souvient le producteur Dimitri Rassam, qui y a célébré l'année dernière, jusque tard dans la nuit et avec force concours de bras de fer, le succès homérique des *Trois Mousquetaires* avec l'équipe du film au quasi complet. Lorsque l'on évoque avec lui la fête d'anniversaire des quarante ans d'Antoine Arnault, organisée dans ces murs, Dimitri Rassam s'amuse. « L'Ami Louis ? J'y ai fêté mes vingt, mes trente et mes quarante ans. C'est un lieu assez petit, une sorte de vortex spatio-temporel où l'on croise aussi bien le P-dg de Google que le monde du cinéma. Mais ce qui me plaît par-dessus tout, c'est sa dimension généreuse. Ce n'est pas un lieu pour des gens austères ou une clientèle m'as-tu vu », poursuit le producteur, grand amateur, comme Robert de Niro, du poulet rôti, mais aussi des morilles au printemps et des girolles à l'automne. « On vient ici pour partager. C'est un lieu à rebours de toutes les tendances, sans musique, où l'on peut se parler, rencontrer ses voisins. Il y a une sorte de cross-pollinisation assez unique en son genre. C'est un endroit inimitable. »

> « ICI, J'AI FÊTÉ MES 20, MES 30 ET MES 40 ANS. C'EST UN VORTEX SPATIO-TEMPOREL. »
>
> DIMITRI RASSAM, PRODUCTEUR

Car voilà bien la question sur toutes les lèvres, depuis son rachat, au début de l'été dernier, par LVMH : L'Ami Louis pourrait-il être dupliqué, voire – *horresco referens* – franchisé ? Le premier groupe de luxe au monde a récemment musclé son offre hôtelière. Propriétaire des palaces Cheval Blanc (six adresses, de Paris aux Seychelles) et des hôtels Belmond (comprenant, entre autres, le Cipriani à Venise et le train Venise-Simplon Orient-Express), il a également acheté la célèbre *pasticerria* milanaise Cova, qui dispose depuis d'une antenne parisienne située en face du Pont-Neuf, en plus de celles de Monaco, Doha, Shanghai, Istanbul... Mais L'Ami Louis, c'est une autre histoire. Au mois de juin, le groupe évoquait dans un communiqué la nécessité de « préserver le caractère unique et l'identité familiale de ce restaurant et ainsi continuer à soutenir l'artisanat et le savoir-faire français ». Quelques mois plus tard, Olivier Lefevbre, directeur général adjoint de LVMH Hospitality Excellence, insiste. « L'Ami Louis est géré de manière particulière, comme doit l'être une institution gastronomique française. Nous avons voulu garder l'équilibre et la magie des lieux », explique celui à qui l'on envoie chaque jour, par photo, la page du cahier de réservations, encore et toujours rédigées à la main. « Aujourd'hui, il n'existe pas de projet d'ouvertures. Ce qui fait l'originalité de cette adresse, c'est son côté à l'écart, le traitement ultra personnalisé des clients qui sont, pour la plupart, des *repeat guests* (ndlr : des habitués) et qui sont aussi nos clients chez Cheval Blanc comme au Cipriani », poursuit le dirigeant. Même son de cloche côté François Simon qui, espiègle, n'hésite pas à évoquer « une danseuse. Je pense que c'est un achat plaisir, le luxe aussi aime manger ». Et s'offrir, derrière les célèbres rideaux à carreaux, ce qu'il reste d'originalité ? L'Ami Louis est l'une de ces rares adresses où couve sous la gazinière la flamme du politiquement incorrect. Centenaire et truculent, viandard et jouisseur, ce drôle de Bacchus cultive son pied de nez au diktat du quinoa et de la vague veggie, voire vegan. Difficile de cloner cet hédonisme réjouissant. Pédebos en personne s'y était essayé, ouvrant au 35 rue Pigalle une deuxième adresse qui fit long feu. Un demi-siècle plus tard, en 1985, un Américain fou de la rue de Vertbois et ami de Magnin ouvrit Chez Louis, sorte de pastiche à la sauce Manhattan et rapidement étoilé Michelin. Sauf que cette table-là est aujourd'hui oubliée. Dans le monde du luxe, il faut toujours choisir l'original. □

DÉCO CENTENAIRE
Les nappes orange et le sol en carreaux de ciment n'ont pas bougé depuis plus d'un siècle, ou presque.

Mon atelier
par
LAKWENA MACIVER

Des messages simples, courts et hauts en couleurs. À droite, Lakwena Maciver présente l'affiche de son exposition.

Mon atelier est situé à Londres, à Ridley Road. J'adore l'énergie, les communautés et le marché qui font vibrer cet endroit auquel je suis si attachée. J'y ai fait quelques allers-retours, alors je suis ravie d'y être désormais installée pour de bon. À vrai dire, ça a été un temps fort de mon année 2024. Au studio, je mets un peu de côté la vie extérieure pour me recentrer et laisser libre cours à la création. Résultat, c'est un peu le bazar ici! Mais je m'y retrouve bien. Pour organiser mes idées, j'ai l'habitude de m'asseoir sur un grand tapis coloré créé à l'occasion d'une installation pour Christie's. Je commence souvent par des courtes phrases que j'incruste ensuite dans mes travaux. Les mots et les couleurs sont les plus puissants vecteurs d'émotions qui soient. Je veille à ce que chacun puisse les interpréter et les ressentir à sa manière. Le titre de l'exposition vient d'une discussion avec mon mari, qui est coiffeur. J'avais envie de mettre à l'honneur ses gestes quotidiens, le sens profond de son métier et la culture de la diaspora africaine. Je voulais célébrer la masculinité dans son entièreté: de l'acceptation de la vulnérabilité jusqu'aux aspects plus traditionnels, comme le sentiment de sécurité. Pour ça, je me suis lancé le défi de présenter des œuvres et des espaces immersifs dans une même expo. □

Exposition « I'm In Your Hands », de Lakwena Maciver, galerie Mariane Ibrahim (Paris 8e), jusqu'au 29 mars.

DANIKA MAGDELENA ; COURTESY OF THE ARTIST AND MARIANE IBRAHIM

VOGUE
COLLECTION

RETROUVEZ L'ESHOP
VOGUE COLLECTION
SUR SHOP.VOGUE.FR

BALENCIAGA